Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0001

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0003

№ 3487

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0004

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

E-

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

VOLTAIRE.

TOME SEPTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0007

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

Universitäts- und Landesbibliothek
Zentrale Ausleihe

L 39

THEATRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0009

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'INDISCRET, *comédie.* Page. 1

A MADAME LA MARQUISE DE PRIE. 3

VARIANTES DE L'INDISCRET. 43

L'ENFANT PRODIGUE, *comédie.* 45

PREFACE DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1736. 47

VARIANTES DE L'ENFANT PRODIGUE. 148

LA PRUDE, *comédie.* 151

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR. 153

PROLOGUE. 155

AUTRE PROLOGUE, *récité par M. de Voltaire sur le Théâtre de Sceaux, devant madame la Ducheſſe du Maine avant la repréſentation de la comédie de la Prude.* 160

NANINE, OU LE PREJUGÉ VAINCU, *comédie.* 277

PREFACE. 279

LA FEMME QUI A RAISON, *comédie.* 365
AVERTISSEMENT DES EDITEURS. 367
VARIANTES DE LA FEMME QUI A RAISON. 424

Fin de la Table du Tome septième.

L'INDISCRET

L'INDISCRET,

COMEDIE.

Représentée pour la première fois au mois d'août 1725.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0013

A MADAME

LA MARQUISE

DE PRIE.

Vous, qui poſſédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiſcrette;
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un eſprit juſte, gracieux,
Solide dans le ſérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez qu'on préſente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire
Qui, pour s'être vanté de plaire,
Perdit ce qu'il aimait le mieux.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuſerait la faibleſſe
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne ſerait tenté
De parler de telle maîtreſſe,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendreſſe?

Fuir, & me regarder ! ah ! quelle perfidie !

l'Indiscret, Scene 13

J. M. Moreau le Jeune. 1783. *Dambrun Sculp.*

PERSONNAGES.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NERINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0018

L'INDISCRET,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, & non pas des leçons.
C'est mon cœur qui vous parle, & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le courtisan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ses défauts; & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même sans retour.
Craignez de ces messieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Est celui dont dépend le reste de nos jours:
Ridicule une fois, on vous le croit toujours:

L'impreſſion demeure. En vain croiſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage.
On ſouffre encor long-temps de ce vieux préjugé :
On eſt ſuſpect encor lorſqu'on eſt corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeuneſſe.
Connaiſſez donc le monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne ſais où peut tendre un ſi long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuſte & ridicule.
Vous mépriſez des ſoins pour vous bien importans ;
Vous m'en croirez un jour, il n'en ſera plus temps.
Vous êtes indiſcret : ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
Dans un âge plus mûr il cauſe ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'eſprit & du cœur ;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injuſtices
Il n'eſt point de vertu qui rachète les vices ;
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion ;
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu, que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté :
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire ;
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour : on peut fort la blâmer ;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes ſurtout plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.

Paraiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit ;
Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit ;
Surtout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit paſſer pour un traître ;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot :
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DAMIS.

Pas le mot.
Je ſuis de votre avis : je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire ;
Ce n'eſt pas là mon vice, & loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eſt ici reproché,
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le ſilence,
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler :
Mais ſouvent dans la vie il faut diſſimuler.
Je ſuis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, auſſi ſage qu'aimable ;
C'eſt Hortenſe. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il était ſu, de la vive douleur
De tous nos courtiſans qui ſoupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a ſerré ce lien,
Depuis deux jours entiers ; & vous n'en ſavez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une ſi belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur eſt content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je ſuis ſûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHEMIE.

Hé, hé.... mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortenſe a des appas; mais de plus cette Hortenſe
Eſt le meilleur parti qui ſoit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des lois,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je ſais mieux; je ſais plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faibleſſe ;
Mais juſque dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſurtout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hiſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel sort vous a produit?
Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit;
Elle fuit avec soin, en personne prudente,
De nos jeunes seigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi chez elle encor je ne suis point reçu;
Je l'ai long-temps lorgnée, & grâce au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets sans les lire;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHEMIE.

Hé bien, je veux aussi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Est toujours, que je crois, reçue avec plaisir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et disposer son cœur à presser l'hymenée
Qui fera le bonheur de votre destinée.
Obtenez au plutôt & sa main & sa foi;
Je vous y servirai; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'est point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure:
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'est tout ce que je veux.

SCENE II.

DAMIS *seul.*

MA mère n'a point tort; je sais bien qu'en ce monde
Il faut pour réussir une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Ça, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité, mais ce n'est point un vice
De savoir se connaître & se rendre justice.
On n'est pas sans esprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre;
On danse, on chante, on boit, on sait parler & feindre. (*a*)
Colonel à treize ans, je pense avec raison
Que l'on peut à trente ans m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortense.
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage;
Et mangeant en six mois la moitié de son bien,
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien. (*b*)

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

HE, bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'eſtropie....

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troiſième fois.

TRASIMON.

Mais quoi?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois;
Réjouis-toi, je ſuis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh! parbleu tu m'aſſommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir auſſi.

Vous avez sur les bras une sâcheuse affaire.

DAMIS.

Hé, hé, pas si sâcheuse.

TRASIMON.

Erminie & Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement:
Vous avez parlé d'eux un peu légérement;
Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse.
Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, pétri d'un faux honneur,
Assez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour Madame Erminie, on sait assez comment
Je l'ai prise & quittée un peu trop brusquement.
Qu'elle est aigre Erminie, & qu'elle est tracassière!
Pour son petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu; parle: as-tu jamais vu
Un esprit plus guindé, plus gauche, plus tortu?...
A propos, on m'a dit hier en confidence
Que son grand frère aîné, cet homme d'importance,
Est reçu chez Clarice avec quelque faveur;
Que la grosse Comtesse en crève de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendresse?

TRASIMON.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

DAMIS.

Je ne suis pas de même; & le sexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne assez d'emploi.

Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y servir?

DAMIS.

Toi? point du tout.

TRASIMON.

Hé bien,
Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'est cette amitié même
Qui me fait éviter avec un soin extrême
Le fardeau d'un secret au hasard confié,
Qu'on me dit par faiblesse, & non par amitié;
Dont tout autre que moi serait dépositaire;
Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit;
Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puisses dire,
Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui...

TRASIMON.

Par quel empressement...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'eſt l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main qui me l'écrit le rend d'un prix... vois-tu...
Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, pluſieurs laquais.

UN LAQUAIS.

MONSEIGNEUR?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie;
Retournez chez tous ceux que j'ai vu ce matin:
Allez chez ce vieux duc... ha! je le trouve enfin;
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.
(*à ſes gens.*)
Laiſſez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Paſquin tenant un billet à la main.*

OUI, tout le long du jour demeure en ce jardin,
Obſerve tout, vois tout, redis-moi tout, Paſquin,
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortenſe.
Ah! je ſaurai...

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

VOICI le Marquis qui s'avance.
Bon jour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bon jour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne
Que je crois...

CLITAEDRE *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux!

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé! quelle lettre! Hortense... Ah la cruelle!

DAMIS *à Clitandre.*

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux!

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne savent point écrire de ce style.
(*il lit.*)
" Enfin je cède aux feux dont mon cœur est épris;
" Je voulais le cacher; mais j'aime à vous le dire.
" Hé, pourquoi ne vous point écrire
" Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute appris?
" Oui, mon cher Damis, je vous aime,
" D'autant plus que mon cœur peu propre à s'enflammer,
" Craignant votre jeunesse, & se craignant lui-même,
" A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
" Puissé-je, après l'aveu d'une telle faiblesse,
" Ne me la jamais reprocher!
" Plus je vous montre ma tendresse,
" Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand soin d'obéir à la dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une discrette flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas!

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre....

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable.
Que vous seriez charmés si vous saviez son nom!
Mais dans ce monde il faut de la discrétion.

TRASIMON.

TRASIMON.

Oh! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons, mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler....

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Je vois que vous penſez, & la cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! crois.... juſqu'à préſent la choſe allait fort bien;
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore:
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oiſon je ſuis fort attaché,
Mais par ma foi j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt aimable, il eſt vrai, mais légère;
L'autre eſt ce qu'il me faut; & c'eſt ſolidement (*c*)
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant....

DAMIS.

Vous m'y forcez: allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.

Ça, dis-moi si jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux?
C'eſt Macé qui l'a peint, c'eſt tout dire, & je penſe
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juſte Ciel! c'eſt Hortenſe.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur,
Qu'Hortenſe eſt ma couſine, & chérit ſon honneur;
Et qu'un pareil aveu...

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai ſix couſines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, ſans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec ſoin ſur nous l'honneur de nos couſines.
Nous aurions trop à faire à la cour; & ma foi,
C'eſt aſſez que chacun réponde ici pour ſoi.

TRASIMON.

Mais Hortenſe, Monſieur....

DAMIS.

Hé bien, oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouſerai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne feront point secrètes:
Et vous n'en ferez pas, tout cousin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monsieur Damis, on peut vous faire voir
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCÈNE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

QUE je hais ce censeur, & son air pédantesque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque!
Qu'il est sec! qu'il est brut! & qu'il est ennuyeux!
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux?

CLITANTRE *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître!
Qu'il faut dissimuler!

DAMIS.

Tu remarques peut-être
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillans;
Mais tu sais que la chasse hier dura long-temps:
A tout moment on tombe, on se heurte, on s'accroche;
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité;
La boîte s'est rompue, un brillant a sauté.
Parbleu, puisque demain tu t'en vas à la ville,
Passe chez la Frénaye, il est cher, mais habile;

Choisis comme pour toi l'un de ses diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu; ne montre au moins ce portrait à personne.

CLITANDRE *à part.*

Où suis-je!

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne:
Sois secret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il!...

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent;
Va, de tous mes secrets tu seras confident.
Hé, peut-on posséder ce que le cœur désire,
Etre heureux, & n'avoir personne à qui le dire?
Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vu qu'un portrait, & qu'un seul billet doux.

CLITANDRE.

Hé bien?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, sans être vu, ni suivi de personne,
Entretenir Hortense, ici, dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah! je succombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune?

CLITANDRE.

Hortense doit vous voir?

DAMIS.

Oui, mon cher, sur la brune:
Mais le soleil qui baisse amène ces momens,
Ces momens fortunés, désirés si long-temps.
Adieu. Je vais chez toi rajuster ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur;
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai soudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaisirs si doux,
Je te donne le soin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *seul.*

AI-JE assez retenu mon trouble & ma colère?
Hélas! après un an de mon amour sincère,
Hortense en ma faveur enfin s'attendrissait;
Las de me résister, son cœur s'amollissait.
Damis en un moment la voit, l'aime, & fait plaire:
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a su faire.
On le prévient! On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité!
Il reçoit une lettre... Ah! celle qui l'envoie
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie:

Et pour combler l'affront dont je suis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée !
Elle veut à mes yeux lui servir de trophée.
Hortense, ah ! que mon cœur vous connaissait bien mal !

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime ;
Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiscret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.
Vois ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture,
C'est pour mieux triompher. Hortense ! eh ! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu ?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE, *prenant Pasquin à la gorge.*

Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye! ouf! il eſt vrai que peut-être...
Hé, ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais ſon air... entre nous, c'eſt un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire.
Paſquin, pendant le bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe & mon rival doivent ici ſe voir.
Conſole-moi, ſers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monſieur...

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.
Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les deſſeins,
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs,
Un poëte entêté, qui récite ſes vers,
Une plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ſes coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagème.
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.
Vous avez un billet que vous écrit la belle?

CLITANDRE.

Hélas! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus?

CLITANDRE.

Hé, oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus?

CLITANDRE.

Hé, oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte & portrait & lettre.
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui, moi, j'irais remettre
Un portrait confié?...

PASQUIN.

Voilà bien des façons:
Le ſcruple eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais...

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux...

PASQUIN.

Eh! dénichez. Voici Madame Hortenſe.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

NERINE, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux;
Je connais la conſtance & l'ardeur de ſes feux;
Il eſt ſage, diſcret, honnête homme, ſincère;
Je le dois eſtimer; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux!

NERINE.

Quelle vivacité! quoi! cette humeur ſi fière?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NERINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit?

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon esprit.
Sa mère, ce jour même, a su, par sa visite,
De son fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,
Où je dois pour époux accepter mon amant:
Mais je veux en secret lui parler à lui-même,
Sonder ses sentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le sais. Mais je veux
Mille fois de sa bouche entendre ses aveux,
Voir s'il est en effet si digne de me plaire,
Connaître son esprit, son cœur, son caractère;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, si je puis, de lui sans passion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME, en grand secret, Monsieur Damis mon maître...

HORTENSE.

Quoi! ne viendrait-il pas?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah! le petit traitre!

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eſt excédé.

HORTENSE.

Mon portrait !

PASQUIN.

Reprenez vîte la miniature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte ; & de ſa part ce ſoir
J'ai deux portraits à rendre, & deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous ſupplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*

JE verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eſt Damis. Je ſuis pris. Ne perdons point courage.

(*il court à Damis, & le tire à part.*)

Vous voyez, Monſeigneur, un des griſons ſecrets,
Qui d'Hortenſe par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de ſa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Liſons.

(*il lit.*)

Hom... hom... „ Vous méritez de me charmer.
„ Je ſens à vos vertus ce que je dois d'eſtime;
„ Mais je ne ſaurais vous aimer.
Eſt-il un trait plus noir & plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point eſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La choſe aſſurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu juſque-là pouſſer ſon infamie?

DAMIS.

Tenez; c'eſt-là le cas qu'on fait de tes écrits.

(*il déchire le billet.*)

PASQUIN *allant à Hortenſe.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait! Ah! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits!

(*elle jette ſon portrait.*)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez: devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maîtreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu!

(*à Paſquin.*)

Prends ma bourſe. Dis-moi, pour qui je ſuis trahie,
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou ſix beautés, dont il ſe dit l'amant,
Qu'il ſert toutes bien mal, qu'il trompe également:
Mais ſurtout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *s'étant avancé vers Paſquin.*

Prends ma bague, & dis-moi, mais ſans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtreſſe aujourd'hui prodigue ſon amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain abbé lorgne de près Hortenſe;
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Traſimon ſon couſin.

DAMIS.

Parbleu, j'en ſuis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chanſons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'eſt le comble, Nérine, au malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortenſe.*

Vous n'avez rien, Madame, à déſirer de moi?
(*à Damis.*)
Vous n'avez nul beſoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE *revenant.*

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrais être au bal, & danſer à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortenſe il n'eſt point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je ſuis fort trompé.

Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, & me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laiſſez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'eſt pas grand, grâces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grâce à vos injuſtices.

DAMIS.

Ainſi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller?

HORTENSE.

Que ce diſcours, ô Ciel! eſt plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie!

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu.

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidelle,
Un billet, un ſeul mot, qui ne fût point d'amour?

DAMIS.

Je conſens de quitter le roi, toute la cour,

La faveur où je fuis, les poſtes que j'eſpère,
N'être jamais de rien, ceſſer par-tout de plaire,
S'il eſt vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je conſens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame eſt malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'eſt rendu;
Ce prix trop mépriſé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous....

DAMIS.

Ah! j'apperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

VIENS çà, Marquis, viens çà. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi! Clitandre ſaurait....

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame,
C'eſt un ami prudent, à qui j'ouvre mon ame :
Il eſt mon confident, qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut...

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô Ciel! quel étourdi!

SCENE XV.

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive :
Il faut que je te parle... il faut que je la ſuive.
Attends-moi.
(*à Hortenſe.*)
Demeurez. Ah! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

JE ſuis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais auſſi. J'ai bien joué mon rôle;
Ils ſe devraient haïr tous deux aſſurément;
Mais pour ſe pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle, Hortenſe au moins le ſuit.

PASQUIN.

Elle ſuit faiblement, & ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle; on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah! vous êtes perdu, l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin, & le renvoie.
Je ſens des mouvemens de chagrin & de joie,
D'eſpérance & de crainte, & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, cher Marquis, parle; d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence;
D'où vient que ſon portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS *à Paſquin.*

Et vous, Monſieur le traître,
Vous le valet d'Hortenſe, ou qui prétendez l'être,

Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN *à Clitandre.*

Monsieur, protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Hé, Monsieur...

DAMIS.

C'est en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, & sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je différe un moment.
Çà, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah! Monsieur, cette affaire est embrouillée en diable;
Mais je vous apprendrai de surprenans secrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, & pourrait nous entendre.
(*à Clitandre.*)
Ah, Monsieur, que dirai-je? Hélas! je suis à bout.
Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un masque à la main & en domino*, TRASIMON, NERINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment? montrer par-tout, & lettres & portrait?
En public, à moi-même? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu :
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu;
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penses-tu? dis-moi.

NERINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême;
Je devrais le haïr; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi
Qu'il m'aimerait toujours, & sans parler de moi;

Qu'il voulait m'adorer, & qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il est au bal; il faut l'aller trouver.
Déguise-toi dis-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le silence.
L'artifice est permis sous ce masque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur:
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle;
Je saurai ce qu'il pense, & de moi-même, & d'elle:
C'est de cet entretien que dépendra mon choix.
(*à Trasimon.*)
Ne vous écartez point, restez près de ce bois;
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre:
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre;
Je vous appellerai quand il en sera temps.

SCENE XIX.

HORTENSE *seule en domino, & son masque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconstans.
Sachons, sous cet habit, à ses yeux travestie,
Sous ce masque, & surtout sous le nom de Julie,
Si l'indiscrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité;
Si je dois le haïr, ou lui donner sa grace.
Mais déjà je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE *en domino & masquée*, DAMIS.

DAMIS *sans voir Hortense.*

C'EST donc ici la place
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE *à part.*

L'étourdi!

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Eglé, Doris... Mais qui les peut compter!
Quels plaisirs, quelle file!

HORTENSE *à part.*

Ah! la tête légère!

DAMIS.

Ah! Julie, est-ce vous? vous qui m'êtes si chère!
Je vous connais malgré ce masque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'est vous.
Otez, Julie, ôtez ce masque impitoyable;
Non, ne me cachez point ce visage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable souris,
Qui de mon tendre amour sont la cause & le prix.

Vous êtes en ces lieux la seule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'est pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant soit bien plus à la mode,
Que de ses rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente grisons tous ses pas soient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me fasse surtout de brillans sacrifices;
Sans cela, je ne puis accepter ses services:
Un amant moins couru ne me saurait flatter.

DAMIS.

Oh! j'ai sur ce pied-là de quoi vous contenter:
J'ai fait en peu de temps d'assez belles conquêtes;
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous sommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui font les difficiles,
Et qui sont avec nous passablement faciles.

HORTENSE.

Mais encore?

DAMIS.

Eh!... ma foi, vous n'avez qu'à parler,
Et je suis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous sacrifie
La petite Isabelle & la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris?...

HORTENSE.

Quelle offrande est-ce là?
On m'offre tous les jours ces sacrifices-là.

Ces Dames entre nous ſont trop ſouvent quittées.
Nommez-moi des beautés qui ſoient plus reſpectées,
Et dont je puiſſe au moins triompher ſans rougir.
Ah! ſi vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour juſqu'alors inſenſible,
Aux manéges de cour toujours inacceſſible,
De qui la bienſéance accompagnât les pas,
Qui ſage en ſa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous ſeul eût eu quelque faibleſſe...

DAMIS, *s'aſſeyant auprès d'Hortenſe.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtreſſe,
A qui ce portrait-là reſſemble trait pour trait:
Mais vous m'accuſeriez d'être trop indiſcret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortenſe.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortenſe alors que je vous voi;
Elle n'eſt près de vous ni touchante, ni belle;
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Traſimon ſon couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcrétion joindre la calomnie!
Contraignons-nous encore. Ecoutez, je vous prie;
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plaît?

DAMIS.

Du dernier bien: je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace & l'impoſture !

DAMIS.

Non, je ne vous ments point, c'eſt la vérité pure.

HORTENSE *à part.*

Le traître !

DAMIS.

Hé, ſur cela quel eſt votre ſouci ?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plutôt....

HORTENSE.

Non, je ne ſaurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.
(*il lui donne la lettre.*)
Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE *ſe démaſquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portrait & la lettre
Qu'à ces indignes mains j'avais oſé commettre.
Il eſt temps ; Traſimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE XXI & dernière.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

SI je ne vous suis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encore, à vos lois asservie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de saisissement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais sage.
C'est moi seul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu, possédez mieux l'art de dissimuler.

DAMIS.

Juste Ciel! désormais à qui peut-on parler?

FIN.

VARIANTES

DE L'INDISCRET.

(*a*) PREMIERES éditions.

Je ſuis dans une cour qu'une reine nouvelle
Va rendre plus brillante, & plus vive, & plus belle.
Je ne ſuis pas trop vain ; mais, entre nous, je croi
Avoir tout-à-fait l'air d'un favori du roi.
Je ſuis jeune, aſſez beau, vif, galant, fait à peindre ;
Je ſais plaire au beau ſexe, & ſurtout je ſais feindre.

(*b*) *Ibidem.*

Avec cet air aiſé que j'attrape ſi bien,
Je vais être de plus maître d'un très-gros bien.
Ah ! que je vais tenir une table excellente !
Hortenſe a bien, je crois, cent mille francs de rente :
J'en aurai tout autant ; mais d'un bien clair & net,
Que je vais déſormais couper au lanſquenet.

(*c*) *Ibid.*

CLITANDRE.

Il eſt vrai qu'on le dit.

DAMIS.

On a quelque raiſon ;
Mais vous auriez de moi méchante opinion
Si je me contentais d'une ſeule maîtreſſe ;
J'aurais trop à rougir de pareille faibleſſe.
A Julie en public je parais attaché,
Mais, par ma foi, j'en ſuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt coquette, & paraît bien légère ;
L'autre eſt très-différente, & c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

Fin des Variantes.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0057

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

Repréſentée pour la première fois le 10 octobre 1736.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0059

PREFACE

DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE 1738.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées ; mais elle eſt véritablement de M. *de Voltaire*, quoique le ſtyle de la Henriade & d'Alzire ſoit ſi différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons, ſous ſon nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le théâtre Français de la variété ; & qui donne des plaiſirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette pièce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mélange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée ; ſouvent même une ſeule aventure produit tous ces

contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde, une fille occupée de ſa paſſion pleure: le fils ſe moque des deux; & quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très-ſouvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voiſine; & la même perſonne a quelquefois ri & pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une dame très-reſpectable (1) étant un jour au chevet d'une de ſes filles (2) qui était en danger de mort, entourée de toute ſa famille, s'écriait, en fondant en larmes: *Mon Dieu, rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans!* Un homme qui avait épouſé une de ſes filles (3) s'approcha d'elle, & la tirant par la manche: *Madame*, dit-il, *les gendres en ſont-ils?* Le ſang froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, fit un tel effet ſur cette dame affligée qu'elle ſortit en éclatant de rire; tout le monde la ſuivit en riant, & la malade, ayant ſu de quoi il était queſtion, ſe mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doit avoir des ſcènes de bouffonnerie & des

(1) La première maréchale *de Noailles*.

(2) Madame *de Gondrin*, depuis comteſſe de Toulouſe.

(3) Le duc *de la Vallière*.

ſcènes

ſcènes attendriſſantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté; d'autres toutes ſérieuſes, d'autres mélangées, d'autres où l'attendriſſement va juſqu'aux larmes. Il ne faut donner l'excluſion à aucun genre; & ſi l'on me demandait quel genre eſt le meilleur, je répondrais : *Celui qui eſt le mieux traité.*

Il ſerait peut-être à propos & conforme au goût de ce ſiècle *raiſonneur* d'examiner ici quelle eſt cette ſorte de plaiſanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cauſe du rire eſt une de ces choſes plus ſenties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard* qui le vaut quelquefois, & les auteurs de tant de jolies petites pièces, ſe ſont contentés d'exciter en nous ce plaiſir, ſans nous en rendre jamais raiſon, & ſans dire leur ſecret.

J'ai cru remarquer aux ſpectacles qu'il ne s'élève preſque jamais de ces éclats de rire univerſels qu'à l'occaſion d'une mépriſe. *Mercure* pris pour *Soſie*, le chevalier *Ménechme* pris pour ſon frère, *Criſpin* feſant ſon teſtament ſous le nom du bon homme *Géronte*, *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de ſa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de ſa caſſette; *Pourceaugnac* à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire paſſer pour fou; en un mot, les mépriſes, les équivoques de pareille

eſpèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guère rire que quand il ſe méprend ; & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était ſi bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaiſanteries qui cauſent une autre ſorte de plaiſir ; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout ſon cœur, ſoit aux ſpectacles, ſoit dans la ſociété, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la repréſentation plaît, ſans cauſer ce rire immodéré de joie. *Triſſotin* & *Vadius*, par exemple, ſemblent être de ce genre ; le Joueur, le Grondeur, qui font un plaiſir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on eſt charmé de voir la peinture, & qui ne cauſent qu'un plaiſir ſérieux. Un mal-honnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il eſt vrai qu'on rit au Tartuffe ; mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie, c'eſt de la mépriſe du bon homme qui le croit un ſaint ; & l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourrait aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gaieté,

la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition; & je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait assadi.

O imitatores servum pecus!

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Lullis*, les *le Brun*, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf & d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire, si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle. Il faut dire, c'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

PERSONNAGES.

EUPHEMON père.

EUPHEMON fils.

FIERENFAT, préſident de Cognac, ſecond fils d'*Euphémon.*

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de *Rondon.*

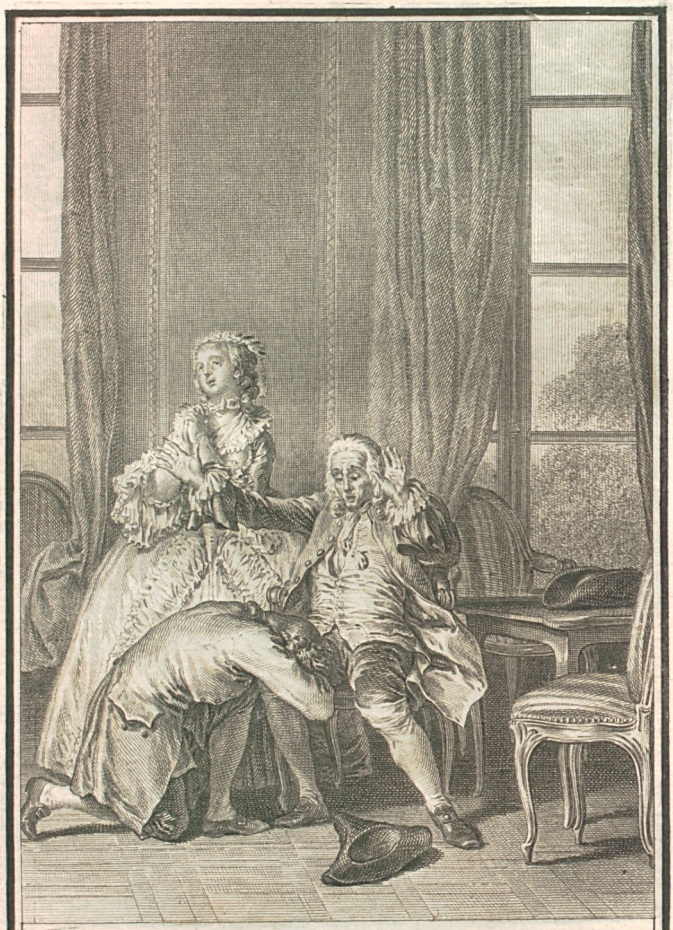
LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de *Liſe.*

JASMIN, valet d'*Euphémon* fils.

La ſcène eſt à Cognac.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0066



Que vois-je ? ô ciel !

l'Enfant prodigue act. 5. Sc. 6.

J. M. Moreau le J.ne inv. 1783. *Dambrun Sculp.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0068

L'ENFANT PRODIGUE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON, RONDON.

RONDON.

Mon triſte ami, mon cher & vieux voiſin,
Que de bon cœur j'oublîrai ton chagrin!
Que je rirai! Quel plaiſir! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille!
Mais, Mons ton fils, le ſieur de Fierenfat
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHEMON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier de ſa magiſtrature,
Il fait l'amour avec poids & meſure.
Adoleſcent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Eſt, à mon ſens, un animal bernable;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable:

Il eſt trop fat.

EUPHEMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien matter cette fatuité;
Et l'air pédant dont il eſt encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter pour lui la préſidence
De cette ville: oui, c'eſt un trait prudent.
Mais dès qu'il fut Monſieur le préſident,
Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence:
Sa gravité marche, & parle en cadence;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt...

EUPHEMON.

Hé mais, quelle humeur vous emporte?
Faut-il toujours...

RONDON.

Va, va, laiſſe, qu'importe?
Tous ces défauts, vois-tu ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare; & tout avare eſt ſage.
Oh! c'eſt un vice excellent en ménage,

Un très-bon vice. Allons dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à monſieur votre fils,
En réſervant ſur votre vieille tête
D'un uſufruit l'entretien fort honnête;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence:
Sans quoi ſoudain ma Liſe à d'autres penſe.

EUPHEMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au ſein de la retraite
La triſte fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrais qu'un fils ſi bien doté
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche inſenſée,
Je vois dans l'autre une ame intéreſſée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHEMON.

Cher ami, je ſuis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,

Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraiſſe en trouble-fête?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, ſans façon,
Mettre en jurant le feu dans la maiſon?

EUPHEMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Liſe?
Liſe autrefois à cet aîné promiſe?
Ma Liſe qui....

EUPHEMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon père?
Pour ſuccéder?

EUPHEMON.

Non... tout eſt à ſon frère.

RONDON.

Ah! ſans cela point de Liſe pour lui.

EUPHEMON.

Il aura Liſe & mes biens aujourd'hui;
Et ſon aîné n'aura pour tout partage
Que le courroux d'un père qu'il outrage:
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-temps enduré.
L'autre du moins agit avec prudence;
Mais cet aîné! quel trait d'extravagance!

Le libertin, mon Dieu, que c'était-là!
Te ſouvient-il, vieux beau-père, ha, ha, ha,
Qu'il te vola, ce tour eſt bagatelle,
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHEMON.

Ah! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes?

RONDON.

Et ſur un as mettant vingt rouleaux d'or?
Hé, hé!

EUPHEMON.

Ceſſez.

RONDON.

Te ſouvient-il encor,
Quand l'étourdi dut, en face d'égliſe,
Se fiancer à ma petite Liſe?
Dans quel endroit on le trouva caché?
Comment, pour qui?... Peſte, quel débauché!

EUPHEMON.

Epargnez-moi ces indignes hiſtoires,
De ſa conduite impreſſions trop noires;
Ne ſuis-je pas aſſez infortuné?
Je ſuis ſorti des lieux où je ſuis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue:
Votre commerce ici vous a conduit;
Mon amitié, ma douleur vous y ſuit.
Ménagez-les: vous prodiguez ſans ceſſe
La vérité; mais la vérité bleſſe.

RONDON.

Je me tairai, soit : j'y consens ; d'accord.
Pardon ; mais diable ! aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHEMON.

Encor !

RONDON.

Pardon ; mais vous deviez....

EUPHEMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet & pour son mariage ;
Ça pensez-vous que ce cadet si sage
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

RONDON.

Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême ;
Et quand je dis : Allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, & que j'ai su tourner,
Tout aussi-tôt aime sans raisonner :
A mon plaisir j'ai pétri sa jeune ame.

EUPHEMON.

Je doute un peu pourtant qu'elle s'enflamme
Par vos leçons ; & je me trompe fort,
Si de vos soins votre fille est d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des vœux naissans de son ame novice :
Je sais quels sont ces premiers traits d'amour ;
Le cœur est tendre, il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHEMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien séduire.

RONDON.

Lui! point du tout; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme! allez, ne craignez rien:
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui;
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCENE II.

EUPHEMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APPROCHEZ, venez, Lise;
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine?

EUPHEMON.

Ha, ha, notre féal,
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire?

RONDON.

Comment, après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne ſais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je ſais, mon père, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſais qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer du moins par la bonté
Ce que le ſort nous refuſe en beauté,
Etre au-dehors diſcrète, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable:
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point;
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage.
De mon époux le reſte eſt le partage:
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur au moins difficile à dompter
Ne put aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raiſon, ni pardevant notaire.

EUPHEMON.

C'eſt, à mon gré, raiſonner ſenſément;
J'approuve fort ce juſte ſentiment.
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaiſant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais, ſans vous ma fille bien appriſe
N'eût devant moi lâché cette ſottiſe.
(*à Liſe.*)
Ecoute, toi: je te baille un mari,
Tant ſoit peu fat, & par trop renchéri,
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre;
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre,
De vous aimer, ſi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'eſt-là ton lot; & toi, notre beau-père,
Allons ſigner chez notre gros notaire,
Qui vous alonge en cent mots ſuperflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large viſage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille & toi.

EUPHEMON.

Fort bien.

SCENE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Mon Dieu! qu'il joint à tous ſes airs groteſques
Des ſentimens & des travers burleſques!

LISE.

Je ſuis ſa fille, & de plus ſon humeur
N'altère point la bonté de ſon cœur;
Et ſous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air bruſque, il a l'ame d'un père;
Quelquefois même au milieu de ſes cris,
Tout en grondant il cède à mes avis.
Il eſt bien vrai qu'en blâmant la perſonne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raiſon;
Mais lorſqu'enſuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je ſens que ſon tort eſt extrême!

MARTHE.

Comment aimer un monſieur Fierenfat?
J'épouſerais plutôt un vieux ſoldat,
Qui jure, boit, bat ſa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même,
Qui, d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant;
Qui, comme un paon, dans lui-même ſe mire,
Sous ſon rabat ſe rengorge & s'admire,

Eſt plus avare encor que ſuffiſant,
Vous fait l'amour en comptant ſon argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut ſon deſtin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me preſcrit l'eſclavage.
Ce Fierenfat eſt, malgré mes dégoûts,
Le ſeul qui puiſſe être ici mon époux;
Il eſt le fils de l'ami de mon père,
C'eſt un parti devenu néceſſaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ſes ſoupirs,
Peut ſe donner au gré de ſes déſirs?
Il faut céder: le temps, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, ſoumiſe à mes liens,
A ſes défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'eſt bien parler, belle & diſcrète Liſe;
Mais votre cœur tant ſoit peu ſe déguiſe.
Si j'oſais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE *la retenant.*

Il eſt vrai: ſa jeuneſſe
Pour quelque temps a ſurpris ma tendreſſe;
Etait-il fait pour un cœur vertueux?

MARTHE *en s'en allant.*

C'était un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE *la retenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée
Dans les excès ſe plongeait égarée;
Le malheureux, il cherchait tour-à-tour
Tous les plaiſirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt en effet le plus grand frein du vice.
Dans ſes liens qui ſait ſe retenir
Eſt honnête homme, ou va le devenir;
Mais Euphémon dédaigna ſa maîtreſſe;
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mère,
Ont, ſous ſon nom, volé ſon triſte père.

Pour

Pour comble enfin, ces séducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ses vices & ses charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui:
Il aura Lise; & certe c'est dommage,
Car l'autre avait un bien joli visage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah, que dis-tu!

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égaremens, de sottises étranges,
On découvrait aisément dans son cœur
Sous ses défauts un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

SCENE IV.

LISE, MARTHE, le Préſident FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la ſatisfaction
Que vous avez d'un ſi beau mariage.
Surcroît de biens eſt l'ame d'un ménage;
Fortune, honneurs & dignités, je crois,
Abondamment ſe trouvent avec moi;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde.
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela:
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains: c'eſt une choſe infame
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil, & pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un œil content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;

Etre en rabat un petit maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare:
Un jeune fat paſſe encor; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie,
C'eſt à Madame : ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
(*à Liſe.*)
Le ſilence eſt votre fait.... Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ferez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui, ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme:
Je ſuis à vous, empêchez qu'on m'enferme;
Il pourrait bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc; laiſſez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas! lui dire?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi,
Point de raisons, c'est le plus sûr.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, RONDON.

RONDON.

MA foi,
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Hé quoi, Monsieur?

RONDON.

Ecoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.

Nos deux barbons d'abord avec franchiſe
L'un contre l'autre ont mis leur barbe griſe;
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaiſſaient
Aux longs élans des ſoupirs qu'ils pouſſaient;
Et ſur leur nez leur prunelle éraillée
Verſait les pleurs dont elle était mouillée:
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencogné:
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends moi l'aller conſoler.
Vous ſavez tous comme je le gouverne;
Et d'aſſez près la choſe nous concerne:
Je le connais, & dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il ſignera.
Le temps eſt cher, mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe; & c'eſt ta faute auſſi
Que tout cela.

LISE.

Comment? à moi! ma faute?

RONDON.

Oui.
Les contre-temps qui troublent les familles
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort?

RONDON.

Vous avez fait que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes
A la raison ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

Vous frémiſſez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaie,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraie :
A mon avis, l'hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu, l'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon amant!
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chère,
Si l'on en voit, c'eſt le ciel ſur la terre.

Mais triſtement vendre par un contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour;
Trembler toujours d'avoir une faibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde;
Un tel hymen eſt l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit:
Que de lumière en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui ſagement ſe conſole à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit ſur ce point davantage.
Mais vos dégoûts ſur ce beau mariage
Auraient beſoin d'un éclairciſſement.
L'hymen déplaît avec le préſident:
Vous plairait-il avec monſieur ſon frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce myſtère;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïſſez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en ſais rien, je ne puis & je n'oſe
De mes dégoûts bien démêler la cauſe.
Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas! trop agité?

Il faut au moins pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, Madame :
On lit très-bien dans le fond de son ame,
On y voit clair ; & si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête.
On sait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir :
Mon œil se ferme, & je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre ;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être ;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité :
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer ;
Aller plus loin serait le déchirer.

SCENE II.

LISE, MARTHE, un laquais.

LE LAQUAIS.

LA-BAS, Madame, il eſt une Baronne
De Croupillac.

LISE.

Sa viſite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive juſtement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas! ſur quoi?

MARTHE.

Sur votre hymen, ſans doute.

LISE.

Ah! c'eſt encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des ſots,
Où l'on ſe gêne, où le bon ſens expire
Dans le travail de parler ſans rien dire?
Que ce fardeau me pèſe & me déplaît!

SCENE III.

LISE, Mme CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

Voila la dame.

LISE.

Oh! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſiéges donc. Madame, pardon ſi...

Mme CROUPILLAC.

Ah, Madame!

LISE.

Eh, Madame!

Mme CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mme CROUPILLAC *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe; & dans le fond de l'ame,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame?

Mme CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.

Je pleure, hélas ! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Oh ! non, ma mie,
Je ne saurais : je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas ! c'est bien peu quand j'y pense,
Et j'avais eu grand' peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un temps, ah ! que ce temps vient vîte,
Où l'on perd tout quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule ; & certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours & de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous ? & qui vous ai-je pris ?

Mme CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard & quelques fausses dents,
Fixent l'amour, les plaisirs & le temps :
Pour mon malheur, hélas ! je suis plus sage ;
Je vois trop bien que tout passe, & j'enrage.

LISE.

J'en suis fâchée, & tout est ainsi fait ;
Mais je ne puis vous rajeunir.

Mme CROUPILLAC.

Si fait :

J'eſpère encore, & ce ſerait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous?

Mme CROUPILLAC.

D'un préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et ſurement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Hé bien, Madame?

Mme CROUPILLAC.

Hé bien, dans mon printemps
Je ne parlais jamais aux préſidens,
Je haïſſais leur perſonne & leur ſtyle;
Mais avec l'âge on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame?

Mme CROUPILLAC.

Enfin il faut ſavoir
Que vous m'avez réduite au déſeſpoir.

LISE.

Comment? en quoi?

Mme CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, & pouvant diſpoſer de moi-même:
Dans Angoulême en ce temps Fierenfat
Etudiait, apprentif magiſtrat;
Il me lorgnait, il ſe mit dans la tête
Pour ma perſonne un amour malhonnête,
Bien malhonnête, hélas! bien outrageant;
Car il feſait l'amour à mon argent.

Je fis écrire au bon homme de père:
On s'entremit, on pouſſa loin l'affaire;
Car en mon nom ſouvent on lui parla;
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la choſe était ſûre.

LISE.

Oh oui.

Mme CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, deſtiné.

LISE.

Quel ſouvenir!

Mme CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouiſſait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah!

Mme CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de ſon père ayant pris ſon congé,
Errant, proſcrit, peut-être mort, que ſais-je?
(Vous vous troublez!) mon héros de collége,
Mon préſident, ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune & mes larmes:
De votre dot il convoite les charmes;
Entre vos bras il eſt ce ſoir admis.
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière?

Pour moi, déjà, par proteſtation,
J'arrête ici la célébration;
J'y mangerai mon château, mon douaire;
Et le procès ſera fait de manière
Que vous, ſon père, & les enfans que j'ai,
Nous ſeront morts avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité, je ſuis toute honteuſe
Que mon hymen vous rende malheureuſe;
Je ſuis peu digne, hélas! de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux!
Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie
De regarder mon état & ma vie;
On nous pourrait aiſément accorder:
Pour un mari je ne veux point plaider.

Mme CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

Mme CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hymenée, & nul dans les procès.

SCENE IV.

Mme CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de proteſtation.
Eh vertu-bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Mme CROUPILLAC.

Faut-il encore eſſuyer des injures?
Monſieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il?

Mme CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi;
C'eſt un fripon d'eſpèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mme CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maiſon
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes?

Mme

Mme CROUPILLAC.

Il m'a quitté, hélas! ſi durement.

RONDON.

J'en aurais fait de bon cœur tout autant.

Mme CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à ſon père.

RONDON.

Ah! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mme CROUPILLAC.

L'affaire

Eſt effroyable, & le beau ſexe entier
En ma faveur ira par-tout crier.

RONDON.

Il crîra moins que vous.

Mme CROUPILLAC.

Ah! vos perſonnes

Sauront un peu ce qu'on doit aux baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mme CROUPILLAC.

Il me faut un époux;

Et je prendrai lui, ſon vieux père ou vous.

RONDON.

Qui, moi?

Mme CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh! je vous en défie.

Mme CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCENE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON *à Lise.*

JE voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi?
Vous m'attirez toujours des algarades.

(*à Fierenfat.*)

Et vous, Monsieur, le roi des pédans fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une baronne, afin de l'abuser?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner des airs d'être volage!
Il vous sied bien, grave & triste indolent,
De vous mêler du métier de galant!
C'était le fait de votre fou de frère;
Mais vous, mais vous!

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père,
Je n'ai jamais requis cette union;
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'ame
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre;
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi, j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre :
Hâtons-nous donc ſur ce pied de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me déſeſpère !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père,
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?...

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux ?
(*à Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, dans votre ſort proſpère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et du logis il était diſparu,
Lorſque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé ſur Cujas & Bartole.
J'ai ſu depuis ſes beaux déportemens ;
Et ſi jamais il reparaît céans,

Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

LISE.

C'est un projet fraternel & chrétien.
En attendant vous confisquez son bien:
C'est votre avis; mais moi, je vous déclare
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

Tarare.
Va, mon enfant, le contrat est dressé;
Sur tout cela le notaire a passé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Lisez Cujas, chapitre cinq, six, sept:
„ Tout libertin de débauches infect,
„ Qui renonçant à l'aile paternelle
„ Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
„ *Ipso facto* de tout dépossédé,
„ Comme un bâtard il est exhérédé.

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume;
Je n'ai point lu Cujas; mais je présume,
Que ce sont tous des malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos lois.

RONDON.

Ah! laissez-là vos lois & votre code,
Et votre honneur, & faites à ma mode;

De cet aîné que t'embarraſſes-tu ?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il ſoit puni ; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs
Ne feront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore :
Si l'intérêt ainſi l'a pu dreſſer,
C'eſt un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah ! qu'une femme entend mal les affaires !

RONDON.

Quoi ! tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon ;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage,
Juſqu'à préſent, du monde & du ménage ;
Mais l'intérêt, mon cœur vous le maintient,
Perd des maiſons autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue ; & pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter :
Ça, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...
Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCENE VI.

EUPHEMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH! le voici le bon homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon.
On n'attend plus rien que ta ſignature ;
Preſſe-moi donc cette tardive allure :
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui ;
Car dans neuf mois, je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans... je ne me ſens pas d'aiſe.
Allons, ris donc, chaſſons tous les ennuis ;
Signons, ſignons.

EUPHEMON.

Non, Monſieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre?
Quoi? tout le monde est-il devenu fou?
Chacun dit, non : comment? pourquoi? par où?

EUPHEMON.

Ah! ce serait outrager la nature
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac
Qui sourdement fait ce maudit micmac?

EUPHEMON.

Non, cette femme est folle, & dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête:
Mais ce n'est pas de ses cris impuissans
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

Hé bien, quoi donc? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche?

EUPHEMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris?

EUPHEMON.

Une, hélas! trop cruelle.

Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim: la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse:
La maladie & l'excès du malheur
De son printemps avaient séché la fleur;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant;
Sans doute, hélas! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il serait mort!

RONDON.

N'en sois point effrayée;
Va, que t'importe?

FIERENFAT.

Ah! Monsieur, la pâleur
De son visage efface la couleur.

RONDON.

Elle est, ma foi, sensible: ah la friponne!
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous?...

EUPHEMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux.
C'est mon bonheur, mais il serait atroce
Qu'un jour de deüil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contre-temps de mon juste chagrin,

Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles
Laisser couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs :
Par une joie indiscrète, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE.

Ah, oui, Monsieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Hé, mais, mon père....

RONDON.

Hé, vous n'êtes pas sage.
Quoi ! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière !

EUPHEMON.

Dans ces momens un père est toujours père.
Ses attentats & toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèse à mon ame attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons : que de faiblesse !

EUPHEMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu, ce procédé me blesse :

De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait : douleur n'eſt bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme ! allez, ſa phrénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquille, & ſuivez mes avis ;
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHEMON.

Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe ;
Je pleure, hélas ! ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON *à Fierenfat.*

Va : ſuis ton père, & ſois expéditif,
Prends ce contrat, le mort ſaiſit le vif :
Il n'eſt plus temps qu'avec moi l'on barguigne ;
Prends-lui la main, qu'il parafe & qu'il ſigne.
(*à Liſe.*)
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMON fils, JASMIN.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître:
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré:
Tout est au diable. Eteins dans ta mémoire
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire:
Sur du fumier l'orgueil est un abus;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable:
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment;
Manquer de tout, voilà mon élément:
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était-là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHEMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie!
Faut-il encor qu'un valet m'humilie?

Quelle accablante & terrible leçon !
Je ſens encor, je ſens qu'il a raiſon.
Il me conſole au moins à ſa manière.
Il m'accompagne, & ſon ame groſſière,
Senſible & tendre en ſa ruſticité,
N'a point pour moi perdu l'humanité.
Né mon égal, (puiſqu'enfin il eſt homme)
Il me ſoutient ſous le poids qui m'aſſomme ;
Il ſuit gaîment mon ſort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître ;
Comment ſont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHEMON fils.

Tu les a vus chez moi toujours admis,
M'importunant ſouvent de leurs viſites,
A mes ſoupers délicats paraſites,
Vantant mes goûts d'un eſprit complaiſant,
Et ſur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdiſſant la tête,
Et me louant, moi préſent.

JASMIN.

Pauvre bête !
Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHEMON fils.

Ah ! je le crois, car dans ma décadence,
Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté

Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse.
Puis au sortir, malade & sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées;
Quand je lui vins demander un secours
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te consoler?

EUPHEMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis! les amis, quels infames!

EUPHEMON fils.

Les hommes sont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes?

EUPHEMON fils.

J'en attendais, hélas! plus de douceur;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle surtout qui m'aimant sans mystère
Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis meublé de mes présens,
De mes bienfaits achetait des amans;
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,

Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHEMON fils.

Rondon le père de... quel nom dis-tu?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine:
Mais dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai: je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur;
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être;
Et nous pourrions dans notre adversite....

EUPHEMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste & colère,
Au fond bon diable: il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille
Et des raisons! c'était une merveille;
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
A bien compter, entre six à sept ans;
Et cette fleur avec l'âge embellie
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHEMON fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis ne te peut consoler ;
Je vois toujours à travers ta visière
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHEMON fils.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu restes là tout pensif, & tu pleures.

EUPHEMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon?
Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHEMON fils.

Ah ! laisse-moi.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHEMON fils, *en pleurant.*

Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre ;

Mourir de faim eſt par trop rigoureux :
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, ſans complainte importune.
Vois-tu d'ici ces gens, dont la fortune
Eſt dans leurs bras, qui la bèche à la main,
Le dos courbé, rètournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
Gagne ta vie.

EUPHEMON fils.

Hélas ! dans leur travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fauſſes délices ;
Ils ont au moins, ſans trouble, ſans remords,
La paix de l'ame & la ſanté du corps.

SCENE II.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC *dans l'enfoncement.*

QUE vois-je ici ? Serais-je aveugle ou borgne ?
C'eſt lui, ma foi ; plus j'aviſe & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'eſt lui.
(*elle le conſidère.*)
Mais ce n'eſt plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, couſu d'or.... c'eſt lui-même.

(*elle*

(*elle s'approche d'Euphémon.*)

Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me ſemble pauvre & laid.
La maladie altère un beau viſage ;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin ?

EUPHEMON fils.

Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mme CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en ſi piètre poſture ?

EUPHEMON fils.

Ma faute.

Mme CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis,
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Volé ! par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'ame.
Nos voleurs ſont très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mme CROUPILLAC.

J'entends, j'entends, vous avez tout mangé.
Mais vous ſerez cent fois plus affligé
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu ſouffertes.

EUPHEMON fils.

Adieu, Madame.

Mme CROUPILLAC *l'arrêtant.*

Adieu! non, tu ſauras
Mon accident; parbleu, tu me plaindras.

EUPHEMON fils.

Soit, je vous plains, adieu.

Mme CROUPILLAC.

Non, je te jure
Que tu ſauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier,
(*elle court après lui.*)
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huiſſiers, & la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton
Avec ſon père, un ſeigneur Euphémon.

EUPHEMON fils *revenant.*

Euphémon!

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Ciel! Madame, de grace,
Cet Euphemon, cet honneur de ſa race,

Que ſes vertus ont rendu ſi fameux,
Serait...

Mme CROUPILLAC.

Et oui.

EUPHEMON fils.

Quoi! dans ces mêmes lieux?

Mme CROUPILLAC.

Oui.

EUPHEMON fils.

Puis-je au moins ſavoir... comme il ſe porte?

Mme CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... que diable vous importe?

EUPHEMON fils.

Et que dit-on?

Mme CROUPILLAC.

De qui?

EUPHEMON fils.

D'un fils aîné
Qu'il eut jadis?

Mme CROUPILLAC.

Ah! c'eſt un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de ſon père,
Depuis long-temps de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHEMON fils.

En vérité.... je ſuis confus dans l'ame
De vous avoir interrompu, Madame.

Mme CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me feſait;

Il me devait avoir par mariage.

EUPHEMON fils.

Hé bien, a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

Mme CROUPILLAC.

Non, ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche & voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Quoi, Madame, il l'épouſe?

Mme CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHEMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait.....

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre!
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme! il s'affiige de tout.

EUPHEMON fils, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*à Mme Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un ſi ſenſible outrage.
Si j'étais cru, cette Liſe aujourd'hui
Aſſurément ne ſerait pas pour lui.

Mme CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon sort : un gueux est toujours tendre.
Tu paraissais bien moins compatissant,
Quand tu roulais sur l'or & sur l'argent.
Ecoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mme CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHEMON fils.

Moi vous servir ! Hélas, Madame, en quoi ?

Mme CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure.
Un autre habit, quelque peu de parure,
Te pourraient rendre encore assez joli :
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat ;
Sois en faveur ; & lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste.
Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHEMON, *voyant son père.*

Que vois-je ! ô Ciel !

(*il s'enfuit.*)

Mme CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment :

Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'eſt qu'il vous craint ſans doute.

Mme CROUPILLAC.

Poltron, demeure, arrête, écoute, écoute.

SCENE III.

EUPHEMON père, JASMIN.

EUPHEMON.

JE l'avoûrai, cet aſpect imprévu,
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! je ne vois jamais
De malheureux à peu près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort ou vit dans la miſère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père
De tous côtés je ſuis bien malheureux ;
J'ai deux enfans, ils m'accablent tous deux :
L'un par ſa perte, & par ſa vie infame,
Fait mon ſupplice, & déchire mon ame ;
L'autre en abuſe ; il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.

Pour moi la vie eſt un poids qui m'accable.

(*appercevant Jaſmin qui le ſalue.*)

Que me veux-tu, l'ami?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaiſſez, digne & noble Euphémon,
Certain Jaſmin élevé chez Rondon.

EUPHEMON.

Ah, ah! c'eſt toi? le temps change un viſage,
Et mon front chauve en ſent le long outrage.
Quand tu partis tu me vis encor frais,
Mais l'âge avance & le terme eſt bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie?

JASMIN.

Oui, je ſuis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un juif:
Le bonheur ſemble un être fugitif.
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir, le diable me ramène.

EUPHEMON.

Je t'aiderai: ſois ſage, ſi tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'eſt enfui?

JASMIN.

Mais... c'eſt mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui n'ayant rien cherche auſſi de l'emploi.

EUPHEMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs? eſt-il ſage?

JASMIN.

Il doit l'être:
Je lui connais d'aſſez bons ſentimens:
Il a de plus de fort jolis talens;
Il ſait écrire, il ſait l'arithmétique,
Deſſine un peu, ſait un peu de muſique:
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHEMON.

S'il eſt ainſi, ſon poſte eſt tout trouvé.
Jaſmin, mon fils deviendra votre maître;
Il ſe marie, & dès ce ſoir peut-être:
Avec ſon bien ſon train doit augmenter.
Un de ſes gens qui vient de le quitter
Vous laiſſe encore une place vacante;
Tous deux ce ſoir il faut qu'on vous préſente;
Vous le verrez chez Rondon mon voiſin:
J'en parlerai. J'y vais, adieu, Jaſmin:
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCENE IV.

JASMIN *ſeul.*

AH! l'honnête homme! ô Ciel, pourrait-on croire
Qu'il ſoit encore, en ce ſiècle félon,
Un cœur ſi droit, un mortel auſſi bon?
Cet air, ce port, cette ame bienfeſante,
Du bon vieux temps eſt l'image parlante.

SCENE V.

EUPHEMON fils *revenant*, JASMIN.

JASMIN, *en l'embraſſant.*

JE t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ſerons laquais chez Euphémon.

EUPHEMON fils.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de ſurpriſe?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorciſe,
Et ces ſanglots coup ſur coup redoublés,
Preſſant tes mots au paſſage étranglés?

EUPHEMON fils.

Ah! je ne puis contenir ma tendreſſe;
Je cède au trouble, au remords qui me preſſe.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHEMON.

Elle m'a dit.... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHEMON fils.

Mon cœur ne peut ſe taire:
Cet Euphémon...

JASMIN.

Hé bien?

EUPHEMON fils.

Ah!... c'eſt mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monsieur?

EUPHEMON fils.

Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel, & cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah! que mon cœur palpitait à sa vue!
Qu'il lui portait ses vœux humiliés!
Que j'étais prêt de tomber à ses pieds!

JASMIN.

Qui vous, son fils? Ah! pardonnez, de grâce,
Ma familière & ridicule audace.
Pardon, Monsieur.

EUPHEMON fils.

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique; & s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHEMON fils.

Et c'est aussi ce qui me désespère.
Mais réponds-moi: que te disait mon père?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce président à Lise tant promis,

Ce préſident votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHEMON fils.

Hé bien, il faut développer mon cœur :
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tiſſu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Etre maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité,
A mon cadet voir paſſer ma fortune,
Etre expoſé, dans ma honte importune,
A le ſervir, quand il m'a tout ôté ;
Voilà mon ſort, je l'ai bien mérité.
Mais croirais-tu qu'au ſein de la ſouffrance,
Mort aux plaiſirs, & mort à l'eſpérance,
Haï du monde, & mépriſé de tous,
N'attendant rien, j'oſe être encor jaloux?

JASMIN.

Jaloux ! de qui?

EUPHEMON fils.

De mon frère, de Liſe.

JASMIN.

Vous ſentiriez un peu de convoitiſe
Pour votre ſœur? Mais vraiment c'eſt un trait
Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHEMON fils.

Tu ne ſais pas qu'au ſortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je penſe.)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres ſoumis ;
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voiſinage.

Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour, qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me fesais un lâche point d'honneur
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quels temps, hélas ! les violens orages
Des passions qui troublaient mon destin
A mes parens m'arrachèrent enfin.
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste.
J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste.
Le ciel, ce ciel, qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur, & c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse,
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHEMON fils.

Moi, l'oser voir ! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maîtresse ;
J'ai de tous deux outragé la tendresse ;
Et je ne sais, ô regrets superflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCENE VI.

EUPHEMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILA, je crois, ce préſident ſi ſage.

EUPHEMON fils.

Lui? je n'avais jamais vu ſon viſage.
Quoi! c'eſt donc lui, mon frère, mon rival?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal;
J'ai tant preſſé, tant ſurmonté mon père
Que malgré lui nous finiſſons l'affaire.
(*en voyant Jaſmin.*)
Où ſont ces gens qui voulaient me ſervir?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur, nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait ſans doute écrire?

JASMIN.

Oh oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gagner de gages?

EUPHEMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh, nous avons, Monſieur, l'ame héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, ſois mon domeſtique;
C'eſt un marché que je veux accepter:
Viens, à ma femme il faut te préſenter.

EUPHEMON fils.

A votre femme?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHEMON fils.

Quand?

FIERENFAT.

Dès ce ſoir.

EUPHEMON fils.

Ciel!... Monſieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHEMON fils.

Monſieur!

FIERENFAT.

Hem!

EUPHEMON fils.

En feriez-vous aimé?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drole!

EUPHEMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur!

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous ressembler & plaire.

FIERENFAT.

Hé, je le crois, mon homme est téméraire.
Çà, qu'on me suive, & qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHEMON fils.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de palais
A poing fermé de deux larges soufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé mon maître.

EUPHEMON fils.

Ah! soyons sage, il est bien temps de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs est de savoir souffrir.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Mme CROUPILLAC, EUPHEMON fils, JASMIN.

Mme CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux huiſſiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu ſervi de ton eſprit?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit?
Pourras-tu bien d'un air de prud'hommie
Dans la maiſon ſemer la zizanie?
As-tu flatté le bon homme Euphémon?
Parle : as-tu vu la future?

EUPHEMON fils.

Hélas! non.

Mme CROUPILLAC.

Comment?

EUPHEMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ſes pieds.

Mme CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,
Attaque-la pour me plaire, & rends-moi
Ce traître ingrat qui ſéduiſit ma foi.
Je vais pour toi procéder en juſtice,
Et tu feras l'amour pour mon ſervice.

Reprends

Reprends cet air impoſant & vainqueur,
Si ſûr de ſoi, ſi puiſſant ſur un cœur,
Qui triomphait ſi tôt de la ſageſſe.
Pour être heureux, reprends ta hardieſſe.

EUPHEMON fils.

Je l'ai perdue.

Mme CROUPILLAC.

Eh! quoi! quel embarras!

EUPHEMON fils.

J'étais hardi lorſque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raiſons l'intimident peut-être;
Ce Fierenfat eſt, ma foi, notre maître;
Pour ſes valets il nous retient tous deux.

Mme CROUPILLAC.

C'eſt fort bien fait, vous êtes trop heureux;
De ſa maîtreſſe être le domeſtique,
Eſt du bonheur, un deſtin preſque unique:
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais;
De chez Rondon, me ſemble, elle eſt ſortie.

Mme CROUPILLAC.

Hé, ſois donc vîte amoureux, je t'en prie:
Voici le temps, oſe un peu lui parler.
Quoi! je te vois ſoupirer & trembler!
Tu l'aimes donc? ah! mon cher, ah! de grâce!

EUPHEMON fils.

Si vous ſaviez hélas! ce qui ſe paſſe
Dans mon eſprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Lise.*

L'aimable enfant ! comme elle eſt embellie !

EUPHEMON fils.

C'eſt elle, ô Dieux ! je meurs de jalouſie,
De déſeſpoir, de remords & d'amour.

Mme CROUPILLAC.

Adieu, je vais te ſervir à mon tour.

EUPHEMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on différe
Ce triſte hymen.

Mme CROUPILLAC.

C'eſt ce que je vais faire.

EUPHEMON fils.

Je tremble hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puiſſiez lui parler ſans témoins.
Retirons-nous.

EUPHEMON fils.

Oh ! je te fuis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oſerai jamais m'y préſenter.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHEMON fils *plus reculé.*

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon cœur faire en secret l'étude;
Plus j'y regarde, hélas ! & plus je vois
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais ce qui vient redoubler mon tourment,
C'est qu'en effet Fierenfat & mon père
En sont plus vifs à presser ma misère;
Ils ont gagné le bon homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard est trop bon.
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique;
Je lui pardonne; accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas! il faut (quel funeſte tourment!)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De ſon danger cependant la nouvelle
Dans votre cœur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah! ſans l'aimer on peut plaindre ſon ſort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'eſt être mort.
Vous allez donc être enfin à ſon frère.

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me déſeſpère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur;
L'averſion s'eſt changée en horreur:
C'eſt un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me conſume
Je me réſous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je en ſecret, ô gentille merveille!
Vous dire ici quatre mots à l'oreille?

MARTHE *à Jaſmin.*

Très-volontiers.

LISE *à part.*

O ſort! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu reſpectes le fil,
Lorſqu'un ingrat, un amant ſi coupable,
Rendit ma vie, hélas! ſi miſérable.

MARTHE, *venant à Liſe.*

C'eſt un des gens de votre préſident;
Il eſt à lui, dit-il, nouvellement;

Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi! toujours m'excéder!
Et même absent en tous lieux m'obséder!
De mon hymen que je suis déjà lasse!

JASMIN *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.

SCENE III.

LISE, MARTHE, EUPHEMON fils, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHEMON fils.

LA voix me manque, & je ne puis marcher;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main: venons sur son passage.

EUPHEMON fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(*à Lise.*)
Souffrirez-vous?...

LISE, *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur?

EUPHEMON fils, *se jetant à genoux.*

Ce que je veux? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je? ô Ciel!

MARTHE.

Quelle étrange visite!
C'est Euphémon! Grand Dieu! qu'il est changé!

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis, votre cœur est vengé;
Oui, vous devez en tout me méconnaître:
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices;
De mes amis j'avais pris tous les vices;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles;
Mon feu pour vous, ce feu saint & sacré,
Y reste seul, il a tout épuré.

C'eſt cet amour, c'eſt lui qui me ramène,
Non pour briſer votre nouvelle chaîne,
Non pour oſer traverſer vos deſtins;
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins:
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe
Dans mes beaux jours avaient creuſé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je ſuis venu, l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
Heureux cent fois en quittant la lumière,
Si deſtiné pour être votre époux
Je meurs au moins ſans être haï de vous!

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue.
C'eſt vous? ô Ciel! vous qui cherchez ma vue!
Dans quel état! quel jour!... Ah malheureux!
Que vous avez fait de tort à tous deux!

EUPHEMON fils.

Oui, je le ſais: mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore:
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez;
J'en ſuis puni, mais point encore aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes!
Qu'enfin domptant vos fougues indiſcrètes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu?

EUPHEMON fils.

Qu'importe, hélas! que la vertu m'éclaire?
Ah! j'ai trop tard apperçu ſa lumière;
Trop vainement mon cœur en eſt épris;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous ayez gagné cette victoire?
Consultez-vous, ne trompez point mes vœux;
Seriez-vous bien & sage & vertueux?

EUPHEMON fils.

Oui, je le suis, car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon! vous m'aimeriez encore?

EUPHEMON fils.

Si je vous aime? hélas! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui seul m'a soutenu.
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie;
Je respectai les maux qui m'accablaient;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes sentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raison je vous dois le retour,
Si j'en conserve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes:
Regardez-moi, tout changé que je suis,
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse.
Je fus peut-être autrefois moins affreux;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois constant & raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHEMON fils.

Que dites-vous? Juſte Ciel! vous pleurez!

LISE *à Marthe.*

Ah! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés.
Moi, je ſerais l'épouſe de ſon frère?...
N'avez-vous point vu déjà votre père?

EUPHEMON fils.

Mon front rougit, il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré.
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Hé, quel eſt donc votre projet enfin?

EUPHEMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre;
Changeant de nom, auſſi-bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai ſoldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé;
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une ame bien haute,
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je puis prendre ſoin,
Pour le changer vous n'irez pas ſi loin.

EUPHEMON fils.

O Ciel! mes maux ont attendri votre ame!

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHEMON fils.

Quoi! vos beaux yeux, ſi long-temps courroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés!
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteint mes crimes.
Ah! ſi mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage,
Dont la nature avait fait mon partage;
Qu'il porte envie à ma félicité;
Je vous ſuis cher, il eſt déshérité.
Ah! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces ſoupirs enflammés,
Diſſimulez.

EUPHEMON fils.

Pourquoi, ſi vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre père;
Nous ne pouvons cacher à votre frère
Que vous avez embraſſé mes genoux;
Laiſſez-le au moins ignorer que c'eſt vous.

MARTHE.

Je ris déjà de ſa grave colère.

SCENE IV.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE, JASMIN, FIERENFAT *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque diable a troublé ma viſière,
Ou ſi mon œil eſt toujours clair & net,
Je ſuis... j'ai vu... je le ſuis... j'ai mon fait.
(*en avançant vers Euphémon.*)
Ah! c'eſt donc toi, traître, impudent, fauſſaire.

EUPHEMON *en colère.*

Je....

JASMIN, *ſe mettant entr'eux.*

C'eſt, Monſieur, une importante affaire,
Qui ſe traitait, & que vous dérangez;
Ce ſont deux cœurs en peu de temps changés;
C'eſt du reſpect, de la reconnaiſſance,
De la vertu... Je m'y perds quand j'y penſe.

FIERENFAT.

De la vertu? Quoi! lui baiſer la main!
De la vertu? ſcélérat!

EUPHEMON fils.

Ah! Jaſmin,
Que ſi j'oſais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme:
Si c'eût été du moins un gentilhomme!

Mais un valet, un gueux contre lequel,
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut-être.

LISE *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah traître!
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*à Marthe.*)
Tu ris, coquine?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi?
De quoi ris-tu?

MARTHE.

Mais, Monſieur, de la choſe...

FIERENFAT.

Tu ne ſais pas à quoi ceci t'expoſe,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du roi
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le ſais à merveilles.

FIERENFAT *à Liſe.*

Et vous ſemblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidelle, avec votre air ſucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré;
De votre cœur l'inconſtance eſt précoce.
Un jour d'hymen! une heure avant la noce!
Voilà, ma foi, de votre probité!

LISE.

Calmez, Monſieur, votre eſprit irrité:

Il ne faut pas sur la simple apparence
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence!

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime!

EUPHEMON fils.

Oh! c'en est trop.

LISE *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime?
Eh! réprimez...

EUPHEMON fils.

Non, je ne puis souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand...

EUPHEMON *en colère, & mettant la main sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh! modérez...

EUPHEMON fils.

Monsieur le Présidents,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme;
Elle n'est point votre maîtresse aussi.
Hé, pourquoi donc gronder de tout ceci?

Vos droits ſont nuls ; il faut avoir ſu plaire
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous;
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
Madame eſt bonne & fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, ſoyez auſſi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en poſture de ſe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHEMON fils.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des ſergens.

LISE *à Euphémon fils.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de reſpect à ſon maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHEMON fils.

Obſervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez;
Et quant à moi, quoi qu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHEMON fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien oſé.
C'eſt quelque amant en valet déguiſé.
Qui donc es-tu? réponds-moi.

EUPHEMON fils.

Je l'ignore;
Ma deſtinée eſt incertaine encore;
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la juſtice,
Je t'en réponds; va, va, je cours hâter
Tous mes records, & vîte inſtrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colère;
J'amènerai vos parens, votre père;
Votre innocence en ſon jour paraîtra;
Et comme il faut on vous eſtimera.

SCENE V.

LISE, EUPHEMON fils, MARTHE.

LISE.

EH, cachez-vous, de grâce, rentrons vîte;
De tout ceci je crains pour nous la ſuite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait appaiſer ſon courroux;
Il penſerait qu'une fureur nouvelle
Pour l'inſulter en ces lieux vous rappelle,
Que vous venez entre nos deux maiſons
Porter le trouble & les diviſions;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas, ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.
Soyez-en ſûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe en ſecret votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...

(*à Marthe.*)

Prends ſoin qu'il ne paraiſſe.
Eh! va donc vîte.

SCENE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

HE bien, ma Liſe, qu'eſt-ce?
Je te cherchais & ton époux auſſi.

LISE.

Il ne l'eſt pas, que je crois, Dieu merci!

RONDON.

Où vas-tu donc?

LISE.

Monſieur, la bienſéance
M'oblige encor d'éviter ſa préſence.

(*elle ſort.*)

RONDON.

RONDON.

Ce préſident eſt donc bien dangereux !
Je voudrais être *incognito* près d'eux,
Là... voir un peu quelle plaiſante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on deſtine.

SCENE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

AH ! les fripons ; ils ſont fins & ſubtils.
Où les trouver ? où ſont-ils ? où ſont-ils ?
Où cachent-ils ma honte & leur fredaine ?

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu, qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT.

J'ai... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! tudieu ! prends garde, arrête, obſerve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je ſuis cocu, malgré toutes les lois.

RONDON.

Mon gendre!

FIERENFAT.

Hélas! il eſt trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi! la choſe...

FIERENFAT.

Oh! la choſe eſt fort claire.

RONDON.

Vous me pouſſez.

FIERENFAT.

C'eſt moi qu'on pouſſe à bout.

RONDON.

Si je croyais....

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant eſt facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voiſins
J'étranglerais ma Liſe de mes mains.

FIERENFAT.

Etranglez donc, car la choſe eſt prouvée.

RONDON.

Mais en effet ici je l'ai trouvée,

La voix éteinte & le regard baiſſé :
Elle avait l'air timide, embarraſſé.
Mon gendre, allons, ſurprenons la pendarde;
Voyons le cas, car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur! Oh voyez-vous? Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raiſon.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH! je me sauve à peine entre tes bras.
Que de danger! quel horrible embarras!
Faut-il qu'une ame aussi tendre, aussi pure,
D'un tel soupçon souffre un moment l'injure!
Cher Euphémon, cher & funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment!
A ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.
(*à Marthe.*)
Prends garde au moins, car on cherche par-tout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
Nous braverons le greffe & l'écritoire;
Certains recoins, chez moi, dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
Par ces furets ne sont point remarqués.
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédans en robe;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCENE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

HE bien, Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue,
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait, mon fils, sachons la vérité.
Moi toujours ferme, & toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scholastique.

LISE.

On ne sait rien ?

JASMIN.

Non, rien ; mais dès demain
On saura tout ; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le temps de prévenir son père :
Je tremble encore, & tout accroît ma peur ;
Je crains pour lui, je crains pour mon honneur.

Dans mon amour j'ai mis mes eſpérances;
Il m'aidera....

MARTHE.

Moi, je ſuis dans des tranſes
Que tout ceci ne ſoit cruel pour vous;
Car nous avons deux pères contre nous,
Un préſident, les bégueules, les prudes.
Si vous ſaviez quels airs hautains & rudes,
Quel ton ſévère, & quel ſourcil froncé,
De leur vertu le faſte rehauſſé
Prend contre vous, avec quelle inſolence
Leur âcreté pourſuit votre innocence,
Leurs cris, leur zèle & leur ſainte fureur,
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre;
Je n'ai jamais vu ſemblable bagarre;
Tout le logis eſt ſens-deſſus-deſſous.
Ah! que les gens ſont ſots, méchans & fous!
On vous accuſe, on augmente, on murmure;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons ſont déjà renvoyés,
Tout interdits, ſans boire & point payés.
Pour le feſtin ſix tables bien dreſſées
Dans ce tumulte ont été renverſées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père reſpectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raisons il combat vos parens.
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien ;
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCENE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MATOISE, mijaurée !
Fille pressée, ame dénaturée !
Ah ! Lise, Lise, allons, je veux savoir
Tous les entours de ce procédé noir.

Ça, depuis quand connais-tu le corsaire?
Son nom, son rang; comment t'a-t-il pu plaire?
De ses méfaits je veux savoir le fil.
D'où nous vient-il? en quel endroit est-il?
Réponds, réponds : tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non*? toujours ce chien de ton;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative est pour moi trop suspecte:
Quand on a tort il faut qu'on me respecte,
Que l'on me craigne, & qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'est parler cela; quand je menace,
On est petit....

LISE.

Je ne veux qu'une grace,
C'est qu'Euphémon daignât auparavant
Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon? bon! eh, que pourra-t-il faire?
C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des secrets qu'il faut lui confier;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer;
Daignez.... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire ;
A ce bon homme elle veut s'expliquer ;
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer,
Qu'en confidence elle lui parle ſeule ;
Puis ſur le champ je cloître ma bégueule.

SCENE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrais-je te toucher?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.
(*à Marthe.*)
Ecoute un peu. (*elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéie.

SCENE V.

EUPHEMON père, LISE.

LISE.

UN ſiége... Hélas!... Monſieur, aſſéyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHEMON, *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon cœur vous révère;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHEMON père.

Qui vous ma fille?

LISE.

Oui, j'oſe me flatter
Que c'eſt un nom que j'ai ſu mériter.

EUPHEMON père.

Après l'éclat & la triſte aventure
Qui de nos nœuds a cauſé la rupture!

LISE.

Soyez mon juge, & liſez dans mon cœur;
Mon juge enfin ſera mon protecteur.
Ecoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes ſentimens, & les vôtres peut-être.
(*elle prend un ſiége à côté de lui.*)
Si votre cœur avait été lié,
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle eſpérance,
Et qui brilla dans ſon heureux printemps,
Croiſſant en grâce, en mérite, en talens;
Si quelque temps ſa jeuneſſe abuſée,
Des vains plaiſirs ſuivant la pente aiſée,
Au feu de l'âge avait ſacrifié
Tous ſes devoirs, & même l'amitié.

EUPHEMON père.

Hé bien?

LISE.

Monſieur, ſi ſon expérience
Eût reconnu la triſte jouiſſance

De ces faux biens, objets de ſes tranſports,
Nés de l'erreur, & ſuivis des remords,
Honteux enfin de ſa folle conduite;
Si ſa raiſon, par le malheur inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête homme & fidelle,
Il eût repris ſa forme naturelle;
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui?

EUPHEMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure?
Et quel rapport a-t-il à mon injure?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu
Eſt un jeune homme en ces lieux inconnu;
Et cette veuve, ici, dit elle-même
Qu'elle l'a vu ſix mois dans Angoulême;
Un autre dit que c'eſt un effronté,
D'amours obſcurs follement entêté;
Et j'avoûrai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas! Monſieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eſt, vous ſerez plus ſurpris.
De grâce un mot: votre ame eſt noble & belle;
La cruauté n'eſt pas faite pour elle.
N'eſt-il pas vrai qu'Euphémon votre fils
Fut long-temps cher à vos yeux attendris?

EUPHEMON.

Oui, je l'avoue, & ſes lâches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances:

J'ai plaint ſa mort, j'avais plaint ſes malheurs;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laiſſé ma raiſon ſaine & pure
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ſes pleurs arroſerait vos pieds?
Le pourriez-vous?

EUPHEMON père.

Hélas! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux ſupplices,
De mes bleſſures ouvrir les cicatrices.
Mon fils eſt mort, ou mon fils loin d'ici
Eſt dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander ſa grâce?

LISE.

La demander! ſans doute il y viendra;
Vous l'entendrez; il vous attendrira.

EUPHEMON père.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, ſi la mort trop prompte
N'a pas fini ſa douleur & ſa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHEMON père.

Vous sentez trop quel est mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHEMON père.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur !
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De son cœur.

EUPHEMON père.

Mais sauriez-vous....

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHEMON père.

Non, non, c'est trop me tenir en suspens,
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'espère encore, & je suis plein d'alarmes.
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en est temps, il faut vous satisfaire.
(*elle fait quelques pas & s'adresse à Euphémon fils, qui est dans la coulisse.*)
Venez enfin.

SCENE VI.

EUPHEMON père, EUPHEMON fils, LISE.

EUPHEMON père.

Que vois-je? ô Ciel!

EUPHEMON fils.

Mon père,
Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort. (*a*)
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHEMON père.

Ah! qui t'amène en cette conjoncture?

EUPHEMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE, *ſe mettant auſſi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes ſentimens,
Le même cœur...

EUPHEMON fils, *en montrant Liſe.*

Hélas! ſon indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offenſe;
Suivez, ſuivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.
Je n'eſpérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous & d'elle;
Et ſi je vis, ah! c'eſt pour mériter
Ces ſentimens dont j'oſe me flatter.

D'un malheureux vous détournez la vue!
De quels transports votre ame est-elle émue?
Est-ce la haine? Et ce fils condamné...

EUPHEMON père, *se levant & l'embrassant.*

C'est la tendresse, & tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton ame:
Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme.
J'étais à lui: permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande,
Il ne veut rien; & s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCENE VII & dernière.

Les Acteurs précédens, RONDON, Madame CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, Suite.

FIERENFAT.

AH! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme hardiment par surprise;
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc?

LISE.

Votre frère.

EUPHEMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez, ce fripon? mon frère?

LISE.

Oui.

Mme CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement! quoi? c'est donc là mon drôle?

FIERENFAT.

Oh, oh! je joue un fort singulier rôle:
Tudieu, quel frère!

EUPHEMON père.

Oui, je l'avais perdu;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mme CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine ame!
Il ne revient que pour m'ôter ma femme!

EUPHEMON fils *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaissiez;
C'est vous, Monsieur, qui me la raviſſiez.

Dans

Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse.
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang, & des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne,
Vous les aimez... moi j'aime sa personne;
Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son cœur.

EUPHEMON père.

Non, sa bonté si désintéressée
Ne sera pas si mal récompensée:
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
T'offrir sans bien, sans dot, à ses appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mme CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Toute ébaubie, & toute consolée.
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*à Euphémon fils.*)
Vîte, épousez: le ciel vous favorise;
Car tout exprès pour vous il a fait Lise;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon président.

LISE *à Rondon.*

De tout mon cœur. Et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une ame & fidelle & sincère,

Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage....

LISE.

Oh! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si surtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère:
Mais cependant je perds en moins de rien
Mes frais de noce, une femme & du bien.

Mme CROUPILLAC.

Eh! fi vilain! quel cœur sordide & chiche!
Faut-il toujours courtiser la plus riche?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, & plus que tu ne vaux?
Ne suis-je pas en date la première?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermens, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses;
Nous plaiderons; je montrerai les pièces.
Le parlement doit en semblable cas
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère;
Epouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHEMON père *à Mme Croupillac.*

Je suis confus du vif empressement
Dont vous flattez mon fils le président;
Votre procès lui devrait plaire encore;
C'est un dépit dont la cause l'honore:
Mais permettez que mes soins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut, & mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

Fin du cinquième & dernier acte.

VARIANTES

DE L'ENFANT PRODIGUE.

(*a*) EDITION de 1738.

LISE.

Je le veux;

Hé bien, fachez....

SCENE VI.

LISE, EUPHEMON père, FIERENFAT, RONDON, EUPHEMON fils, *l'épée à la main*, Mme CROUPILLAC, EXEMPTS.

FIERENFAT.

Vîte, qu'on l'environne;
Point de quartier : faiſiſſez ſa perſonne.

RONDON *aux Exempts.*

Montrez un cœur au-deſſus du commun;
Soyez hardis, vous êtes ſix contre un.

LISE.

Ah, malheureux! arrêtez.

MARTHE.

Comment faire?

EUPHEMON fils.

Lâches, fuyez.... où ſuis-je? c'eſt mon père!
(*il jette ſon épée.*)

EUPHEMON père.

Que vois-je? hélas!

EUPHEMON fils, *aux pieds de ſon père.*

Un trop malheureux fils,
Qu'on pourſuivait, & qui vous eſt ſoumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

Ma foi, c'eſt lui.

FIERENFAT.

Mon frère?

Mme CROUPILLAC.

O Ciel!

MARTHE.

Lui-même.

EUPHEMON fils.

Connaiſſez-moi, décidez de mon ſort, &c.

Fin des Variantes.

LA PRUDE,

COMEDIE.

Repréſentée en 1747.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0167

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CETTE pièce est bien moins une traduction qu'une esquisse légère de la fameuse comédie de *Wicherley*, (*) intitulée : *Plain dealer*, *l'homme au franc procédé*. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le Misanthrope en France. L'intrigue est infiniment plus compliquée, plus intéressante, plus chargée d'incidens ; la satire y est beaucoup plus forte & plus insultante ; les mœurs y sont d'une telle hardiesse qu'on pourrait placer la scène dans un mauvais lieu, attenant un corps de garde. Il semble que les Anglais prennent trop de liberté, & que les Français n'en prennent pas assez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier son *Plain dealer* à la plus fameuse appareilleuse de Londres. On peut juger, par la protectrice, du caractère des protégés. La licence du temps de *Charles II* était aussi débordée que le fanatisme avait été sombre & barbare du temps de l'infortuné *Charles I.*

Croira-t-on que chez les nations polies les termes de gueuse, de p... de bor... de rufien,

(*) Voyez ce que M. *de Voltaire* dit de *Wicherley* & de ses ouvrages dans les *Mélanges en prose*.

de m... de v... & tous leurs accompagnemens ſont prodigués dans une comédie où toute une cour très-ſpirituelle allait en foule ?

Croira-t-on que la connaiſſance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies & les plus brillantes, les traits d'eſprit les plus fins ſe trouvent dans le même ouvrage ?

Rien n'eſt cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes où il y ait autant d'eſprit. Mais c'eſt une ſorte d'eſprit qui s'évapore dès qu'il paſſe chez l'étranger.

Nos bienſéances, qui ſont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ſes parties ; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légère idée de la hardieſſe anglaiſe ; & cette imitation, quoique par-tout voilée de gaze, eſt encore ſi forte qu'on n'oſerait pas la repréſenter ſur la ſcène de Paris.

Nous ſommes entre deux théâtres bien différens l'un de l'autre : l'eſpagnol & l'anglais. Dans le premier, on repréſente JESUS-CHRIST, des poſſédés & des diables ; dans le ſecond, des cabarets & quelque choſe de pis.

PROLOGUE. (*)

MADAME DU TOUR, VOLTAIRE.

Mme DU TOUR.

NON, je ne jouerai pas : le bel emploi vraiment;
La belle farce qu'on apprête!
Le plaisant divertissement
Pour le jour de LOUIS, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux-esprits, consulté par les sages,
Et pour la baronne de Sceaux!

VOLTAIRE.

Mais pour être baronne est-on si difficile?
Je sais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer:
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

Mme DU TOUR.

Elle se taira donc, Monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Hé pourquoi, s'il vous plaît?

Mme DU TOUR.

Oh! parce

(*) *La Prude* fut représentée sur le théâtre d'Anet pour Madame la duchesse *du Maine*. M. *de Voltaire* y joua, & fit ce Prologue pour annoncer la pièce.

Que l'on hait les mauvais plaisans.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amusemens?

Mme DU TOUR.

Tout autre chose.

VOLTAIRE

Hé quoi? des tragédies
Qui du théâtre anglais soient d'horribles copies?

Mme DU TOUR.

Non, ce n'est pas ce qu'il nous faut;
La pitié, non l'horreur doit régner sur la scène.
Des sauvages anglais la triste Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la sage & grave comédie
Où l'on instruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénèque & Montagne étalent leur esprit,
Où le public enfin bat des mains & s'ennuie?

Mme DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette espèce;
Je ne puis souffrir la sagesse,
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh! que voulez-vous donc?

Mme DU TOUR.

De la simple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la noblesse sans enflûre;
Point de moralités; une morale pure
Qui naisse du sujet & ne se montre pas.

Je veux qu'on ſoit plaiſant ſans vouloir faire rire;
Qu'on ait un ſtyle aiſé, gai, vif & gracieux:
Je veux enfin que vous ſachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baiſe les mains; je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop: je m'en tirerais mal;
Allez vous adreſſer à Madame de Staal: (*)
Vous trouverez-là votre affaire.

Mme DU TOUR.

Oh! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaiſanterie.

VOLTAIRE.

Je le voudrais auſſi; j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapſodie,
Indigne du ſéjour aux Grâces deſtiné.

Mme DU TOUR.

Hé, qui l'a donc voulu?

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu? Thérèſe....
C'eſt une étrange femme: il faut, ne vous déplaiſe,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, ſifflé,
Elle veut à la fois le bal, & comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, ſoupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son eſprit en tout temps eſt de tout occupé;
Et jugeant des autres par elle,

(*) On connaît Madame *de Staal* par ſes Mémoires, quoiqu'elle ait eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buſte*. Elle a fait auſſi quelques comédies où il y a du naturel, de la gaieté & un bon ton.

Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir;
Que tous les arts, ornés d'une grâce nouvelle,
De briller dans Anet se feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Passe pour les beaux-arts: ils sont faits pour ses yeux;
Mais non les farces insipides:
Gilles doit disparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raisons, & vous m'ouvrez les yeux.
On ne me jouera point.

Mme DU TOUR.

Quoi? que voulez-vous dire?
On ne vous jouera point!... on vous jouera, morbleu!
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour règle... Oh! nous verrons beau jeu.
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle, & de le répéter...

VOLTAIRE.

Mais....

Mme DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scène
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton...
Un ouvrage en un mot.

Mme DU TOUR.

Oui, vous avez raison;
Mais je veux qu'on vous siffle, & j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaisant, vous serez plaisanté:
Et ce plaisir en vérité
Vaut celui de la comédie.
Allons, & qu'on commence.

VOLTAIRE.

Oh, mais... vous m'avez dit...

Mme DU TOUR.

J'aurai mon dit, & mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de ſcrupule.

Mme DU TOUR.

Vous voilà bien malade : il faut ſervir les grands.
On amuſe ſouvent plus par ſon ridicule
Que l'on ne plaît par ſes talens.

VOLTAIRE.

Allons, ſoumettons-nous : la réſiſtance eſt vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaiſirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, Meſſieurs, qu'une centaine :
Vous me garderez le ſecret.

AUTRE PROLOGUE,

Récité par M. DE VOLTAIRE, *sur le théâtre de Sceaux, devant Madame* LA DUCHESSE DU MAINE, *avant la représentation de la comédie de la Prude,*

Le 15 décembre 1747.

O vous! en tous les temps par Minerve inspirée,
Des plaisirs de l'esprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce siècle glorieux,
Ce siècle des talens accordé par les dieux.
Vainement on se dissimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts superflus,
Favorisez au moins ce faible crépuscule
Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accens des filles de mémoire,
De la France à jamais éclairez les esprits;
Et lorsque vos enfans combattent pour sa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux spectacles
Où les chants & la danse étalent leurs miracles;
Daignez vous abaisser à de moindres sujets;
L'esprit aime à changer de plaisirs & d'objets:
Nous possédons bien peu; c'est ce peu qu'on vous donne;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puissent tant de beautés, dont les brillans attraits
Valent mieux, à mon sens, que les vers les mieux faits,
S'amuser avec vous d'une Prude friponne,

Qu'elles

Qu'elles n'imiteront jamais !
On peut bien ſans effronterie
Aux yeux de la raiſon jouer la pruderie ;
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux eſt combattu:
Quand on fait devant vous la ſatire d'un vice,
C'eſt un nouvel hommage, un nouveau ſacrifice
Que l'on préſente à la vertu.

PERSONNAGES.

Mme DORFISE, veuve.

Mme BURLET, sa cousine.

COLETTE, suivante de *Dorfise.*

BLANFORD, Capitaine de vaisseau.

DARMIN, son ami.

BARTOLIN, Caissier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de *Darmin*, déguisée en jeune turc.

La scène est à Marseille.

..... Ah, ah ! notre future
Vos avocats ſont d'aimable figure !

La Prude act. 3. Sc. 4e

J. M. Moreau le Jne inv. 1785 *De Longueil Graveur du Roi Sculp.*

LA PRUDE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DARMIN, ADINE.

ADINE *habillée en Turc.* (*)

AH, mon cher oncle! ah quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Il faut encor cacher ſous un turban
Mon nom, mon cœur, mon ſexe & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains ; mais, ma nièce,
Lorſque ton père eſt mort conſul en Grèce,
Quand nous étions tous deux après ſa mort
Privés d'amis, de biens & de ſupport,
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeſte avantage ;
Pour comble enfin, quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te maſquer, partir vîte?

(*) Dans la pièce anglaiſe, cette jeune perſonne s'appelle *Fidelia*. Elle s'eſt déguiſée en garçon, & a ſervi de page à *Manly*, capitaine de vaiſſeau.

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme-toi;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune turc maſquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du ſexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi
Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi, ni loi.
Mais par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marſeille,
Loin des bachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford eſt honnête homme ſans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois ſa plus douce eſpérance.

ADINE.

Qu'il ſe trompait!

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra juſtice, en te connaiſſant mieux.
Peut-il long-temps ſe coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait ſon unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toujours;
Il eſt conſtant.

DARMIN.

Bon! qui l'eſt en amours?

ADINE.

Je crains Dorſiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante;
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans.
Ne crains rien d'elle; on ne trompe qu'un temps.

ADINE.

Ce temps eſt long, ce temps me déſeſpère.
Dorſiſe trompe! & Dorſiſe a ſu plaire!

DARMIN.

Mais après tout, Blanford t'eſt-il ſi cher?

ADINE.

Oui; dès ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger (*)
Si vivement ſur les flots l'attaquèrent,
Ah! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent!
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous;
Et courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand ſur les eaux notre vaiſſeau brûla?
Ciel! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image!

(*) Dans l'anglais, ce n'eſt pas contre des vaiſſeaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des Hollandais.

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble, oui, ſa vertu peut plaire;
Mais ſon humeur, & ſon auſtérité,
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux; & j'aime
Peut-être en lui juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ſes défauts le plus grand c'eſt Dorfiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire?
Hélas! du jour que par un ſort heureux
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'apperçût ma feinte:
En arrivant je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en, ménagez mon ennui;
Sacrifiée à Dorfiſe adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée;
Je ne veux pas qu'il connaiſſe en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc?

ADINE.

Je veux, dès ce ſoir même,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorſque ſi vîte on ſe met en couvent,
Tout à loiſir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le temps tout ſe fera, te dis-je.
Un ſoin plus triſte à préſent nous afflige;
Car dans l'inſtant, où ce du Gué (*) nouveau
Si noblement fit ſauter ſon vaiſſeau,
Je vis ſauter ſes biens & ma fortune;
A tous les deux la miſère eſt commune.
Et cependant à Marſeille arrivés,
Remplis d'eſpoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un ſecours néceſſaire.
L'amour n'eſt pas toujours la ſeule affaire.

ADINE.

Quoi! lorſqu'on aime, on pourrait faire mieux?
Je n'en crois rien.

(*) Alluſion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eu la France.

DARMIN.

Le temps ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, eſt aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour ſans héritage,
Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penſez donc que dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maîtreſſe,
Et que d'abord votre veuve Burlet
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

SCENE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

Bon, de l'argent! dans le ſiècle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes!
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais auſſitôt qu'on a ſu ma miſère,

D'auprès de moi la foule a disparu,
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis:
Mais des cœurs droits, des ames élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu; par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort est le dieu de ce monde;
Et je voudrais qu'ainsi que mon vaisseau,
Le genre humain fût abymé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE.

Le monde est faux, je le crois; mais je pense,
Qu'il est encore un cœur digne de vous,
Fier, mais sensible, & ferme, quoique doux:
De vos destins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il se peut, davantage;

Tendre en ses vœux, & constant dans sa foi.

BLANFORD.

Le beau présent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous! allez, jeune homme que vous êtes;
Suis-je en état d'entendre vos fornettes?
Pour plaisanter, prenez mieux votre temps.
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je sais qu'il est encor des ames pures,
Qui chériront mes tristes aventures.
Je suis heureux, dans mon sort abattu;
Dorsise au moins sait aimer la vertu.

ADINE.

Ainsi, Monsieur, c'est de cette Dorsise
Que pour toujours je vois votre ame épriſe?

BLANFORD.

Assurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé,
En sa conduite un mérite éprouvé?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,
S'il m'en souvient, vous destinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal destiné;
J'ai mieux choisi; je suis déterminé
Pour la vertu qui du monde exilée
Chez ma Dorsise est ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare; il me ſurprend;
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon & je l'aime;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorſiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer?
Avant ce temps, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle....
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé....
Rien d'affecté, d'obſcur, d'embarraſſé;
Point d'eſprit faux; la nature elle-même,
Le cœur y parle; & voilà comme on aime.

DARMIN *à Adine.*

Vous pâliſſez.

BLANFORD, *avec empreſſement à Adine.*

Qu'avez-vous?

ADINE.

Moi, Monſieur?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD *à Darmin.*

Le cœur! quel ton! une fille à ſon âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je ſuis étonné
Qu'à cet excès il ſoit efféminé.

Etait-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis;
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler sur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui, mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'est à Dorfise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse,
De l'épouser je lui passai promesse;
Je lui laissai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grâce au ciel, par ma juste franchise,
Confié tout à ma chère Dorfise.
J'ai confié Dorfise & son destin
A la vertu de Monsieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caissier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah, vous avez sans doute bien choisi;
Toujours heureux en maîtresse, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute; & leur absence
Me fait ici sécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en puis plus, je sors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous?

ADINE.

De ses malheurs chacun ressent les coups.
Les miens sont grands; leurs traits s'appesantissent;
Ils cesseront.... si les vôtres finissent.

(*elle sort.*)

BLANFORD.

Je ne sais... mais son chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il est aimable, il vous est attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon & la moindre fortune,
Qui me viendra sera pour lui commune.
Dès que Dorsise avec sa bonne foi
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les soins & le temps
Forment le cœur & l'air des jeunes gens:
Il a des mœurs, il est modeste, sage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,

Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais, allons donc chez Dorſiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc que Madame Dorſiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe?

BLANFORD.

Et pourquoi non? ſi je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiſer une franche étourdie.

DARMIN.

Il ſe pourra que j'en ſois mépriſé;
Et c'eſt à quoi tout homme eſt expoſé.
Et j'avoûrai qu'en ſon humeur badine,
Elle eſt bien loin de ſa ſage couſine.

BLANFORD.

Mais de ſon cœur ainſi déſemparé,
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi, rien; je me tairai,
En attendant qu'à Marſeille ſe rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui? notre ami?

DARMIN.

Sa tête eſt fort légère;
Mais dans le fond c'eſt un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin, ſoyez ſûr
Que l'amitié veut un eſprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le ſage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut ſans honte emprunter ſon argent.

SCENE III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

Bon jour, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'eſt fort bien fait, j'en ai l'ame ravie.
Bon jour! dis-moi, quel eſt ce bel enfant,
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Eſt-il grec, turc? eſt-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où ſoupez-vous ce ſoir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vîte en poſte à Verſailles,
Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le chevalier MONDOR.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.
J'ai fait ma cour ſur mer; & mes ſervices
Sont mes patrons, ſont mes ſeuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le chevalier MONDOR.

Tu n'as auſſi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en ſon temps tout voir, tout reconnaître.

Le

Le chevalier MONDOR.

Va, dans son temps ces nobles sentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en sommes fort près; & notre gloire
N'a pas le sou.

Le chevalier MONDOR.

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer....

Le chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier...

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte,

Le chevalier MONDOR.

Que j'ai mon cher, fait une découverte,

DARMIN.

De tout le bien,

Le chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté,

DARMIN.

Que sur la mer

Le chevalier MONDOR.

A qui sans vanité,

DARMIN.

Il rapportait,

Le chevalier MONDOR.

Après bien du mystère,

DARMIN.

Dans son vaisseau.

Le chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'eſt un malheur.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un plaiſir bien vif
De ſubjuguer ce ſcrupule exceſſif,
Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur, qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre ame eſt épriſe,
Cette beauté ſi fière?

Le chevalier MONDOR.

C'eſt Dorſiſe.

BLANFORD, *en riant.*

Dorſiſe.... ah... bon. Sais-tu bien devant qui
Tu parles là?

Le chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance;
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins folle
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher, apprenez,
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !
(*à Darmin.*)
Il a, dis-tu, besoin dans sa détresse
D'autres billets payables en espèce.
Tiens, cher Darmin.
(*il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD *l'arrêtant.*

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi ! vous voulez?...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grâce insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami ?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme;

Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorsise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(*il veut s'en aller.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Que dis-tu là? mon cher Darmin! comment?
Elle est ici, Dorsise?

Le chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste Ciel!

Le chevalier MONDOR.

Hé bien, quelle merveille?

BLANFORD.

Dans sa maison?

Le chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, *à part.*

Pour me revoir! ô Ciel! je te rends grâce;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface.
Entrons chez elle.

Le chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit;
Car plus on est de fous, & plus on rit.

BLANFORD. (*il va à la porte.*)

Heurtons.

Le chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE, *en dedans de la maison.*

Qui va là?

BLANFORD.

Moi.

Le chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCENE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le chevalier MONDOR.

COLETTE, *sortant de la maison.*

BLANFORD! Darmin! quelle surprise extrême!
Monsieur!

BLANFORD.

Colette!

COLETTE.

Hélas! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine?

COLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh! mais, de grâce, où donc est elle allée?
Où la trouver?

COLETTE, *fesant une révérence de prude.*

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.

Quelle assemblée?

COLETTE.

Eh! vous ne savez rien?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à sa place un noble & digne ennui,
Et noblement par de sages cabales,
De leur prochain réprimer les scandales,
Et Dorsise est en tête du parti.

BLANFORD *à Darmin.*

Mais comment donc un si grand étourdi
Est-il souffert d'une beauté sévère?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'assemblée où va-t-elle?

COLETTE.

On ne sait,
Faire du bien sourdement.

BLANFORD.

En secret!
C'est-là le comble. Hé! puis-je en sa demeure,
Pour lui parler, avoir aussi mon heure?

Le chevalier MONDOR.

Va, c'est à moi, qu'il le faut demander;
Sans risquer rien je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Respectez-la; c'est ce qu'il vous faut faire;
Et gardez-vous de la désapprouver.

DARMIN.

Et sa cousine, où peut-on la trouver?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les assemble;
Et la cousine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, se donne du bon temps;
Et d'une table, & propre, & bien servie,
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse, ou l'on se met au jeu:
Toujours chez elle & grand'chère, & beau feu,
De longs soupers & des chansons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaisans qu'elles;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,

Magots de Saxe, & riches bagatelles,
Qu'Hébert (*) invente à Paris pour les belles;
Le jour, la nuit, cent plaisirs renaissans,
Et de médire à peine a-t-on le temps.

Le chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais pour la voir, où faudra-t-il la suivre?

COLETTE.

Par-tout, Monsieur, car du matin au soir,
Dès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle assemblât un spectacle,
Jeu, bal, toilette, & musique & soupé;
Son cœur toujours est de tout occupé.
Vous la verrez, & sa joyeuse troupe
Fort tard chez elle, & vers l'heure où l'on soupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez de bon sens.
Peut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts, qu'eut le sexe en partage?
Il vous sied bien, dans vos tristes soupirs,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans sa misère occupe.

DARMIN.

Je crois encor, dussé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs & l'honneur:

(*) Fameux marchand de curiosités.

Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en ſecret ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Hé bien, tantôt nous viendrons l'un & l'autre,
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi!

Le chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras... Adieu.

SCENE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

ÇA, penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien enſemble, & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi? vous penſez....

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon ſort & ſavoir ſi l'on m'aime.
(*il ſort.*)

BLANFORD *ſeul.*

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom! le pauvre homme! il me fait pitié.
Que je te loue, ô deſtin favorable,
Qui me fais prendre une femme eſtimable!
Que dans mes maux je bénis mon retour!
Que ma raiſon augmente mon amour!
Oh! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'eſt trop long-temps courir, craindre, eſpérer:
Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'eſt-ce que tout le reſte?
Le monde eſt fou, ridicule, ou funeſte;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi?
Non, dans ce monde il n'eſt pas un ami;
Perſonne au fond à nous ne s'intéreſſe;
On eſt aimé, mais c'eſt de ſa maîtreſſe:
Tout le ſecret eſt de ſavoir choiſir.
Une coquette eſt un vrai monſtre à fuir;
Mais une femme, & tendre, & belle, & ſage,
De la nature eſt le plus digne ouvrage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, Madame BURLET, le chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADOUCISSEZ, Monsieur le Chevalier,
De vos discours l'excès trop familier :
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR, *en riant.*

Vous les aimez pourtant ces libertés ;
Vous me grondez; mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encor !

Mme BURLET.

Hé bien, je suis de son côté ;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui ! l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi,
Votre maiſon à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, il vous perdront, couſine.
Comment ſouffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon qui, brillant ſans eſprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit?
Damon qui fait pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même?
Et ce Robin parlant toujours de lui?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui?
Et mon couſin, qui....

Le chevalier MONDOR.

C'en eſt trop, Madame,
Chacun ſon tour ; & ſi votre belle ame
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon ſtyle
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par.....

DORFISE.

Ah ! n'en faites rien :
Il n'appartient qu'aux perſonnes de bien
De châtier, de gourmander le vice.
C'eſt à mes yeux une horrible injuſtice
Qu'un libertin ſatiriſe aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.
Lorſque j'en veux à l'humaine nature,
C'eſt zèle, honneur & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu ! que je le hais,
Ce monde infame !

Mme BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mme BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, couſine ?
Haïſſez-vous ce monde ?

DORFISE,

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaiſirs ?

DORFISE.

Epouvantablement.

Mme BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le chevalier MONDOR.

La muſique ? la table ?

DORFISE.

Ce ſont, ma chère, inventions du diable.

Mme BURLET.

Mais la parure & les ajuſtemens ?
Vous m'avoûrez.....

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !
Si vous ſaviez à quel point je regrette
Tous les inſtans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaiſir de me voir ;
Mon œil bleſſé craint l'aſpect d'un miroir.

Mme BURLET.

Mais cependant ma ſévère Dorfiſe,
Vous me ſemblez bien coiffée & bien miſe.

DORFISE.

Bien ?

Le chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec ſimplicité.

Le chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mme BURLET.

Votre ſage beauté,
Quoi qu'elle en diſe, eſt fort aiſe de plaire.

DORFISE.

Moi ? juſte Ciel !

Mme BURLET.

Parle-moi ſans myſtère.
Je crois, ma foi, que ta ſévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'eſt pas mal fait.

(*en montrant Mondor.*)

Le chevalier MONDOR.

Ah !

Mme BURLET.

C'eſt un jeune homme
Fort beau, fort riche.

Le chevalier MONDOR.

Ah !

DORFISE.

Ce diſcours m'aſſomme.
Vous propoſez l'abomination !
Un beau jeune homme eſt mon averſion,
Un beau jeune homme ! ah ! fi !

Le chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous & moi j'en suis fâché dans l'ame.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, & si jeune, & si beau?

DORFISE.

Il est ici? quoi, Blanford?

Le chevalier MONDOR.

Oui, sans doute.

COLETTE, *en entrant avec précipitation.*

Hélas! je viens pour vous apprendre...

DORFISE *à Colette à l'oreille.*

Ecoute.

Mme BURLET.

Comment?

DORFISE *au chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ses défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le chevalier MONDOR.

Il vit; & le corsaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE, *en se retournant vers Colette.*

Colette, hélas!

COLETTE.

Hélas!

DORFISE.

Ah! Chevalier,
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer?

Le chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mme BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidelle?
Viendra-t-il point?

Le chevalier MONDOR.

Il est venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne sais quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Hé, oui, vraiment. Je pense tout à l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure:
De grands yeux noirs?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans?
Un teint de rose?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin?

Le chevalier MONDOR.

C'est une créature
Qu'à son plaisir façonna la nature.

DORFISE.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux par vous qu'il me ſoit amené...
Quoiqu'il ſoit jeune.

Mme BURLET.

Et moi, je veux ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois cents louis, que je crois bien comptés;
(*elle donne une bourſe à la Fleur qui eſt derrière elle.*)
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis long-temps tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime ſurtout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Hé bien, Blanford n'eſt pas de cette humeur;
Il eſt ſi ſérieux!

Le chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, ſi jaloux...

Le chevalier MONDOR, *interrompant bruſquement.*

Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt...

Le chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler; il eſt....

Le chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mme BURLET.

On dit qu'il a très-bien ſervi le roi,
Qu'il s'eſt ſur mer diſtingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui, mais qu'il eſt incommode ſur terre! (*)

Le chevalier MONDOR.

Il eſt encore....

DORFISE.

Oui.

Le chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs.

DORFISE.

Oui.

Mme BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flatté ſes tendreſſes?

(*) Il y a dans l'anglais: Vous m'avouerez qu'il a une belle phyſionomie, un air mâle; oui, il reſſemble à un Sarrazin peint ſur l'enſeigne d'un cabaret, il a du courage comme le bourreau, il tuera un homme qui aura les mains liées, & il n'a que de la cruauté; ce qui ne reſſemble pas plus au courage que la médiſance continuelle ne reſſemble à de l'eſprit.

DORFISE.

Depuis ce temps j'ai par excès d'ennui
Quitté le monde, à commencer par lui:
Le monde & lui me rendent si craintive.

SCENE II.

DORFISE, Mme BURLET, le chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Hé bien?

COLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel!....

Mme BURLET.

Darmin est avec lui?

COLETTE.

Madame, oui.

Mme BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le chevalier MONDOR.

Avec moi donc?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.
(*elle sort.*)

SCENE III.

Mme BURLET, BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN *à Mme Burlet.*

MADAME, enfin, souffrez qu'à vos genoux...

Mme BURLET, *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous causerons; mon carrosse est là-bas.

(*à Blanford.*)

Et vous, rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.

Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle & joyeuse,
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.

(*au jeune Adine.*)

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorsise.

(*Mme Burlet sort avec le chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue.*)

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

VOYONS une ame au ſeul devoir ſoumiſe,
Qui pour moi ſeul, par un ſage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour;
Et qui ſait joindre à cette ardeur flatteuſe
Une vertu modeſte & ſcrupuleuſe.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec ſoin
De ſa vertu je veux être témoin;
En la voyant je puis beaucoup m'inſtruire.

BLANFORD.

C'eſt très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le ſort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne ſera plus utile pour vous
Que de hanter un eſprit ſage & doux,
Dont le commerce en votre ame affermiſſe
L'honnêteté, l'amour de la juſtice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je ſens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eſt pour votre âge une excellente école;

L'esprit s'y forme, on y règle son cœur;
Sa maison est le temple de l'honneur.

ADINE.

Hé bien, allons avec vous dans ce temple;
Mais je suivrai bien mal son rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu;
Quoique la forme en soit un peu sévère,
Le fond m'en charme, & vous m'avez su plaire;
Mais pour Dorsise....

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorsise.*

Ah! c'est trop se flatter
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter;
Mais croyez-moi, si l'honneur vous domine,
Voyez Dorsise, & fuyez sa cousine.
(*il veut entrer.*)

COLETTE *sortant de la maison, & refermant la porte.*
(*il heurte.*)
On n'entre point, Monsieur.

BLANFORD.

Moi!

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment?
Moi refusé?

COLETTE.

Dans son appartement

Pour quelque temps Madame eſt en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monſieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas! ſuivons, & voyons quelle iſſue
Aura pour moi cette étrange entrevue

SCENE V.

COLETTE *ſeule.*

IL va la voir, il va découvrir tout.
Je meurs de peur; ma maîtreſſe eſt à bout.
Ah! ma maîtreſſe, avoir eu le courage
De ſtipuler ce ſecret mariage!
De vous donner au caiſſier Bartolin!
Hé, que dira notre public malin?
Oh, que la femme eſt d'une étrange eſpèce!
Et l'homme auſſi... Quel excès de faibleſſe!
Madame eſt folle, avec ſon air malin;
Elle ſe trompe, & trompe ſon prochain,
Paſſe ſon temps, après mille mépriſes,
A réparer avec art ſes ſottiſes.

Le goût l'emporte, & puis on voudrait bien
Ménager tout, & l'on ne garde rien.
Maudit retour, & maudite aventure!
Comment Blanford prendra-t-il son injure?
Dans la maison voici donc trois maris;
Deux sont promis, & l'autre est, je crois, pris:
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

SCENE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, hé bien, quel parti faut-il prendre?

DORFISE.

Va, ne crains rien, on sait l'art d'éblouir,
De différer pour se faire chérir.
L'homme se mène aisément; ses faiblesses
Font notre force, & servent nos adresses.
On s'est tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (& le ciel l'accompagne!)
Chez Bartolin son ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il suffit.

COLETTE.

Ah! le diable
Vous fit signer ce contrat détestable!

Qui, vous, Madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh, mon enfant! le diable eſt bien malin.
Ce gros caiſſier m'a tant perſécutée.
Le cœur ſe gagne; on tente, on eſt tentée.
Tu ſais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais ſans appui, ſans richeſſe,
Faible ſurtout; car tout vient de faibleſſe.
L'étoile eſt forte, & c'eſt ſouvent le lot
De la beauté, d'épouſer un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il eſt des temps dangereux pour les prudes.
Mais à l'amour devant ſacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier:
Il eſt joli.

DORFISE.

Je voulais du myſtère:
Je n'aime pas d'ailleurs ſon caractère;
Je le ménage; il eſt mon complaiſant,
Mon émiſſaire, & c'eſt lui qui répand,
Par ſon babil & ſa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on ſème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin eſt ſi vilain.

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et ſon eſprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais....

COLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le deſtin, le caprice,
Mon triſte état, quelque peu d'avarice,
L'occaſion, je...je me réſignai,
Je devins folle; en un mot je ſignai.
Du bon Blanford je gardais la caſſette.
D'un peu d'argent mon amitié diſcrète
Fit quelques dons par charité pour lui.
Hé, qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant ſa vieille flamme,
Viendrait chercher ſa caſſette & ſa femme?

COLETTE.

Chacun diſait ici qu'il était mort;
Il ne l'eſt point; lui ſeul eſt dans ſon tort.

DORFISE, *reprenant l'air de prude.*

Ah! puiſqu'il vit, je lui rendrai ſans peine
Tous ſes bijoux, hélas! qu'il les reprenne:
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCENE VII.

Le chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le chevalier MONDOR.

CHASSERONS-NOUS ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire?

ADINE, *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait bruſquement.*

Ecoutons bien.

Le chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir ſon air avantageux.
Je ſuis à vous, avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite maîtreſſe.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd ſa peine à ſe moquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on déſeſpère.
Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, *d'un air modeſte & ſévère, après avoir regardé Adine.*

Vous vous moquez! j'ai pour Monſieur Blanford
Un vrai reſpect, & je l'eſtime fort.

Le chevalier MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime & qu'on berne,
Eſt-il pas vrai?

ADINE *à part.*

Que ceci me conſterne!
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu!
Tout me confond; elle aime; ah qui l'eût cru!

DORFISE.

Que dit-il là?

ADINE, *à part.*

Quoi! Dorfiſe eſt fidelle?
Et pour combler mon malheur, elle eſt belle.

DORFISE *au chevalier, après avoir regardé Adine.*

Il dit que je ſuis belle.

Le chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant, j'ai des ſecrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas! je me retire.

DORFISE *au chevalier.*

Vous vous moquez.
(*à Adine.*)
Reſtez, reſtez ici.
(*au chevalier.*)
Oſez-vous bien le renvoyer ainſi?

(*à Adine.*)

Approchez-vous : peu s'en faut qu'il ne pleure :
L'aimable enfant ! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il eſt chez moi venu :
Dès ce moment ſon naturel m'a plu.

Le chevalier MONDOR.

Eh ! laiſſez là ſon naturel, Madame.
De ce Blanford vous haïſſez la flamme ;
Vous m'avez dit qu'il eſt brutal, jaloux.

DORFISE *fièrement.*

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous ?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeuneſſe
A grand beſoin du frein de la ſageſſe.
L'exemple entraîne ; & le vice eſt charmant ;
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup d'œil perd de ſi belles ames !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie ;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes ſi doux !

Le chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE *s'approchant d'Adine.*

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme?

ADINE.

J'ai nom Adine; en Grèce je ſuis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuſe,
Et vous parlez encore à cet enfant?
Vous m'oubliez pour lui.

DORFISE *doucement.*

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Hé bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'aſſemblée.

DORFISE.

Oui, j'y ſerai rendue

Dans peu de temps.

Le chevalier MONDOR.

Quel meſſage ennuyeux!
Quand nous ſerons aſſemblés tous les deux,
Nous caſſerons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conſpirations
Contre les goûts, contre les paſſions.
Il vous ſied mal, jeune encor, belle & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux & les amours,
De blaſphémer ces dieux de vos beaux jours.
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales ſombres,
Se lamenter, ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivans.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent beaux mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'inſtant,
Vous annoncer.

(*il ſort.*)

DORFISE.

Ah quel extravagant!

(*au jeune Adine.*)
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; soyez discret & sage.
Mes complimens à Blanford.... l'œil touchant!

ADINE, *se retournant.*

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant!
Et vertueux!... Je veux que par la suite
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour assidument.
Adieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore, mais j'aime.

SCENE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE *revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*

J'AIME, dit-il; quel mot! Ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion?
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

COLETTE.

Avec tendreſſe il lorgne vos appas.

DORFISE.

Eſt-ce ma faute? ah! je n'y conſens pas.

COLETTE.

Je le crois bien : le péril eſt trop proche;
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche;
Je crains ſurtout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, *en ſoupirant.*

Que ce turc eſt joli!
Le crois-tu turc? crois-tu qu'un infidelle
Ait l'air ſi doux, la figure ſi belle?
Je crois pour moi qu'il ſe convertira.

COLETTE.

Je crois pour moi que dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu ſera fort décriée:
Ce petit turc de peu vous ſervira;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-temps entière confiance:
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux;
Et c'eſt bien pis, Madame, il eſt époux.
Le cas eſt triſte, il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'eſt l'objet de mes vœux,

C'eſt mon devoir; il faut en conſcience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état trop tôt ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah, oui, prenons vîte.

COLETTE.

Hé bien, de qui?

DORFISE.

Mais de cet étranger;
De ce petit....là....tu m'y fais ſonger.

COLETTE.

Lui, des conſeils? lui, Madame, à ſon âge?
Sans barbe encore?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage,
Et s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter
Il me pourrait procurer des lumières;
Qui donneraient du jour à mes affaires.
Et tu ſens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon Monſieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort néceſſaire.

DORFISE, *tendrement & d'un air embarraſſé.*

Et comme à table on parle mieux d'affaire.

Conviendrait-il qu'avec discrétion
Il vînt dîner avec moi?

COLETTE.

Tout de bon!
Vous, qui craignez si fort la médisance?

DORFISE, *d'un air fier.*

Je ne crains rien; je fais comme je pense:
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Hé bien, cédons à ce monde méchant,
Sacrifions un dîner innocent,
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine:
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part....

COLETTE.

Pourquoi non?
C'est très-bien dit; une femme mondaine
N'a rien à perdre; on peut, sans être en peine,
Dessous son nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offense personne;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne:

Mais par hasard, quand des dames de bien
Font une chute, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chutes! moi! Je n'ai dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai signé; mais je ne suis point enfin
Absolument Madame Bartolin.
On a des droits; & c'est tout: & peut-être
On va bientôt se délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un dessein très-prudent.
Si ce beau turc a pour moi du penchant,
C'en est assez; tout ira bien s'il m'aime.
Je suis encor maîtresse de moi-même;
Heureusement, je puis tout terminer.
Va-t-en prier ce jeune homme à dîner.
Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table
Avec décence un jeune homme estimable,
Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conseil?

COLETTE.

Un bon conseil! ah rien n'est plus louable;
Accomplissons cette œuvre charitable.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui? Que je suis inquiète!
On frappe, il vient. Colette, hola! Colette;
C'est lui, c'est lui.

COLETTE.

Non, c'est le chevalier,
Que loin d'ici je viens de renvoyer;
Cet étourdi, qui court, saute, semille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, fretille;
Il veut dîner tête à tête avec vous;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie.
Ah! que je hais leur insipide joie!
Que leur babil est un trouble importun!
Chassez-les-moi.

COLETTE.

Chut, chut, j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah! c'est mon grec.

COLETTE.

Oui, c'est lui, ce me semble.

SCENE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

Entrez, Monsieur, bon jour, Monsieur, .. je tremble.
Asseyez-vous....

ADINE.

Je suis tout interdit....
Pardonnez-moi, Madame, on m'avait dit
Qu'une autre...

DORFISE, *tendrement.*

Hé bien, c'est moi, qui suis cette autre.
Rassurez-vous; quelle peur est la vôtre?
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui
Dîne dehors: tenez-moi lieu de lui.
(*elle le fait asseoir.*)

ADINE.

Ah, qui pourrait en tenir lieu, Madame?
Est-il un feu comparable à sa flamme?
Et quel mortel égalerait son cœur
En grandeur d'ame, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
Votre amitié paraît vive & fidelle:
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous? La charmante jeuneſſe
Doit éprouver une honnête tendreſſe:
Par de ſaints nœuds il faut qu'on ſoit lié;
Et la vertu n'eſt rien ſans l'amitié.

ADINE.

Ah! s'il eſt vrai qu'un naturel ſenſible
De la vertu ſoit la marque infaillible,
J'oſe vous dire ici ſans vanité
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois deſtinée
A cultiver une ame ſi bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, auſſi vif que prudent,
Qui poſſédât les grâces du jeune âge,
Sans en avoir l'empreſſement volage;
Et je me trompe, à votre air tendre & doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marſeille?
(*elle approche ſon fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford
En ce pays me paſſa ſur ſon bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troiſième
A mon oreille eſt un plaiſir extrême.
Mais, dites-moi, pourquoi ce front charmant
Et ſi français eſt coiffé d'un turban?
Seriez-vous Turc?

ADINE.

La Grèce eſt ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru? la Grèce eſt en Turquie?
Que votre accent, que ce ton grec eſt doux!
Que je voudrais parler grec avec vous!
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & ſa grâce naïve!
Que la nature entre nous ſe méprit
Quand par malheur un Grec elle vous fit!
Que je bénis, Monſieur, la Providence
Qui vous a fait aborder en Provence!

ADINE.

Hélas! j'y ſuis, & c'eſt pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux!

ADINE.

Je le ſuis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde;
Le bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde;
Et c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement?

ADINE.

Eh, oui, Madame. Une femme intrigante
A déſolé ma jeuneſſe imprudente;
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard!
Elle eſt hardie, & pourtant pleine d'art;
Et j'ai ſenti d'autant plus ſes malices
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
Ah! que je ſouffre, & qu'il me ſemble dur
Qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la masque ! une femme infidelle !
Punissons-la, mon fils : ça, quelle est-elle ?
De quel pays ? quel est son rang ? son nom ?

ADINE.

Ah ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
Vous possédez aussi l'art de vous taire !
Ah ! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune & discret ! je vais moi m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une personne honnête,
Riche, estimée, & surtout possédant
Un cœur tout neuf, mais solide & constant,
Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie ;
Que diriez-vous ? que vous en semblerait ?

ADINE.

Mais..... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah ! c'est trop loin pousser la défiance :
Ayez, mon fils, un peu plus d'assurance.

ADINE.

Pardonnez-moi ; mais les cœurs malheureux,
Vous le savez, sont un peu soupçonneux.

DORFISE.

Hé, quels soupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, & que je vous contemple ?

ADINE.

J'ai des soupçons que vous avez dessein
De m'éprouver.

DORFISE, *en s'écriant.*

Ah le petit malin!
Qu'il est rusé sous cet air d'innocence!
C'est l'amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en : le danger est trop grand;
Je ne veux plus vous voir absolument.

ADINE.

Vous me chassez; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'est obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon estime est au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

ADINE.

Vous estimez Monsieur Blanford de même :
Estime-t-on deux hommes à la fois?

DORFISE.

Oh! non, jamais; & les aimables lois
De la raison, de la tendresse sage,
Font qu'on succède, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorsque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle;
Nous le cherchons long-temps avec raison.
On fait vingt choix avant d'en faire un bon;

On fuit une ombre; au hasard on s'éprouve;
Toujours on cherche, & rarement on trouve:
L'instinct secret vole après le vrai bien....
(*vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous saviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos soins,
Connu de vous, vous m'estimeriez moins,
Et nous serions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous! quelle idée est la vôtre?
Mon bel enfant, je prétends... Ah! pourquoi
Venir sitôt m'interrompre?... Eh, c'est toi!

SCENE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE, *avec empressement.*

TRES-IMPORTUNE, & très-triste de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir; c'est Monsieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu? je l'attendais demain;

Il m'a trompée, il revient le barbare!

COLETTE.

Le contre-temps eſt encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaiſſant le patron du logis,
Cauſe avec lui, plaiſante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô Ciel!

COLETTE.

Point, Madame, tant pis;
Car l'indiſcret, comme je vous le dis,
Ne ſachant pas quel eſt le perſonnage,
Crie hautement, lui riant au viſage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,
Que tout le monde eſt exclus comme lui;
Que Bartolin n'eſt rien qu'un trouble-fête,
Et qu'à préſent, dans un doux tête à tête,
Madame au fond de ſon appartement,
Loin du grand monde, eſt vertueuſement.
Le Bartolin, que le dépit tranſporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel eſt donc ce myſtère?

DORFISE.

Ce myſtère eſt que vous êtes perdu,
Que je ſuis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je ?

DORFISE *à Colette.*

Ecoute, toi, demeure.
Quel temps il prend ! revenir à cette heure !
(*à Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le soir,
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'eſt lui ſans doute.

ADINE, *allant dans le cabinet.*

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte !

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLETTE.

Eh ! taiſez-vous.
On vient ; hélas ! c'eſt le futur époux.

SCENE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *allant au-devant de Bartolin.*

MON cher Monſieur, le ciel vous accompagne !...
Vous revenez bien tard de la campagne !...
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier diſait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit eſt faux ; je ſuis ſincère ;

Il faut me croire ; il m'aime à la fureur ;
Il eſt au vif piqué de ma rigueur ;
Son vain caquet m'étourdit & m'aſſomme ;
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon ſens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il diſait.

BARTOLIN.

Soit, mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ce lieu les choſes néceſſaires.

DORFISE, *d'un ton careſſant.*

Que faites-vous ? arrêtez-vous ; hola !
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment ? pourquoi ?

DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même eſprit pouſſée,
J'ai comme vous, eu, mon cher, en penſée....
De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat....
Nous conſultions ; une grande faibleſſe
L'a pris ſoudain.

BARTOLIN.

C'eſt excès de vieilleſſe.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart ;

De mon syrop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entends
Qui marche encore, & tousse là-dedans.

COLETTE.

Hé bien, faut-il, lorsqu'un avocat tousse,
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce;
Je veux entrer.

(*il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O Ciel! fais donc si bien
Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.
Hélas! qu'entends-je? on s'écrie, il dit: tue;
Mon avocat est mort, je suis perdue.
Où suis-je? hélas! de quel côté courir?
Dans quel couvent m'aller ensevelir?
Où me noyer?

BARTOLIN, *revenant & tenant Adine par le bras.*

Ah, ah! notre future,
Vos avocats sont d'aimable figure!
Dans le barreau vous choisissez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien,
D'ici sans bruit il vous faut disparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre;
Allons, & vîte.

DORFISE.

Ecoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui ſon mari.

BARTOLIN *à Adine.*

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller à ſes yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monſieur, je tombe à vos genoux,
Je ne ſaurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez ſi je me fais connaître ;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, & tu ſeras puni.
Viens çà, viens çà !

ADINE.

Ciel ! au ſecours, à l'aide !
De grâce ! hélas !

DORFISE.

La rage le poſſède.
A mon ſecours, tous mes voiſins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon ſecours !

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, ſors de chez moi.

SCENE V.

SCENE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Colette!
En quel état cet accident me jette!
Il me tuera moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

Ah l'indigne homme! ah! comment s'en défaire?
Va-t-en chercher, Colette, un commissaire;
Va l'accuser.

COLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.
Où courez-vous?

DORFISE.

Hélas! je n'en sais rien.

SCENE VI.

Mme BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mme BURLET.

HE bien, qu'eſt-ce, couſine ?

DORFISE.

Ah ma couſine !

Mme BURLET.

Il ſemblerait que l'on vous aſſaſſine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que...
Dans le logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu, quels cris! quel bruit! quel train, ma chère!

DORFISE.

Couſine, hélas! apprenez mon affaire;
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mme BURLET, *toujours gaîment & avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, hé bien, quelle affaire eſt la vôtre?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible; c'eſt d'abord
Que je fuis....

Mme BURLET.

Quoi ?

DORFISE.

Fiancée.

Mme BURLET.

A Blanford ?

Hé bien, tant mieux, c'eſt bien fait; & j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mme BURLET.

Hé bien, tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là;
Mais s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait?

DORFISE, *d'un ton modeſte.*

Pas encore;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore:
Notre contrat eſt dreſſé dès long-temps.

Mme BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je ſuis... je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mme BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh point du tout! c'eſt un petit faux pas,
Une faibleſſe, & c'eſt la ſeule, hélas!

Mme BURLET.

Bon! une faute eſt quelquefois utile;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile;
Tu feras moins ſévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi;
Délivrez-moi des langues médiſantes,
De Bartolin, de ſes mains violentes;
Et délivrez de ces périls preſſans
Mon ſage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(*en élevant la voix & en pleurant.*)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCENE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET *à Bartolin.*

QUEL vacarme!
Quoi! pour un rien votre eſprit ſe gendarme?
Faut-il ainſi ſur un petit ſoupçon
Faire pleurer ſes amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon.
Je l'avoûrai, je ſuis honteux, Meſdames,
D'avoir conçu de ces ſoupçons infames;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je préſumer

Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée? (*)

DORFISE *à part.*

En voici bien d'une autre.

Mme BURLET.

Tout de bon?
Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

La pauvre enfant est encor toute en larmes:
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle est? pourquoi prendre plaisir
A m'éprouver, à me mettre en colère?

DORFISE, *à part.*

Oh! oh! le drôle a-t-il pu si bien faire,
Qu'à Bartolin il ait persuadé
Qu'il était fille, & se soit évadé?
Le tour est bon. Mon Dieu, l'enfant aimable!
(*à Bartolin.*)
Que l'amour a d'esprit! Homme haïssable,
Hé bien, méchant, réponds, oseras-tu
Faire un affront encore à la vertu?
La pauvre fille, avec pleine assurance,
Me confiait son aimable innocence;
Madame sait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur.

(*) Dans la pièce anglaise le mari prend les tetons de cette fille déguisée en garçon: Bon, dit-il, c'était moi qui allais être cocu, & c'est ma femme qui va l'être.

On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce que les Comédiens comptaient jouer alors.

Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, & je te la souhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le sai;
Mais mon contrat sera ma foi cassé.

BARTOLIN.

Je sais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*à Dorfise.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(*à Mme Burlet.*)
Accordons-nous.... Et vous, par charité.
Que tout ceci ne soit point éventé.
J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE *à Mme Burlet.*

Vous me sauvez, si vous savez vous taire;
N'en parlez pas au bon Monsieur Blanford.

Mme BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCENE VIII.

DORFISE, Mme BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

BLANFORD est là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-temps, qui toujours me démonte!

(*à Bartolin.*)

Laiſſez-moi ſeule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice.
Obéiſſez, faites-vous cet effort.

SCENE IX.

DORFISE, Mme BURLET.

Mme BURLET.

EN vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſière eſt bornée.
Je m'étonnais, ma couſine, entre nous,
Que ta cervelle eût choiſi cet époux;
Mais ce cas-ci me ſurprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à ſon âge!
Ah! les maris ſeront toujours bernés,
Jaloux & ſots, & conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi, vous penſez qu'un jeune homme en effet
Se ſoit caché là, dans ce cabinet?

Mme BURLET.

Assurément, je le pense, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mme BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chose, & n'a pas l'œil bien sûr:
N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi? jamais; moi, je vous aurais dit...
A ce point-là j'aurais perdu l'esprit?
Ah! ma cousine, écoutez, prenez garde;
Quand follement la langue se hasarde
A débiter des discours médisans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mme BURLET.

Il est bon là! moi je te calomnie?

DORFISE.

Assurément, & je vous jure ici....

Mme BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mme BURLET.

Eh fi!
Va, mon enfant, de toute cette histoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.

Prends un mari, deux même, si tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux;
Fais-moi passer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour personne de bien;
Tiens, tout cela ne m'embarrasse en rien.
J'admire fort ta sagesse profonde :
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde;
Je mets la mienne à m'en bien divertir;
Et sans tromper, je vis pour mon plaisir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faiblesse
Baise les mains à ta haute sagesse.

SCENE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satire.
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant?
En un seul jour deux époux, un amant!
Ah que de trouble, & que d'inquiétude!
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude!

Et que sans craindre, & sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons ; tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez, quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine !
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret !
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait :
On pourrait prendre avec lui des meſures
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres.
Hélas ! que faire ?

COLETTE.

Hé bien, il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir.
Chère Colette, ah s'il ſe pouvait faire
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère !
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant !
Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout-à-l'heure

Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier?

COLETTE.

Il va venir; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider; le ſage en ſes deſſeins
Se ſert des fous pour aller à ſes fins.

SCENE II.

DORFISE, le chevalier MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

VENEZ, venez; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler?
Malgré votre ame à mes déſirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Eſt-il bien vrai que j'ai ſu vous charmer?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer?

Le chevalier MONDOR.

Oui, mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.
Trop de vertu ſert à faire enrager;
Et mon plaiſir c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine?

Le chevalier MONDOR.

Moi! rien : je ſuis raſſuré par ſa mine.
Hercule & Mars n'ont jamais à trente ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance;
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être on dit qu'en un ſecret lien
Je ſuis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, & qui plus eſt, heureux.

Le chevalier MONDOR.

Heureux! allons, c'eſt aſſez, la ſageſſe
Ne me va pas; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très-cher, faire en ſorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte;
Que ce Blanford, ſi fier & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle ſequelle,
De tout le ſoir ne troublent ma cervelle.

Puis à minuit un notaire ſera
Dans mon alcove, & notre hymen ſera :
Vous y viendrez par une fauſſe porte,
Mais point avant.

Le chevalier MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du ſieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il ſera ſot ! que je l'atterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins ſous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le chevalier MONDOR.

Ah, ſi Blanford ſavait ce grand ſecret !

DORFISE.

Mon Dieu ! ſortez, on pourrait nous ſurprendre.

Le chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCENE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos deſſeins je ne puis rien comprendre,
C'eſt une énigme.

DORFISE.

Hé bien, tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout, il va tout publier.
C'en eſt aſſez; ſa voix me juſtifie.
Blanford croira que tout eſt calomnie;
Il ne verra rien de la vérité;
Ce jour au moins, je ſuis en ſureté;
Et dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLETTE.

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez;
Ces piéges-là ſont-ils bien ajuſtés?
Craignez-vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas! Colette! hélas!
Qu'un ſeul faux pas entraîne de faux pas!
De faute en faute on ſe fourvoie, on gliſſe,
On ſe raccroche, on tombe au précipice;
La tête tourne; on ne ſait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.

Pour l'obtenir, & pour que tout s'accorde,
Il reſte encore à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette;
Entends-tu bien?

COLETTE.

Vous ſerez ſatisfaite.

DORFISE

On le croit fille, à ſon air, à ſon ton,
A ſon menton doux, liſſe & ſans coton.
Dis-lui qu'en fille il eſt bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduiſe en fille.

COLETTE.

Puiſſe le ciel bénir vos bons deſſeins!

DORFISE.

Cet enfant-là calmerait mes chagrins;
Mais le grand point, c'eſt que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre couſine;
C'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu
Qu'Adine ici pour un autre eſt venu;
Qu'il ſoit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh! qu'il eſt bon à tromper! car il penſe
Tout le mal d'elle, & de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
J'ai confirmé que c'eſt notre rieuſe
Qui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

Ah! c'eſt mentir tant ſoit peu, j'en conviens;
C'eſt un grand mal; mais il produit un bien.

SCENE IV.

SCENE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O Mœurs! ô temps! corruption maudite!
Elle s'eſt fait rendre déjà viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire ſon amant;
Elle employait l'art des ſubtiles trames
De ces filets, où l'amour prend les ames.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Ecoutez; après tout,
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre aventure;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice ſurtout.
Mais dites-moi comment vous pouvez faire
Pour ſupporter gens d'un tel caractère?

DORFISE.

Je prends la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc?

DORFISE.

Oh! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre histoire;
Ces étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous?

DORFISE.

Moi; l'on dit que je veux le séduire.

BLANFORD.

Je suis charmé, voilà bien de quoi rire.
Qui, vous?

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon..

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me semble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne pense; on m'en donne bien d'autres
Si vous saviez quels malheurs sont les nôtres!
On dit encor que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah, ma chère Dorfise!
Plus contre vous la calomnie épuise

L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non: croyez-moi, je m'y connais un peu;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon;
Et la vertu n'eſt que le bon ſens même.
Je plains Darmin, je l'eſtime, je l'aime;
Mais il eſt fait pour être un peu moqué:
C'eſt malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile.

SCENE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mme BURLET.

Mme BURLET.

QUOI! toujours noir, ſombre, pétri de bile,
Moraliſant, grondant dans ton dépit
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, finis tes ſoliloques.
Suis-moi: je viens d'acheter vingt breloques,
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier,
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.

J'ai demandé quelque peu de muſique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danſerons juſques au lendemain.
(*à Dorfiſe.*)
Tu danſeras, Madame la ſucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir;
Et de tantôt il faut vous ſouvenir.

Mme BURLET.

Bon! laiſſe-là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire eſt ma philoſophie.

DORFISE *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez ſi j'ai tort.
Adieu, Monſieur, le ſcandale eſt trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh, demeurez, Madame!

DORFISE.

Non: voyez-vous? tout cela perce l'ame.
L'honneur...

Mme BURLET.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur
Et ſois honnête.

(*Dorfiſe ſort.*)

DARMIN *à Mme Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford fait déjà quelque choſe.

Mme BURLET.

Oh, comme il faut que tout le monde cauſe!

Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taisions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oseriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce serait vous navrer de douleur.

Mme BURLET.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaissir les nuages,
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mme BURLET.

Comment? pourquoi? fallait-il entre nous
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorsise d'infamie,
Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux?
Tiens; je suis vive, & franche & familière,
Mais je suis bonne, & jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé,
Je t'entendrais chansonner par la ville,
J'aurais cent fois chanté ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaisir & la paix.
Je fuis, je hais, presque autant que je m'aime,
Les faux rapports & les vrais, tout de même.
Vivons pour nous; va, bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

BLANFORD.

Et ce n'eſt pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit, c'eſt votre propre affaire;
C'eſt vous.

Mme BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui ſans reſpecter rien
Avez ſéduit un jeune homme de bien;
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorſiſe
Cette effroyable & honteuſe ſottiſe.

Mme BURLET.

Le trait eſt bon; je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi! c'eſt donc moi, qui tantôt....

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mme BURLET.

Avec Adine?...

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mme BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché?

BLANFORD.

Certe, le fait eſt net.

Mme BURLET.

Fort bien! voilà de très-belles penſées;
Je les admire, elles ſont fort enſées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triſte cervelle
De dom Quichotte a ſuivi le modèle;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage;
On y perdrait, ce ſerait grand dommage:
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCENE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON, demeurez, morbleu!
J'ai votre honneur à cœur, & j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte; & mon cœur vous confeſſe
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maîtreſſe.
Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie,

Qu'elle vous trompe, & de ſon propre affront
Veut à vos yeux flétrir une autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, & fauſſe, & ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron;
Que vous gobez comme un ſot l'hameçon;
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine,
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon, je devine
Que la friponne aura par ſon caquet
Très-bien ſifflé ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle nièce,
Dont vous m'avez tant vanté les attraits;
Mais touchez-là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit, mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide eſſuyer l'inconſtance,
N'eſt pas ſans doute un cas bien affligeant;
Mais c'eſt un mal de perdre ſon argent.

C'eſt-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin reſtitué la ſomme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah ! pardon, je croyais
Qu'il m'importait : j'ai tort, je me trompais.
Adine vient ; pour moi je me retire ;
Par lui du moins tâchez de vous inſtruire.
Si c'eſt de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'eſt un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCENE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

OUAIS ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh que Dorſiſe eſt bien d'une autre eſpèce !
Elle ſe tait, en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embarraſſé ;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite ;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or ça, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité :
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure.

Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
N'abusez point de ce penchant secret.
Si vous m'aimez, songez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuser jamais.

BLANFORD.

J'en suis charmé. Mais dites-moi, de grâce,
Ce qui s'est fait, & tout ce qui se passe.

ADINE.

D'abord Dorsise...

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon,
C'est sa cousine; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Hé bien, voyons.

ADINE.

Dorsise à sa toilette
M'a fait venir par la porte secrette.

BLANFORD.

Mais ce n'est pas pour Dorsise.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'est de la part de Madame Burlet.

ADINE.

Eh non, Monsieur, je vous dis que Dorsise
S'était pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit fripon!

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Etait tout neuf à mes ſens agités.
Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme & de ſa trahiſon;
Et je diſais que ſi j'étais comme elle,
Aſſurément je ſerais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah le pendard! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré!
Hé bien, après?

ADINE.

Hé bien, ſon éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monſieur, elle jette un grand cri:
On heurte, on entre, & c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels ſots contes j'écoute!
C'était ce fou de chevalier ſans doute.

ADINE.

Oh non, c'était un véritable époux;
Car il était bien brutal, bien jaloux;
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme;
Il la nommait fauſſe, perfide, infame.
Il prétendait me tuer auſſi moi,
Sans que je fuſſe hélas! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer ſa furie
A deux genoux de me ſauver la vie:

J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh le poltron!
Et ce mari, voyons quel eſt ſon nom?

ADINE.

Oh! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh, la bonne impoſture!
Ça, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune & tanné,
Un ſourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait! qui puis-je y reconnaître?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Eprouvez donc, Monſieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même perſonne
Ce ſoir chez elle un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez Madame Burlet?

ADINE.

Eh non; jamais ne ſerez-vous au fait?

BLANFORD.

Quoi, chez Madame?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue, & m'étonne & m'afflige!
Un rendez-vous? Dorfise, vous, ce soir?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même soir sous un habit de fille,
Qu'elle m'envoie, & duquel je m'habille.
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet, dont l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidelle & si sage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'apperçois d'un ou d'autre côté
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon ame mal connue
Pour vous, Monsieur, se sent trop prévenue
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous, & je lui suis fidelle.

BLANFORD.

Ah le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle?

BLANFORD.

Ouf.....

SCENE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

ALLONS donc; peux-tu faire languir
Nos conviés, & l'heure du plaisir?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoins de bonne compagnie.
Console-toi; tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
Je l'ai, mon cher, & sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre?

Le chevalier MONDOR.

Oh, presque rien:
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah fort bien!
Nous le savions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi, tu sais qu'un notaire....

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guère.

Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pu ſi mal ourdir le fil?
(*au petit Adine.*)
Ce rendez-vous, quand il ſerait poſſible,
Avec le vôtre eſt tout incompatible.
Ai-je raiſon? parle, en es-tu frappé?
Tu me trompais, où l'on t'avait trompé.
Je te crois bon; ton cœur ſans artifice
Eſt apprentif dans l'école du vice.
Un eſprit ſimple, un cœur neuf & trop bon,
Eſt un outil dont ſe ſert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire?

ADINE.

Ah! c'en eſt trop; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'eſt elle ſeule à préſent qui m'arrête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque eſt votre ami,
Croyez ſurtout quiconque vous abuſe;
Que votre humeur & m'outrage, & m'accuſe:
Mais apprenez à reſpecter un cœur,
Qui n'eſt pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier MONDOR.

En tiens-tu? là, le dépit te ſuffoque;
Juſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
Deviens plus ſage; il faut tout oublier
Dans le vin grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant!

SCENE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD

DEMEURE encore, Adine;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je sais que j'ai souvent un peu d'humeur,
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il est né juste, il n'est que trop sensible.
Tu vois quel est mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaisir malfesant
De t'égayer à croître mon tourment ?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon ame est aussi pure.
Je n'ai jamais connu jusqu'à présent,
Je l'avoûrai, qu'un seul déguisement ;
Mais si mon cœur en un point se déguise,
Je ne mens pas sur vous, & sur Dorfise ;
Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais ;
Et je sens bien que l'amour peut séduire.
Sur tout ceci tâchez de vous instruire ;
C'est l'amour seul qui doit tout réparer ;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(*elle sort.*)

BLANFORD *seul.*

Que veut-il dire, & quel est ce mystère ?
Il faut, dit-il, que l'amour seul m'éclaire ;

Il se déguise, il ne ment point; ma foi,
C'est un complot pour se moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, & ma cousine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorsise enfin, & Colette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je mépriſe,
Ramas confus de fourbe & de ſottiſe,
S'il faut opter, ſi dans ce tourbillon
Il faut choiſir d'être dupe ou fripon,
Mon choix eſt fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, & rends-moi juſte & ſage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BLANFORD *seul.*

Que devenir? où ſera mon aſile?
Tous les chagrins m'arrivent à la file
Je vais ſur mer, un pirate maudit
Livre combat, & mon vaiſſeau périt;
Je viens ſur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, eſt cent fois plus pirate:
Une caſſette eſt mon unique eſpoir;
Un Bartolin doit la rendre ce ſoir.
Ce Bartolin promet, remet, diffère;
Serait-ce encore un troiſième corſaire?
J'attends Adine, afin de ſavoir tout;
Il ne vient point. Chacun me pouſſe à bout,
Chacun me fuit; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes ſeuls ennemis.
S'il eſt ainſi, j'ai bien tort, je l'avoue;
Bien juſtement la fortune me joue:
A quoi me ſert ma triſte probité,
Qu'à mieux ſentir que j'ai tout mérité?
Quoi, cet enfant ne vient point?

SCENE II.

BLANFORD, Mme BURLET, *passant sur le théâtre.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

AH ! Madame,
Daignez calmer l'orage de mon ame ;
Un mot, de grâce, un moment de loisir.
Où courez-vous ?

Mme BURLET.

Souper, me réjouir ;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mme BURLET, *en riant.*

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Hé bien, qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse.

Mme BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage.

Mme BURLET.

Ton destin, oui ; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins; la bonne foi,
Vous le savez, a des charmes pour moi.
Parlez : Darmin, n'aurait-il qu'un faux zèle?
Me trompe-t-il? est-il ami fidelle?

Mme BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, & Darmin dans son cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin?

Mme BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde?
Il est, je pense, un honnête caissier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier?
C'est ton ami, c'est l'ami de Dorsise.

BLANFORD.

Dorsise! mais parlez avec franchise;
Se pourrait-il que Dorsise en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour?
Et que veut dire encore en cette affaire
Ce chevalier qui parle de notaire?
Le bruit public est qu'il va l'épouser.

Mme BURLET.

Les bruits publics doivent se mépriser.

BLANFORD.

Je sors encore à l'instant de chez elle;
Elle m'a fait serment d'être fidelle.
Elle a pleuré.... l'amour & la douleur
Sont dans ses yeux: démentent-ils son cœur?

Eſt-elle fauſſe? & notre jeune Adine....
Quoi, vous riez?

Mme BURLET.

Oui, je ris de ta mine;
Raſſure-toi. Va, pour cet enfant là,
Crois que jamais on ne te quittera;
Sois-en très-ſûr, la choſe eſt impoſſible.

BLANFORD.

Ah! vous calmez mon ame trop ſenſible;
Le chevalier n'en trouble point la paix:
Dorfiſe m'aime, & je l'aime à jamais.

Mme BURLET.

A jamais! c'eſt beaucoup.

BLANFORD.

Mais ſi l'on m'aime,
Adine eſt donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Mme BURLET.

Lui? non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte ſur lui.

BLANFORD.

Quels diſcours ſont-ce là?
Vous vous moquez.

Mme BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude;
Vous vous jouez de mon inquiétude,

Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorsise ou lui m'outrage avec noirceur;
Convenez-en : l'un des deux est un traître.;
Répondez donc.

Mme BURLET, *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats....

Mme BURLET.

Oh! mais aussi cela peut n'être pas;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom! que j'enrage!

Mme BURLET.

N'enrage point, sois moins triste & plus sage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr?

BLANFORD.

Oui.

Mme BURLET.

Laisse-là tout ce complot obscur;
Point d'examen, point de tracasserie;
Tourne avec moi tout en plaisanterie;
Prends ton argent chez Monsieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, sans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et glisse-moi sur la superficie;
Connais le monde, & sais le tolérer;
Pour en jouir il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère;
Mais souviens-toi que la solide affaire,
La seule ici qu'on doive approfondir,
C'est d'être heureux, & d'avoir du plaisir.

SCENE III.

BLANFORD *seul.*

ETRE heureux! moi! le conseil est utile;
Dirait-on pas que la chose est facile?
Ce n'est qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir.
Ah! si la chose était en mon pouvoir!
Et pourquoi non? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même!
Quoi! cet enfant, Darmin, le Chevalier,
Par leurs discours auront pu m'effrayer?
Non, non, suivons le conseil que me donne
Cette cousine; elle est folle, mais bonne;
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorsise m'aime, on est en sureté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre,
Pour m'éblouir, & pour me gouverner:
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce:
Que je la hais! mais quelle étrange espèce....
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc ce malheureux enfant,
Qui cause ici tant de déchaînement!
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que sa mine est gentille!
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté!
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCENE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE, *en habit de fille.*

HE bien, Monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie.
C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie.
J'ai depuis peu changé de sentiment;
Je n'aime point tout ce déguisement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre destin
Ni votre cœur; votre ame inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable;
Vous en saurez les funestes effets;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens! d'où viennent tes alarmes?
Il est outré : je vois couler ses larmes.
Que prétend-il? Parlez : quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît?

ADINE.

Mon intérêt, Monsieur, était le vôtre;
Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre;

Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je feſais un effort ;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure ſe paſſe,
Où ce projet plein de fourbe & d'audace
Devait, dis-tu, ſous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Auſſi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu ſavoir qui vous aime.

BLANFORD.

Eſt-il poſſible ? eſt-il vrai ? juſte Dieu !

ADINE, *finement.*

Il me paraît très-poſſible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi tant de fourberie !
Dorfiſe ! non.....

ADINE.

Taiſez-vous, je vous prie.
Paix, attendez, j'entends un peu de bruit ;
On vient vers nous ; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le ſilence ;
Voici quelqu'un ſurement, qui s'avance.

SCENE V.

ADINE, BLANFORD *d'un côté*,
DORFISE *de l'autre à tâtons.*

(*Le théâtre repréſente une nuit.*)

DORFISE.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il eſt exact! Ah! quel enfant charmant!

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut? c'eſt vous?

ADINE.

Oui, c'eſt moi dont le zèle
Pour ce que j'aime eſt à jamais fidelle;
C'eſt moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah! je ne puis en donner un plus tendre;
Pardonnez-moi, ſi je vous fais attendre;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis ſe promène à grands pas.
Il ſemble encor que quelque jalouſie,
Malgré mes ſoins, trouble ſa fantaiſie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.

Hélas! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monsieur Blanford & mon maudit mari.
Lequel des deux est de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore; & dans mon trouble extrême,
Je ne sais rien, sinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïssez Blanford, là, tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'aversion.

ADINE, *finement.*

Et l'autre époux?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais!...

ADINE *bas allant vers lui.*

Paix donc!

DORFISE.

En femme sage
J'ai consulté sur le contrat dressé:
Il est cassable; ah qu'il sera cassé!
Qu'un autre hymen flatte mon espérance!

ADINE.

Quoi m'épouser?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrètement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat scandaleux;
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr & bien serré nous joigne,
Un nœud sacré durable autant que doux.

ADINE.

Durable! allons. Mais de quoi vivrons-nous?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance;
Ce qui me plaît en vous c'eſt la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marſeille il quitta les pénates
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, ſa foi, ſes bijoux, ſon argent:
Comme je ſuis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépoſitaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or;
Nous en allons aider Monſieur Blanford:
C'eſt un bon homme, il eſt juſte qu'il vive;
Partageons vîte, & gardons qu'on nous ſuive.

ADINE.

Et que dira le monde?

DORFISE.

Ah! ſes éclats
M'ont fait trembler lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint, à préſent je le brave;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas! de moi?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici, je revole ſur l'heure.

SCENE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

Qu'en dites-vous? hé bien, là?

BLANFORD.

Que je meure
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos ames domine
Ce vif inſtinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment?

BLANFORD.

Tu vois, que la perfide n'oſe
Me voler tout, & me rend quelque choſe.

ADINE, *avec un ton ironique.*

Oui, vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque caſſette à cette honnête prude?

BLANFORD.

Ah! prends pitié d'une peine ſi rude;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monſieur.

Mais à vos yeux eſt-elle encor jolie?

BLANFORD.

Ah! qu'elle eſt laide après ſa perfidie!

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous proſpérer,
De ſes filets ſi je puis vous tirer,
Puis-je eſpérer qu'en déteſtant ſes vices,
Votre vertu chérira mes ſervices?

BLANFORD.

Aimable enfant, ſoyez ſûr que mon cœur
Croit voir ſon fils & ſon libérateur.
Je vous admire, & le ciel qui m'éclaire
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre:
Mais votre cœur pourra-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer?

BLANFORD.

Ce que j'entends ſemble éclairer mon ame,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah! de quel nom dois-je vous appeler?
Quoi, votre ſort ainſi s'eſt pu voiler?
Quoi, j'aurais pu toujours vous méconnaître?
Et vous feriez ce que vous ſemblez être?

ADINE, *en riant.*

Qui que je ſois, de grâce, taiſez-vous;
J'entends Dorfiſe, elle revient à nous.

DORFISE, *revenant avec la cassette.*

J'ai la cassette, enfin, l'amour propice
A secondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, & détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD, *à la place d'Adine qui lui donne la cassette.*

Oui.

DORFISE.

Le temps nous presse, allons.

SCENE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN
l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.

BARTOLIN.

AH! c'en est trop, arrête, arrête, infâme;
C'est bien assez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!

ADINE *à Blanford.*

Eh! Monsieur, je me meurs.

BLANFORD *en se battant d'une main, & en remettant la cassette à Adine de l'autre.*

Tiens la cassette.

SCENE VIII & dernière.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mme BURLET, COLETTE, le chevalier MONDOR *une ſerviette & une bouteille à la main, des flambeaux.*

Mme BURLET.

AH! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on ſe bat.

Le chevalier MONDOR.

Gare, gare;
Voyons un peu, d'où vient ce tintamare?

ADINE *à Blanford.*

Hélas! Monſieur, feriez-vous point bleſſé?

DORFISE, *toute étonnée.*

Ah!

Mme BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé?

BLANFORD *à Bartolin qu'il a déſarmé.*

Rien: c'eſt Monſieur, homme à vertu parfaite,
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,
Qui me prenait, ſans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtreſſe & mon bien.
Grace aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot déteſtable;
Il a remis ma caſſette en mes mains.
(*à Bartolin.*)
Va, je te laiſſe à tes mauvais deſtins;

Pour

Pour dire plus, je te laisse à Madame.
Mes chers amis, j'ai démasqué leur ame;
Et ce coquin....

BARTOLIN *s'en allant.*

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous,
Que devient-il?

BLANFORD.

On se moquait de vous.

Le chevalier MONDOR *à Blanford.*

De vous aussi, m'est avis?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur!
O pruderie! ô comble de noirceur!

Le chevalier MONDOR.

Eh, laisse-là toute la pruderie,
Et femme, & tout; viens boire, je te prie.
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

Mme BURLET.

Je suis fâchée, entre nous, que Dorsise
Ait pu commettre une telle sottise.

Cela pourra d'abord faire jaser;
Mais tout s'appaise, & tout doit s'appaiser.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice
Où vous plongeait votre aveugle caprice?

BLANFORD, *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'eſt ma nièce.

BLANFORD.

O Ciel!

DARMIN.

C'eſt cet objet
Qu'en vain mon zèle à vos vœux propoſait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſait tout, haïſſait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi, j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de grâces, de vertus!

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaiſſance,
Si ces haſards, mes bontés, ma conſtance,
N'avaient levé les voiles odieux
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à ſon amour extrême,
Votre fortune & votre raiſon même.
Répondez donc: que doit-elle eſpérer?
Que voulez-vous en un mot?

BLANFORD, *en ſe jetant à ſes genoux.*

L'adorer.

Le chevalier MONDOR.

Ce changement eſt doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième & dernier acte.

NANINE

OU LE

PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

Repréſentée pour la première fois le 16 juin 1749.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0295

PREFACE.

Cette bagatelle fut repréſentée à Pâris dans l'été de 1749, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe & approfondie d'un académicien de la Rochelle ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de Nanine tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce ſerait ſeulement avilir le cothurne; ce ſerait manquer à la fois l'objet de la tragédie & de la comédie; ce ſerait une eſpèce bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie & une tragédie véritable.

Cet académicien judicieux blâme ſurtout les intrigues romaneſques & forcées, dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les

ſpectateurs, & qu'on appelle par dériſion comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romaneſques & forcées peuvent-elles être admiſes ? Ne ſont-elles pas toujours un vice eſſentiel dans quelque ouvrage que ce puiſſe être ? Il conclut enfin en diſant que ſi dans une comédie l'attendriſſement peut aller quelquefois juſqu'aux larmes, il n'appartient qu'à la paſſion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas ſans doute l'amour tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeſte, ſuivi de crimes & de remords ; il entend l'amour naïf & tendre, qui ſeul eſt du reſſort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens de lettres : c'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grèce dont nos théâtres retentiſſent ; de ſorte qu'en effet l'amour naïf & attendriſſant dans une comédie, n'eſt point un larcin fait à

Melpomène, mais c'eſt au contraire *Melpomène* qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux ſur les premières tragédies qui eurent de ſi prodigieux ſuccès vers le temps du cardinal de *Richelieu* ; la Sophonisbe de *Mairet*, la Mariane, l'Amour tyrannique, Alcionée ; on verra que l'amour y parle toujours ſur un ton auſſi familier, & quelquefois auſſi bas que l'héroïſme s'y exprime avec une emphaſe ridicule. C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie ſupportable. C'eſt qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il eſt même vraiſemblable que cette raiſon détermina *Molière* à donner rarement aux amans qu'il met ſur la ſcène, une paſſion vive & touchante ; il ſentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la Sophonisbe de *Mairet*, qui fut la première pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponſes artificieuſes & coquettes des princeſſes, les peintures galantes de l'amour, comme des choſes eſſentielles au théâtre tragique. Il eſt reſté des écrits de ce temps-là, dans leſquels on cite avec

de grands éloges ces vers que dit *Maſſiniſſa* après la bataille de Cirthe :

J'aime plus de moitié quand je me ſens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé :
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux eſprits,
Un plaiſir doit ſe rendre auſſitôt qu'il eſt pris.

Cette habitude de parler ainſi d'amour influa ſur les meilleurs eſprits ; & ceux même dont le génie mâle & ſublime était fait pour rendre en tout à la tragédie ſon ancienne dignité ſe laiſſèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces,

Un malheureux iſage,
Qui d'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à ſa maîtreſſe :

Adieu, trop vertueux objet & trop charmant.

L'héroïne lui répond :

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une Princeſſe

Aimant ſa renommée
En avouant qu'elle aime, eſt sûre d'être aimée.

Que *Céſar*

Trace des ſoupirs, & d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

Elle ajoute, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *Céſar* malheureux : ſur quoi ſa confidente lui répond :

J'oſerais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui ſuivent la mort de Pompée, on eſt obligé d'avouer que l'amour eſt toujours traité de ce ton familier. Mais ſans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop viſibles, examinons ſeulement les meilleurs vers que l'auteur de Cinna ait fait débiter ſur le théâtre comme maximes de galanterie.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi croirait-on que ces vers du haut comique fuſſent dans la bouche d'une Princeſſe des Parthes, qui va demander à ſon amant la tête de ſa mère ? Eſt-ce dans un jour ſi terrible qu'on parle *d'un je ne ſais quoi*, *dont*

par le doux rapport les ames ſont aſſorties ? Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux ? & toutes ces petites ſentences amoureuſes ne ſont-elles pas uniquement du reſſort de la comédie ?

Le grand homme, qui a porté à un ſi haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois ſi touchant & ſi noble, a mis cependant dans ſes tragédies plus d'une ſcène que *Boileau* trouvait plus digne de la haute comédie de *Térence* que du rival & du vainqueur d'*Euripide*.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'eſt pas que la ſimplicité qui a ſes charmes, la naiveté qui quelquefois même tient du ſublime, ne ſoient néceſſaires, pour ſervir ou de préparation, ou de liaiſon & de paſſage au pathétique ; mais ſi ces traits naïfs & ſimples appartiennent même au tragique, à plus forte raiſon appartiennent-ils au grand comique. C'eſt dans ce point, où la tragédie s'abaiſſe, & où la comédie s'élève, que ces deux arts ſe rencontrent & ſe touchent ; c'eſt-là ſeulement que leurs bornes ſe confondent ; & s'il eſt permis à *Oreſte* & à *Hermione* de ſe dire :

Ah ! ne ſouhaitez pas le deſtin de Pyrrhus ;
Je vous haïrais trop... vous m'en aimeriez plus.

Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, & je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr....
Car enfin il vous hait, ſon ame ailleurs épriſe
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris?

Si ces héros, dis-je, ſe ſont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raiſon le *Miſantrope* eſt-il bien reçu à dire à ſa maîtreſſe avec véhémence:

Rougiſſez bien plutôt, vous en avez raiſon,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahiſon....
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme;
Mais ne préſumez pas que ſans être vengé
Je ſuccombe à l'affront de me voir outragé....
C'eſt une trahiſon, c'eſt une perfidie
Qui ne ſaurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes reſſentimens:
Redoutez tout, Madame, après un tel outrage:
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
Mes ſens par la raiſon ne ſont plus gouvernés.

Certainement ſi toute la pièce du Miſantrope était dans ce goût, ce ne ſerait plus une comédie. Si *Oreſte* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne ſerait plus une tragédie; mais après que ces deux genres ſi différens ſe ſont ainſi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière:

l'un reprend le ton plaisant, & l'autre le ton sublime.

La comédie, encore une fois, peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux, & très-désagréable.

On avoue qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire : mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. *Homère* représente même les dieux riant de la mauvaise grâce de *Vulcain*, dans le temps qu'ils décident du destin du monde.

Hector sourit de la peur de son fils *Astyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit souvent jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation & de la pitié. On défendit à un régiment, dans la

bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : *Monsieur, demandez-moi tout autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen.* Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans ? Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène ?* ne rit-on pas avec *Sosie?* Quel misérable & vain travail, de disputer contre l'expérience ! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci :

L'amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers :
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers ;
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie ;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la comédie ;
Il affadit dans l'élégie ;
Et dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poësie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

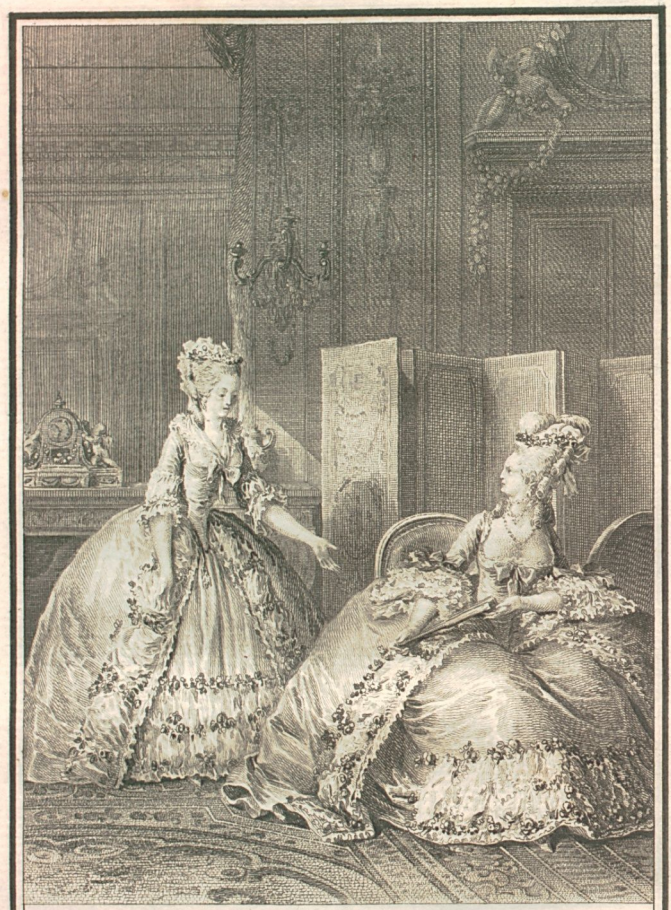
NANINE, fille élevée dans la maison du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, } domeſtiques.
MARIN, }

La ſcène eſt dans le château du Comte d'Olban.



gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie. *Nanine act. 1. Sce. 6e.*

J. M. Moreau le Jᵉ inv. *1788.* *Simonet ſculp.*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0308

NANINE

OU LE

PREJUGÉ VAINCU,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler, il faut, Monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf ;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf :
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même ;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste & si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable ?

LE COMTE.

Qui ? vous, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons enſemble;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monſieur,
Je parle bien, & c'eſt avec douleur;
Et je ſais trop que votre ame inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous ſavez que cette longue guerre,
Que mon mari vous feſait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promeſſe à ma foi vous engage:
Vous différez, & qui différe outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote; bon!

LE COMTE.

Je la reſpecte & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous,
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève & qui choque mes yeux:
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Dissimuler n'est pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois;
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans:
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui répandant les soupçons, les querelles,

Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur:
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; & vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort. Quand vous vous détachez,
C'eſt donc à moi que vous le reprochez.
Je dois ſouffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaiſons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux: la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous ſans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;
J'en ai ſans doute; & pour cette raiſon,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatiſſante,
A mes défauts facile à ſe plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, ſans prendre un ton cauſtique,
Me gouverner, ſans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui ſent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran eſt un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, & ne veux point ſervir;
C'eſt votre orgueil qui peut ſeul m'avilir.

J'ai des défauts, mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'eſt-là leur lot; & pour moi je préfère
Laideur affable à beauté rude & fière.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître, vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur?

LE COMTE.

Comment, Madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du ſein de la miſère.
Vous rougiſſez.

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en ſuis très-ſûre.

LE COMTE.

Hé bien,
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance;
Humilier ainsi votre naissance;
Et dans la honte, où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons: je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?

Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à ſon rang?

LE COMTE.

Etre honnête homme eſt ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon ſang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il eſt très-haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainſi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainſi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou: quoi! le public, l'uſage!

LE COMTE.

L'uſage eſt fait pour le mépris du ſage;
Je me conforme à ſes ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes ſentimens.
Il faut être homme, & d'une ame ſenſée
Avoir à ſoi ſes goûts & ſa penſée.
Irai-je en ſot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raiſon; c'eſt ma mode & mon guide.
Le ſinge eſt né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après ſon cœur

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en ſage
Allez, aimez des filles de village,

Cœur noble & grand ; soyez l'heureux rival
Du magister & du greffier fiscal ;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah juste Ciel ! que faut-il que je fasse !

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

QUE veux-tu, toi ?

BLAISE.

C'est votre jardinier,
Qui vient, Monsieur, humblement supplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur ! Hé bien, Blaise,
Que te faut-il ?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers : ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai, j'aime qu'on se marie :
Et la future, est-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi, c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'eſt...

LE COMTE.

Hé bien?...

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... non,

Pas tout-à-fait; elle m'a fait entendre,
Tant seulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois, cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle fesait ce bouquet; & sa vue
Etait troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui... peste l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t-en... Quoi! j'aurais su lui plaire!

BLAISE.

Ça, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc, pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur est trop plein. Je me retire....
Adieu, Madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

IL l'aime comme un fou,
J'en ſuis certaine. Et comment donc? par où?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe,
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe?
Nanine! ô Ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non : j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente!

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nanine eſt charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! ſi fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe mon père
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre;
Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir & tout ce que je vaux;

Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en serais aise,
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrais vous unir;
Je lui pairai sa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère personne!
Que de plaisir! est-il possible!

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réussissez, Madame.

LA BARONNE.

Va; plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre!

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai ma foi cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE *seule.*

Voit-on jamais une telle aventure?
Peut-on sentir une plus vive injure?
Plus lâchement se voir sacrifier?
Le comte Olban rival d'un jardinier!

(*à un laquais.*)

Hola, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'eſt mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de ſéduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure?
Où? dans ſes yeux, dans ſa ſimple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore oſé ſe mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban ſe reſpecte avec elle;
Ah! c'eſt encore une douleur nouvelle!
J'eſpèrerais, s'il ſe reſpectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les ſoins.
Ah! la voici: je me ſens au ſupplice.
Que la nature eſt pleine d'injuſtice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'eſt un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiſelle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME.

LA BARONNE.

Mais eſt-elle donc ſi belle?
Ces grands yeux noirs ne diſent rien du tout;
Mais s'ils ont dit, j'aime.... ah! je ſuis à bout.

Poſſédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle eſt miſe! & quel ajuſtement!
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainſi;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
Des ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée:
Sous cet habit je ne ſuis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah! j'enrage...
D'où venez-vous?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet?

NANINE.

Il eſt intéreſſant:
L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux; mais ce ſont des chimères:
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laiſſez... Reſtez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété
Que ſi j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour propre avait gâté mon ame,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, & de l'eſprit!

(*avec dépit.*)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Hé bien, voyez ſi vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt fort bien fait & très-digne de vous;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous?
Obéiſſez ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence

De

De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain ;
Mais votre audace eſt trop prématurée ;
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux ;
Renfermez-moi, mon ſort ſera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits,
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même ;
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible ? & que viens-je d'ouïr ?
Eſt-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :

Mon cœur en a trop beſoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendreſſe.*

Lève-toi;
Que je t'embraſſe. O jour heureux pour moi!
Ma chère amie! hé bien, je vais ſur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah quel plaiſir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'eſt pour le moins un abri conſolant.

LA BARONNE.

Non: c'eſt, ma fille, un ſéjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde eſt haïſſable,
Jaloux.

NANINE.

Oh oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me ſerait funeſte,
Qu'il faut le fuir....

LA BARONNE

La choſe eſt manifeſte;
Un bon couvent eſt un port aſſuré.
Monſieur le Comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur ; & dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute : il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent, à cinq heures sonnantes :
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE *seule.*

Quelles douleurs cuisantes !
Quel embarras ! quel tourment ! quel dessein !
Quels sentimens combattent dans mon sein !
Hélas ! je fuis le plus aimable maître !
En le fuyant je l'offense peut-être :
Mais en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser ;
Je le redoute, & n'ose le penser.
De quel courroux Madame est animée !
Quoi ! l'on me hait & je crains d'être aimée !
Mais moi, mais moi ! je me crains encor plus ;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.

Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une ame au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un, qu'on reste à cette porte.
Des siéges, vîte.
(*il fait la révérence à Nanine qui lui en fait une profonde.*)
Asséyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, Monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert!
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi; vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois : jalouse de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;

Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais ſon dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalouſie en tous les cœurs domine.
L'homme eſt jaloux, dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'eſt même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, diſcret, ſincère,
A tout ſon ſexe eſt bien ſûr de déplaire.
L'homme eſt plus juſte; & d'un ſexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il eſt en nous.
Croyez ſurtout que je vous rends juſtice;
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre eſprit la naïve juſteſſe
Me rend ſurpris autant qu'il m'intéreſſe.

NANINE.

J'en ai bien peu: mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu;
Vous avez trop relevé ma naiſſance;
Je vous dois trop; c'eſt par vous que je penſe.

LE COMTE.

Ah! croyez-moi, l'eſprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je penſe trop pour un état ſi bas;
Au dernier rang les deſtins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont miſe.

Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée:
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah ça, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille;
Ma mère arrive, elle vous voit en fille;
Et mon estime, & sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le vôtre est de plaire;
Il est rempli; le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance & d'éclat:
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, & c'est ce qui m'accable;
C'est un malheur peut-être irréparable.

(*Se levant.*)

Ah, Monseigneur! ah, mon maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, & que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui? vous obscure! vous!

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE.

Hé bien, pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent;
Et je suis juste, & ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure;
Elle vous traita mal: mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Hé, que Madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maîtreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſure.
Vous gémiſſez... Quoi! votre cœur murmure!

Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O Ciel! c'en eſt donc fait.
(*elle ſort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *ſeul.*

ELLE pleurait. D'une femme orgueilleuſe
Depuis long-temps l'aigreur capricieuſe
La fait gémir ſous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raiſon ſe récrie.
Ce monde-ci n'eſt qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués ſans titre, & répandus ſans choix.
Hé...

GERMON.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Demain ſur ſa toilette
Vous porterez cette ſomme complette
De trois cens louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ſes gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monſeigneur me donne

Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(*Germon sort.*)

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai, mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle ame a mon premier hommage:
Mais son état?.... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume... Hé bien, elle est cruelle;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! pourquoi non?
Blaise est un homme; il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul & les désirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifîra mon choix.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE *seul.*

AH! cette nuit eſt une année entière.
Que le ſommeil eſt loin de ma paupière!
Tout dort ici; Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ſes attraits:
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots ſans les voir,
Et mon eſprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le ſeul nom de Nanine
Eſt imprimé par une main divine.
Hola, quelqu'un, qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir ſi long-temps?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle pareſſe!
Eh! venez vîte, il fait jour: le temps preſſe:
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, Monſieur, quel lutin
Vous a ſans nous éveillé ſi matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne & sage,
Valet de chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;
Crêve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole & reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE *seul.*

QUOI ! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre Baronne avec fureur crîra,
Très-volontiers, & tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la Baronne,
Rien ne m'émeut, & je ne crains personne;
Aux préjugés c'est trop être soumis,
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui sont les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Hé mais.... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir?... C'est ma mère peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Hé qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh je le lui pardonne;
Que pour jamais puiſſe-t-elle ſortir!

GERMON.

Avec Nanine elle eſt prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La ſuivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voiſin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je ſuis trop en colère;
N'importe: allons. Quand je devrais... mais non:
On verrait trop toute ma paſſion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle ſur votre tête:

Amenez-moi Nanine.

(*Germon sort.*)

Ah juſte ciel!
On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
Qu'ai-je donc fait, pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injuſtice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre & ſans me déclarer,
Sans alarmer ſa timide innocence?
Pourquoi me fuir? je m'y perds plus j'y penſe.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, eſt-ce vous que je voi?
Quoi! vous voulez vous dérober à moi?
Ah répondez, expliquez-vous de grace.
Vous avez craint, ſans doute, la menace
De la Baronne; & ces purs ſentimens,
Que vos vertus m'inſpirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront ſans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur ſeul éclat que leur prêtaient vos yeux?
Hier au ſoir, de pleurs toute trempée,
De ce deſſein étiez-vous occupée?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Hé bien?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce ferait vous? qu'entends-je? ah malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée.....
Elle voulait, Monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle? à qui donc?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix!

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir? ah Nanine! & de quoi?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi

Votre

Votre parente, autrefois ma maîtreſſe.
Je lui déplais; mon ſeul aſpect la bleſſe;
Elle a raiſon; & j'ai près d'elle hélas!
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il eſt peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les auſtérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger ſur lui ſa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipſer,
En vous fuyant, fut de vous offenſer.

LE COMTE, *ſe détournant & ſe promenant.*

Quels ſentimens, & quelle ame ingénue!
En ma faveur eſt-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, ſi je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en ſecret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez: la Baronne
Vous favoriſe, & noblement vous donne
Un domeſtique, un ruſtre pour époux;
Moi j'en fais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au-deſſus de Blaiſe,
Jeune, honnête homme, il eſt fort à ſon aiſe:
Je vous réponds qu'il a des ſentimens;
Son caractère eſt loin des mœurs du temps;

Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, Monſieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me ſatisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaiſſant ;
Daignez-y lire, & voyez ce qu'il ſent ;
Voyez ſur quoi ma retraite ſe fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Egalement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon ſort. Hé bien, Nanine,
Connaiſſez donc celui qu'on vous deſtine.
Vous l'eſtimez ; il eſt ſous votre loi ;
Il vous adore, & cet époux... c'eſt moi.
L'étonnement, le trouble l'a ſaiſie.
Ah ! parlez-moi ; diſpoſez de ma vie ;
Ah ! reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi vous m'aimez ?... Ah ! gardez-vous de croire
Que j'oſe uſer d'une telle victoire.
Non, Monſieur, non, je ne ſouffrirai pas
Qu'ainſi pour moi vous deſcendiez ſi bas :

Un tel hymen eſt toujours trop funeſte.
Le goût ſe paſſe, & le repentir reſte.
J'oſe à vos pieds atteſter vos aïeux....
Hélas! ſur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur eſt votre ouvrage;
Il en ſerait indigne déſormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous ſerez ma femme.
Quoi! tout-à-l'heure, ici vous m'aſſuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuſeriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, ſans doute,
Et ce n'eſt pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïſſez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui?
Craindrais-je tant, ſi vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

NANINE.

Hé! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hymenée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prévoyez. ..

LE COMTE.

Tout eſt prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez ..

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné...

NANINE.

Quoi! malgré moi, votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE *seule.*

CIEL ! est-ce un rêve ? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur ?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît & me frappe :
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-dessus de moi-même ;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir ;
Non, mon état ne saurait se comprendre.
Moi l'épouser ? quel parti dois-je prendre ?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons ; il faut écrire,
Il faut... par où commencer, & que dire ?
Quelle surprise ! Ecrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.

(*elle se met à écrire.*)

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH! la voici. Madame la Baronne,
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! & que n'en ai-je autant!
Ça, je disais...

NANINE.

Hé bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien: devant elle je n'ose
M'expliquer... là... tout comme je voudrais:
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice

De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon:
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vîte, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet;
Monte à cheval pour avoir plutôt fait:
Pars, & sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine: ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle eſt très-avérée;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée.
Ecoute. Hombert eſt peut-être inconnu;
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ſes mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'ou diable vient cet argent? quel meſſage!
Il nous aurait aidé dans le ménage!
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué:
Courons, courons.

(*il met l'argent & le paquet dans ſa poche: il rencontre la Baronne, & la heurte.*)

LA BARONNE.

Hé, le butor!... arrête.
L'étourdi m'a penſé caſſer la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monsieur le Comte est-il bien en colère?
Quel billet est-ce-là?

BLAISE.

C'est un mystère.

Peste!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage:
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.
(*elle décachète la lettre.*)
Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée!

Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut ſervir ſa maîtreſſe.
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE *ſeule.*

LISONS. » Ma joie & ma tendreſſe
» Sont ſans meſure, ainſi que mon bonheur;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
» Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre!
» Entre vos bras je ne puis me jeter!
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un ſort digne d'envie,
» Et dont il eſt permis de s'éblouir;
» Mais il n'eſt rien que je ne ſacrifie
» Au ſeul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais. Voilà donc le ſtyle de Nanine:
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la paſſion!
En vérité ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait, je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah, ruſée, ainſi vous trompiez Blaiſe!
Vous m'enleviez en ſecret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert? Fort bien, friponne;

J'en ſuis charmée, & le perfide amour
Du Comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Etait plus bas que ſa baſſe origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez ſans doute à Rémival
Monſieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels diſcours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert eſt un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne ſont plus de ſaiſon;
Mon parti pris, je ſuis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour eſt un peu plus malin.
Tenez, liſez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère

Du digne objet qui vous a ſubjugué.
(*tandis que le Comte lit.*)
Tout en liſant il me ſemble intrigué.
Il a pâli, l'affaire émeut ſa bile....
Hé bien, Monſieur. que penſez-vous du ſtyle?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh! le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure ſtupide.
O tour affreux, ſexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il eſt né violent;
Il eſt prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux,

Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monſieur.

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,

Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans ſon appartement.

LE COMTE, *d'un air froid & ſec.*

Allez ſaiſir ſes papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit, vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'inſtant.

GERMON.

Qui, Monſieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur:
Si vous ſaviez à quel point ſa perſonne
Nous charme tous; comme elle eſt noble, bonne!

LE COMTE.

Obéiſſez, ou je vous chaſſe.

GERMON.

Allons.

(*il ſort.*)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH! je respire; enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ça, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus:
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:
Chacun s'égare, & le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle

Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos fermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'eſt qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Eſt un affront.

LE COMTE.

Il ſera réparé.
Madame, il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous ſavez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle eſt ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à ſa mère.*

MADAME, j'aurais dû...
(*à part.*) (*à ſa mère.*)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;

Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....
(*à part.*)
Avec cet air innocent, la traîtresse !

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus !

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Ça, je voudrais ici vous parler seule.
(*faisant une petite révérence à la Baronne.*)
Bon jour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom ! la vieille bégueule !
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir Monsieur tout à loisir.
Je me retire.
(*elle sort.*)

SCENE XII.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, & d'un ton de petite vieille babillarde.*

HE bien, Monsieur le Comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la Baronne pour bru;
C'est sur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la Marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde;
D'y plus souper désormais Dieu me garde!
Bavarde, moi! Je sais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'est un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre:
J'ai su cela de feu votre grand-père:
Il disait vrai; c'était un homme, lui;
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme;
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé.

J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts; on crêve, on se ruine:
Les femmes sont sans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru? Ce trait me désespère.
Hé bien, Germon?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE *lisant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par respect me refuse!... Infidelle!
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus;
C'est sa Baronne; & l'amour le domine.

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! Monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,

Sans dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine! hélas! Madame, que l'on chasse;
Tout le château pleure de sa disgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chassez? je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête:
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent?

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bon homme à vos gens se présente:
Il dit que c'est une affaire importante,

Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le crois;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine & faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
Allez, trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux se séparèrent;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et Monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante & friponne parfaite.
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus & dettes usuraires:
Enfin, Monsieur & Madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, & difficile à croire;
C'était.....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez..... O Ciel! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable:
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en payſanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant ſortir.

NANINE.

J'ai tardé trop, il eſt temps de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, & dans cet équipage?

NANINE.

L'obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi du matin au ſoir!
Souffrir n'eſt rien, c'eſt tout que de déchoir.

NANINE.

Il eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets ſi paiſibles :
Certe, mon maître eſt bien mal aviſé;
Notre baronne a ſans doute abuſé
De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage:
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui;
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui ;

Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne!

NANINE.

Mes maux ſont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendu à ma première vie;
Et qu'à jamais, ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublîrai... rien... que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, & tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure;
J'irais par-tout avec vous m'établir;
Mais monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.
Qu'il eſt heureux! avec vous il va vivre:
Chacun voudrait l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

On eſt bien loin de me ſuivre... Ah! Germon!
Je ſuis chaſſée.... & par qui!...

GERMON.

Le démon
A mis du ſien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons... & Monſieur ſe marie.

NANINE.

Il se marie!... Ah! partons de ce lieu;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...
(*elle sort.*)

GERMON.

Monsieur le Comte a l'ame un peu bien dure:
Comment chasser pareille créature!
Elle paraît une fille de bien:
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

HE bien, Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main?

GERMON.

Qui! quel Philippe Hombert? Hélas, Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,

Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute.

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la baronne allait dès ce matin:
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile & décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va .... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère:
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

(*il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Hé, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue?
Elle pleurait?

GERMON.

Elle fesait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Hé bien, dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés....
Qu'elle oublîra tout.... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais surtout garde qu'elle revienne.

(*Germon sort.*)

Germon!

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi; je sers fidellement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon, je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.
(*il fait un pas & revient.*)
Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE *seul.*

HÉLAS! il a raison,
Il prononçait ma condamnation;
Et moi du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis; la baronne est ma femme.

Il le faut bien, le fort en eſt jeté.
Je ſouffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage eſt au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on fait donner la loi.
Un eſprit ferme eſt le maître chez ſoi.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OR ça, mon fils, vous épouſez Madame?

LE COMTE.

Eh! oui.

LA MARQUISE.

Ce ſoir elle eſt donc votre femme?
Elle eſt ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon:
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y ſouſcrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh! ma mère pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chaſſez, & moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;

Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci; c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne puis me passer;
C'est un bijou que je veux enchasser.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère;
Laissez Nanine aller dans le couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais....

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie:
Je m'y connais: on tente, on est tenté;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles sont toujours un peu coquettes:
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Ça, contez-moi, sans nul déguisement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;
Et vous pourriez....

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN *en bottes.*

MARIN.

ENFIN, tout est baclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon message;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;

Six beaux chevaux ; & vous ſerez contente
De la berline ; elle eſt bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin ſont vernis.
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE, *à part.*

Oui... Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carroſſe,
Et ſera prêt le ſoir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir ſur le champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent.
En revenant j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce ſallon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit & qui pleure :
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le faſſe en aller :
Il prend trop mal ſon temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame ?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,

Et croyez-moi, c'eſt un mal des plus grands
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure;
On ſe repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
(*à Marin.*)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.
(*il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers ſoins, & je ſuis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE *au payſan.*

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! Monſeigneur! écoutez-moi de grace:
Je ſuis... Je tombe à vos pieds, que j'embraſſe;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! Monseigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur est atteint:
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte:
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison: mais il trompe; & Nanine
N'est point sa fille, elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai: chez de pauvres parens
Je la laissai dès ses plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,

Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? pour moi je conſidère
Les bons ſoldats; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'eſtime plus un vertueux ſoldat,
Qui de ſon ſang ſert ſon prince & l'Etat,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe en paix du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Ça, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi ſeulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais ſans appui comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais diſtingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN *à la Marquiſe.*

Hélas! Madame, non;
Mais je ſuis né d'une honnête famille;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Hé, pourſuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine?

LE COMTE.

Ah! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & béniſſant le ciel,
Vous, vos bontés, votre ſoin paternel,
Je ſuis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble & craignant ſon jeune âge,
Tremblant encor, lorſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.

(*montrant la Baronne.*)

Je viens d'entendre au diſcours de Madame
Que j'eus raiſon: elle m'a percé l'ame;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans ſont un trop grand tréſor
Pour les tenir par un droit légitime:
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte & de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre;
Et ſi ma fille eſt criminelle, hélas!
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils, je suis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(*il tire la bourse & le paquet.*)

Tenez, Monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Hé, dites donc votre nom. Quel mystère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer !
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable !
J'ai maltraité la vertu respectable.

(*il va lui-même à un de ses gens.*)

Hola, courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement ?

LE COMTE.

Vîte un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant,
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'est un cœur généreux ;
Il est né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienséante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son cœur ?

Voyez, Monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire

Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche:
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame & sa franchise:
Il faut parler. Ma main vous fut promise;

Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine, & dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers & les prétentions
Dont il naquit tant de divisions.
Que l'intérêt encor vous en revienne;
Tout est à vous, jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(*elle sort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'est point indigne; non, Madame;
Un fol amour n'aveugla point mon ame.
Cette vertu qu'il faut récompenser
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaisser.

Dans ce vieillard ce qu'on nomme baſſeſſe
Fait ſon mérite; & voilà ſa nobleſſe.
La mienne à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire:
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCENE VIII & dernière.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE *à ſa mère.*

Son ſeul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle eſt vêtue un peu meſquinement:
Mais qu'elle eſt belle, & comme elle a l'air ſage!

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baiſſée devant la Marquiſe.*)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O Ciel! ô ma fille! ah, Monſieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui ; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite ſi rare,
Dans ma maiſon, put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il eſt trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'eſt rien que ſa vertu n'honore.
Hé bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puſſiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus ſûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & ſa reconnaiſſance...

NANINE *à ſon père.*

Il eſt bien ſûr de mon obéiſſance.

LE COMTE.

J'oſe y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne ſont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embraſſer votre père ;
Ce qui vous reſte en des momens ſi doux...
C'eſt... à leurs yeux... d'embraſſer... votre époux.

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Eſt-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE *à ſa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du ſort! Non, je ne puis comprendre
Que juſque-là vous prétendiez deſcendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir.... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils.

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt ſeul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus ſages
Ne conſulter que les mœurs & le bien:
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût & par juſtice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin terminez ces combats,
Et conſentez.

NANINE.

Non, n'y conſentez pas;

Oppoſez-vous à ſa flamme.... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle, il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laiſſez-moi l'adorer.
Voyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon père:
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en eſt fait;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il eſt unique auſſi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe,
Mais ſans tirer jamais à conſéquence.

Fin du troiſième & dernier acte.

LA FEMME QUI A RAISON,

COMEDIE.

1749.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0385

LA FEMME
QUI A RAISON,
COMÉDIE.

1749.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0386

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE petite comédie eſt un impromptu de ſociété où pluſieurs perſonnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au roi *Staniſlas*, duc de Lorraine, en 1749.

On a trouvé dans les portes-feuilles de M. *de Voltaire*, cette même pièce en un acte : elle ne diffère de celle-ci que par la ſuppreſſion de quelques ſcènes, & quelques changemens dans la diſpoſition de la pièce. Il a paru inutile de la joindre à cette collection.

PERSONNAGES.

M. DURU.

Mme DURU.

Le Marquis d'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. *Duru.*

ERISE, fille de M. *Duru.*

M. GRIPON, correſpondant de M. *Duru.*

MARTHE, ſuivante de Mme *Duru.*

La ſcène eſt chez Mme *Duru, dans la rue Thévenot, à Paris.*

Comment! dans ce logis eſt on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait, la nuit, dans la maiſon?

La Femme qui a raiſon, Act. 2. Scene 1re

J. M. Moreau le J.e inv. *1784.* *Le Veau Sculp.*

LA FEMME QUI A RAISON,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU, LE MARQUIS.

Mme DURU.

MAIS, mon très-cher Marquis, comment, en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience
Sans l'aveu d'un époux? Le cas est inouï.

LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui;
Rien de plus agréable, & rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille est docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, & moi beaucoup d'amour:
Pour votre intime ami dès long-temps je m'affiche;
Je me crois honnête homme, & je suis assez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, seront délicieux.

Mme DURU.

D'accord, mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'assomme.
Quel besoin avons-nous du conseil d'un tel homme?

Mme DURU.

Quoi! pendant son absence?...

LE MARQUIS.

Ah! les absens ont tort.
Absent depuis douze ans, c'est comme à peu près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,
Un bien que vous savez dépenser noblement;
Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant;
Mais je le tiens pour mort aussi-tôt qu'il s'avise
De vouloir disposer de la charmante Erise.
Celle qui la forma doit en prendre le soin;
Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.
Pardonnez....

Mme DURU.

Je suis bonne, & vous devez connaître
Que pour Monsieur Duru, mon Seigneur & mon maître
Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... sensément;
Mais je lui dois respect & quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez, je pense.
Qui, vous? Vous, du respect pour un Monsieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir sans domestique, un fort plaisant ménage.

Vous êtes Demoiselle ; & quand l'adverſité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monſieur Duru vous fit en bien commune,
Alors qu'il commençait à bâtir ſa fortune,
C'était à ce Monſieur faire beaucoup d'honneur ;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
De ſouffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas ſa perſonne groſſière.
Voulez-vous pas encore aller ſacrifier
Votre charmante Eriſe au fils d'un uſurier ?
De ce Monſieur Gripon, ſon très-digne compère ?
Monſieur Duru, je penſe, a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur, & par reſpect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mme DURU.

Ne plaiſantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de ſon plein pouvoir dans ſa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh ! de ce plein pouvoir que ne vous ſervez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux ?

Mme DURU.

Hélas ! à vos déſirs je voudrais condeſcendre ;
Ce ſerait mon bonheur de vous avoir pour gendre :
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois ;
J'ai prié mon mari de laiſſer à mon choix
Cet établiſſement de deux enfans que j'aime.
Monſieur Gripon me cauſe une frayeur extrême ;
Mais, tout Gripon qu'il eſt, il le faut ménager,
Ecrire encor dans l'Inde, examiner, ſonger.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raiſons, des meſures commodes,
Envoyer publier des bans aux Antipodes,

Pour avoir dans trois ans un refus clair & net.
De votre cher mari je ne suis pas le fait.
Du seul nom de Marquis sa grosse ame étonnée
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, Madame, un si tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien.
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mme DURU.

Oh ça, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô Ciel! pour combler mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfans, qui d'une ame soumise,
D'un cœur toujours à vous...

SCENE II.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE.

LE MARQUIS.

AH! venez, belle Erise,
Fléchissez votre mère & daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

Mme DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille.

Il eſt preſſant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaiſe un peu.

ERISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon reſpect eſt la preuve ſi claire?

Mme DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez-moi, ma mère;
Vous l'avez commandé, mon cœur en eſt témoin.

LE MARQUIS.

De me juſtifier, elle-même prend ſoin.
Nous ſommes deux ici contre vous. Ah! Madame,
Soyez ſenſible aux feux d'une ſi pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point
Voir mourir ſans s'unir ce que vous avez joint.
(*à Eriſe.*)
Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à ſourire?

ERISE.

Mais vous parlez ſi bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre ſentiment;
Et j'en ai dit, me ſemble, aſſez honnêtement.

Mme DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il eſt fort néceſſaire
De conclure au plutôt cette importante affaire.
C'eſt pitié de vous voir ainſi ſécher tous deux;
Et mon bonheur dépend du ſuccès de vos vœux.

Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toujours ſon mari ! ſa faibleſſe
De cet épouvantail s'inquiète ſans ceſſe.

ERISE.

Il eſt mon père.

SCENE III.

Madame DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS.

DAMIS.

AH ah ! l'on parle donc ici
D'hymenée & d'amour ? Je veux m'y joindre auſſi.
Votre bonté pour moi ne s'eſt point démentie ;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monſieur a la bonté de m'accorder ſa ſœur ;
Je compte abſolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendreſſe pure ;
Je l'aime éperdument, & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive paſſion.
Voyez-vous, je ſuis homme à perdre la raiſon ;
Enfin, c'eſt un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce, après tout, ſuffira pour nous quatre.
Il n'eſt pas trop commun de ſavoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un ſeul coup de plume,
Par un ſeul mot, ma mère, & contre la coutume,
C'eſt un plaiſir divin qui n'appartient qu'à vous,
Et vous ſerez, ma mère, heureuſe autant que nous.

LE MARQUIS.

Je réponds de ma sœur, je réponds de moi-même;
Mais Madame balance, & c'est en vain qu'on aime.

ERISE.

Ah! vous êtes si bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur?
Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable!
Vous l'aimez, voulez-vous le rendre misérable!

DAMIS.

Désespèrerez-vous par tant de cruautés,
Une fille toujours souple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, & je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ERISE.

Je connais bien mon frère, & j'ai lu dans son cœur:
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi j'obéirai sans replique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ERISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi je parle pour tous.

Mme DURU.

Ecoutez donc tous trois.
Vos amours sont charmans, & vos goûts sont mon choix:
Je sens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contens, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole, & je vous la tiendrai

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *ensemble.*

Ah!

Mme DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais? vous allez encor dire
Mais mon mari.

Mme DURU.

Sans doute.

ERISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mme DURU.

Oh! laiſſez-moi parler. Vous ſaurez, mes enfans,
Que quand on m'épouſa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons ſoins de votre honoré père:
Sa fortune déjà commençait à ſe faire;
Il eut l'art d'amaſſer & de garder du bien,
En travaillant beaucoup & ne dépenſant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde, & ſurtout la dépenſe.
J'ai dépenſé beaucoup à vous bien élever;
Malgré moi le beau monde eſt venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,
Et plus honnêtement je me ſuis établie.
Il voulait que ſon fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat:
Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, ſous peine de ſa haine,
Que de Monſieur Gripon & la fille & le fils
Par un beau mariage avec nous ſoient unis.

Je l'empêcherai bien, j'y suis fort résolue.

DAMIS.

Et nous aussi.

Mme DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mme DURU.

Son cher correspondant,
Maître Isaac Gripon, d'une ame fort rebourse,
Ferme, depuis un an, les cordons de sa bourse.

DAMIS.

Il vous en reste assez.

Mme DURU.

Oui, mais j'ai consulté...

LE MARQUIS.

Hélas! consultez-nous.

Mme DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut surement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorsque ce propre père, étant dans la maison,
Sur son droit de présence obstinément se fonde:
Mais quand ce propre père est dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire, & quand? dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Mme DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

VOILA Monsieur Gripon qui veut forcer la porte;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce sont ses propres mots, faut-il qu'il entre?

Mme DURU.

Hélas!
Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

SCENE V.

Mme DURU, LE MARQUIS, ERISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mme DURU.

SI tard, Monsieur Gripon, quel sujet vous attire?

M. GRIPON.

Un bon sujet.

Mme DURU.

Comment?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, & je le porte ici.
Ma fille eſt votre bru, mon fils eſt votre gendre;
Ils le feront du moins, & ſans beaucoup attendre.
Liſez.

(*il lui donne une lettre.*)

Mme DURU.

L'ordre eſt très-net, que faire?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir ſans replique, & tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt; & même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de temps à perdre; ayez la charité
De dépêcher la choſe avec célérité.

Mme DURU.

La propoſition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous?

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à M. Gripon.*

De nos communs déſirs il faut preſſer l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur eſt ſatisfait!

M. GRIPON.

Que ça vous ſatisfaſſe, ou que ça vous déplaiſe,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me ſens pas d'aiſe.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aiſe?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame sa femme, & surtout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi!..
Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis sont de mauvais augure.
Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi! si-tôt?

Mme DURU.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

Mme DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille & voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

Mme DURU.

Les aimables enfans !

DAMIS.

Oh ! Monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte ?

DAMIS.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens, & m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.
(*à Erise.*)
Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien ?

ERISE.

Je dis la même chose, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

Oh ! quel original !
L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.
(*le Marquis lui fait de grandes révérences.*)
(*à Mad. Duru.*)
Or ça, j'ai réussi dans ma commission.
Je vois pour votre époux votre soumission ;

Il ne faut à préſent qu'un peu de ſignature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez deux enfans, ſouples, reſpectueux,
Grands ménagers; enfin on ſera content d'eux.
Il eſt vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mme DURU.

C'eſt une bagatelle, & mon eſpoir ſe fonde
Sur les leçons d'un père, & ſur leurs ſentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grâce & ſimple & naturelle.

ERISE.

Leur bon ſens dont leur père eſt le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau Monſieur là?
(*à Mme Duru.*)
A demain donc, Madame; une noce frugale
Préparera ſans bruit l'union conjugale.
Il eſt tard, & le ſoir jamais nous ne ſortons.

DAMIS.

Hé! que faites-vous donc vers le ſoir?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On ſe lève avant jour; ainſi fait votre père:
Imitez-le dans tout pour vivre heureux ſur terre.
Soyez ſobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien, & prêtez rarement.

Demain de grand matin, je reviendrai, Madame.

Mme DURU.

Pas si matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous raviſſez l'ame.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras.*

Monſieur, un mot.

M. GRIPON.

Hé quoi?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous propoſer une excellente affaire?

M. GRIPON.

Propoſez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille, & Phlipot votre fils?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure.

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, & je vous en conjure,

Partager par moitié vos généreux préſens.

M. GRIPON.

Comment?

MARTHE.

Payez la dot, & gardez vos enfans.

M. GRIPON.

Madame, il nous faudra chaſſer cette donzelle;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.
(*il s'en va, & tout le monde lui fait la révérence.*)

SCENE VI.

Mme DURU, ERISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

HE bien, vous laiſſez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître uſurier?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il eſt indiſpenſable
De prévenir ſoudain ce marché déteſtable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vîte un traité
Qui mette pour jamais nos droits en ſureté.
Madame, on vous y force, & tout vous autoriſe,
Et c'eſt le ſentiment de la charmante Eriſe.

ERISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas! de vos bienfaits mon cœur s'eſt tout promis.

Il faut que le vilain qui tous nous inquiète
En revenant demain trouve la noce faite.

Mme DURU.

Mais...

LE MARQUIS.

Les mais à préſent deviennent ſuperflus.
Réſolvez-vous, Madame, ou nous ſommes perdus.

Mme DURU.

Le péril eſt preſſant, & je ſuis bonne mère;
Mais... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends ſur moi le ſoin
D'amener à l'inſtant le notaire du coin,
D'ordonner le ſouper, de mander la muſique:
S'il eſt quelqu'autre uſage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raiſon,
Et je veux que demain maître Iſaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choſes à faire.

ERISE.

J'admire vos conſeils & celui de mon frère.

Mme DURU.

C'eſt votre avis à tous?

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Oui, ma mère.

Mme DURU.

Fort bien.
Je puis vous aſſurer que c'eſt auſſi le mien.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

COMMENT! dans ce logis eſt-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maiſon?
Quoi! deux tables encor impudemment dreſſées!
Des débris d'un feſtin, des chaiſes renverſées,
Des laquais étendus ronflans ſur le plancher,
Et quatre violons, qui ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

DAMIS.

Non; mon ame eſt émue
D'un ſentiment ſi doux, d'un ſi charmant plaiſir,
Que devant vous encor je n'en ſaurais rougir.

M. GRIPON.

D'un ſentiment ſi doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inſpire
Un délire de joie, un tranſport inouï.
A peine hier au ſoir ſortîtes-vous d'ici
Que livrés par avance au lien qui nous preſſe,
Après un long ſouper, la joie & la tendreſſe,
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépenſe.
Je n'aime point qu'on ait du plaiſir par avance.
Cette vie à ton père à coup ſûr déplaira.
Et que feras-tu donc quand on te marîra?

DAMIS.

Ah! ſi vous connaiſſiez cette ardeur vive & pure,
Ces traits, ces feux ſacrés, l'ame de la nature,
Cette délicateſſe & ces raviſſemens,
Qui ne ſont bien connus que des heureux amans!
Si vous ſaviez....

M. GRIPON.

Je ſais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'eſt point tendre.
Vous ignorez les feux dont je ſuis conſumé.
Mon cher Monſieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, ſi fait.

DAMIS.

Comment? Vous auſſi, vous?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

M. GRIPON.

Et oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour un jour ou deux à Madame Gripon:
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes diſcours de fou que tu tiens ſur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien; enfin, vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Oui-dà, quand les contrats seront faits & signés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi? ta mère?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non, elle est très-respectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Ecoute; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père, il viendra promptement;
Et déjà son commis arrive en diligence
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.
Il sera très-fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison;
L'été sans éventail, & l'hiver sans manchon,

Blanchit, repasse, coud, compte comme Barrème,
Et fait manquer de tout aussi-bien que moi-même.
Prends exemple sur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant, & ma fille est bien née :
Mais, crois-moi, ta cervelle est un peu mal tournée;
Il faut que la maison soit sur un autre pied.
Dis-moi, ce grand flandrin, qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici souvent ?

DAMIS.

Oh ! fort souvent.

M. GRIPON.

Je pense
Que pour cause il est bon qu'il ne revienne plus.

DAMIS.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. GRIPON.

C'est très-bien dit. Mon gendre a du bon, & j'espère
Morigéner bientôt cette tête légère;
Mais surtout plus de bal : je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, & le matin en soir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Hé bien, où vas-tu ?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir danſé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur eſt bleſſé,
Je vais, Monſieur, je vais... me coucher... Je me flatte
Que ma paſſion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ſerai long-temps éveillé par l'amour,

(*il l'embraſſe.*)

SCENE II.

M. GRIPON *ſeul.*

LES romans l'ont gâté, ſa tête eſt attaquée;
Mais celle de ſon père eſt bien plus détraquée.
Il veut incognito rentrer dans ſa maiſon.
Quel profit à cela? quel projet ſans raiſon!
Ce n'eſt qu'en fait d'argent que j'aime le myſtère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'eſt ſon affaire.
Mari qui veut ſurprendre eſt ſouvent fort ſurpris,
Et... mais voici Monſieur qui vient dans ſon logis.

SCENE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

QUELLE réception! après douze ans d'abſence!
Comme tout ſe corrompt, comme tout change en France!

M. GRIPON.

Bon jour, compère.

M. DURU.

O Ciel!

M. GRIPON.

Il ne me répond point.
Il rêve.

M. DURU.

Quoi! ma femme infidelle à ce point!
A quelle horrible luxe elle s'eſt emportée!
Cette maiſon, je crois, du diable eſt habitée;
Et j'y mettrais le feu, ſans les dépens maudits
Qu'à brûler les maiſons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-temps ſeul, c'eſt ſigne de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma ſotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du néceſſaire:
M'en voilà bien payé: que réſoudre? que faire?

Je suis assassiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour, compère. Hé bien, vous avez terminé
Assez heureusement un assez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il est fort triste de vieillir;
On a bien moins de temps pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, & les lois violées!..

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois cents deux mille francs, dix-huit sols neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.
(*il montre son porte-feuille.*)
Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'est-ce que cela?

Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis & quel train. La coquine!...

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de six pieds, tous ivres de la veille,
Un portier à moustache, armé d'une bouteille,
Qui, me voyant passer, m'invite en bégayant
A venir déjeûner dans son appartement.

M. GRIPON.

Chasse tous ces coquins.

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'ame.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conseillerais-tu
D'attendre encore un peu, de rester inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien: sur ce point nous serons tous contens;
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine? au contraire;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément;
Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh! tout est résolu,
Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme?

M. GRIPON.

Oh! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante & ménagère:
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou;
Et nous les marîrons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeuneſſe volage.
Point d'argent : c'eſt un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais ma femme ?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. DURU.

Voir... là... ſi la nature eſt au moins aſſez forte,
Si le ſang parle aſſez dans ma fille & mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Eſt-ce que le ſang parle ? & ne dois-tu pas être
Honnêtement content, quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouſer les miens ?
Adieu : j'ai quelque dette active & d'importance,
Qui devers le midi demande ma préſence ;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille & mon fils, pour conclure & ſigner.

SCENE IV.

M. DURU *seul.*

Les affaires vont bien; quant à ce mariage,
J'en suis fort satisfait; mais quant à mon ménage,
C'est un scandale affreux, & qui me pousse à bout.
Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.
(*on sonne.*)
J'entends une sonnette & du bruit; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE *à la porte.*

M. DURU.

Oh! quelle est cette jeune & belle demoiselle
Qui va vers cette porte? Elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille? Mais... j'en ai peur: en effet:
Elle est bien faite au moins, passablement jolie,
Et cela fait plaisir. Ecoutez, je vous prie;
Où courez-vous si vîte, aimable & chère enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtresse, en son appartement.

M. DURU.

Quoi! vous êtes suivante? Et de qui, ma mignonne?

MARTHE.

De Madame Duru.

M. DURU, *à part.*

Je veux de la friponne

Tirer quelque parti, m'inſtruire, ſi je puis.
Ecoutez.

MARTHE.

Quoi, Monſieur?

M. DURU.

Savez-vous qui je ſuis?

MARTHE.

Non; mais je vois aſſez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je ſuis l'intime ami de Monſieur votre maître,
Et de Monſieur Gripon. Je puis très-aiſément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaiſir. Mais, Monſieur, le temps preſſe;
Et voici le moment de coucher ma maîtreſſe.

M. DURU.

Se coucher quand il eſt neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, Monſieur.

M. DURU.

Quelle vie & quel horrible train!

MARTHE.

C'eſt un train fort honnête. Après ſouper on joue;
Après le jeu l'on danſe, & puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me ſurprenez; je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fît un ſi beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous ſurprend, vous bon-homme, à votre âge?
Mais rien n'eſt plus commun. Madame fait uſage

Des grands biens amaſſés par ſon ladre mari ;
Et quand on tient maiſon, chacun en uſe ainſi.

M. DURU.

Mignonne, ces diſcours me font peine à comprendre
Qu'eſt-ce tenir maiſon ?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre ?
D'où diable venez-vous ?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraiſſez neuf, quoiqu'antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout eſt neuf à mes yeux. Ma petite maîtreſſe,
Vous tenez donc maiſon ?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle eſpèce ?
Et dans cette maiſon que fait-on, s'il vous plaît ?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, Monſieur ?

M. DURU.

Oui, moi-même. Il faut que je haſarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ;

Ce n'eſt pas ſans regret; mais eſſayons enfin.
Monſieur Duru vous fait ce préſent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle;
C'eſt à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon Monſieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelqu'amant, entre nous, a, pendant ſon abſence,
Produit tous ces excès avec cette dépenſe?

MARTHE.

Quelque amant! vous oſez attaquer notre honneur?
Quelque amant! A ce trait, qui bleſſe ma pudeur,
Je ne ſais qui me tient que mes mains appliquées
Ne ſoient ſur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant, dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'eſt pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle eſt trop bonne,
Trop ſage, trop honnête & trop douce perſonne;
Et vous êtes un ſot avec vos queſtions;
(*on ſonne.*)
J'y vais... un impudent, un rodeur de maiſons;

(*on ſonne.*)

Tout-à-l'heure... un benêt qui penſe que les filles
Iront lui confier les ſecrets des familles !

(*on ſonne.*)

Hé, j'y cours... un vieux fou que la main que voilà

(*on ſonne.*)

Devrait punir cent fois... L'on y va, l'on y va.

SCENE VI.

M. DURU *ſeul.*

JE ne ſais ſi je dois en croire ſa colère ;
Tout ici m'eſt ſuſpect ; & ſur ce grand myſtère
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;
Et toutes, ſe liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non, je n'entrerai point ; je veux examiner
Juſqu'où du bon chemin l'on peut ſe détourner.
Que vois-je ? Un beau monſieur ſortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maiſon !

SCENE VII.

M. DURU, LE MARQUIS *sortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

ADIEU, Madame.
Ah! que je ſuis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tiens.

LE MARQUIS.

Adieu juſqu'à ce ſoir.

M. DURU.

Ce ſoir encor? Fort bien.
Comme de la maiſon je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien ſortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en ſaurais douter.
Volets fermés, au lit; rendez-vous, porte cloſe;
La ſuivante à mon nez complice de la choſe!

LE MARQUIS.

Quel eſt cet homme-là qui jure entre ſes dents?

M. DURU.

Mon fait eſt net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de ſens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate,
Avec tout mon argent. Ah traître ! ah scélérate !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, Monsieur, qui parlez seul ainsi ?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami ?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi ? Qui vous a dit cela ?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous ?

LE MARQUIS.

Non : il est aux Antipodes,
Dans les Indes, je crois, cousu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort Madame ?

LE MARQUIS.

Apparemment :
Sa bonté m'est toujours précieuse & nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De Monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bien venu; prenez surtout le soin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons besoin.
Bon soir.

M. DURU, *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.
(*au Marquis.*)
Que l'enfer.... Mais, Monsieur, qui gouvernez Madame,
La chambre de sa fille est-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, & j'y vais. Oui, l'ami, la voici.
(*il entre chez Erise & ferme la porte.*)

M. DURU.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille:
Il sort de chez ma femme, & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, & je succombe enfin.
Justice! je suis mort.

SCENE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS *revenant avec* ERISE.

ERISE.

HE, mon Dieu, quel lutin,
Quand on va se coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit, ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit?

Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire.

Je suffoque.

ERISE.

Quoi donc?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire?

Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.

Juste Ciel! & comment son frère l'avocat

Peut-il souffrir céans cette honte inouïe,

Sans plaider?

ERISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne sais; il paraît qu'il est extravagant;

Votre père, dit-il, l'a pris pour son agent.

ERISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en sais rien, cet homme est si bizarre!

ERISE.

Est-ce que mon mari, Monsieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari!.. J'en suis quitte encore à bon marché.

C'est-là votre mari?

ERISE.

Sans doute, c'est lui-même.

M. DURU.

Lui, le fils de Gripon?

ERISE.

C'est mon mari, que j'aime.

A mon père, Monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes ferrés.

M. DURU.

Que la fièvre le ferre!

LE MARQUIS.

Ah! daignez condescendre!..

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Hé bien, je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés?

ERISE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

De quand?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU, *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur fait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce Monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru?
Serait-il point aussi marié lui?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui?

LE MARQUIS.

Ma sœur dans ses bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'est un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge
Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait?

ERISE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur;

N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce ?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité ;
Cela ferait criant.

M. DURU.

Oh ! la faute est légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraissez d'ailleurs un homme assez aimable.

ERISE.

Oh ! très-fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable ?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chose est ainsi,
Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.
Je vais enfin parler à sa mère, & pour cause...

ERISE.

Ah ! gardez-vous-en bien, Monsieur ; elle repose.
Elle est trop fatiguée ; elle a pris tant de soins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils.

ERISE.

Encore moins.

LE MARQUIS.

Il eſt trop occupé.

M. DURU.

L'aventure eſt fort bonne.
Ainſi dans ce logis je ne puis voir perſonne?

LE MARQUIS.

Il eſt de certains cas où des hommes de ſens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait; je vais avec Madame
Me rendre aux doux tranſports de la plus pure flamme.
Ecrivez à ſon père un détail ſi charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon reſpect & mon contentement.

M. DURU.

Et ſon contentement! Je ne ſais ſi ce père
Doit être auſſi content d'une ſi prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le ſoir,
Et ſoupez avec nous.

ERISE.

Bon jour, juſqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCÈNE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU *seul.*

MAIS Gripon le compère
S'eſt bien preſſé, ſans moi, de finir cette affaire.
Quelle fureur de noce a ſaiſi tous nos gens !
Tous quatre à s'arranger ſont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive; & tout le monde à l'inſtant ſe marie.
Il reſte en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un ſoit mariée auſſi.
Entrons, ſans plus tarder. Ma femme ! hola, qu'on m'ouvre.
(*il heurte.*)
Ouvrez, vous dis-je, il faut qu'enfin tout ſe découvre.

MARTHE, *derrière la porte.*

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh ! je veux malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DURU *seul.*

J'AI beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre, & du gendre à mon fils,
On répond en ronflant. Les valets, les servantes
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans,
Si vîte mariés, sont au lit trop long-temps.
Et ma femme, ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCENE II.

M. DURU, M. GRIPON, *tenant le contrat & une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

JE viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment signer!

M. GRIPON.

Sans doute, & vous l'avez voulu.
Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout est assez conclu.

Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

M. DURU.

La chose est consommée.

M. GRIPON.

Oh! oui: je me propose
De produire au grand jour ma Phlipotte & Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels discours!

M. GRIPON.

Tout est prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout est fait.

M. GRIPON.

Ça, compère,
Votre femme est instruite & prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, & mon fils
Dort avec votre fille; & mon gendre au logis
Avec ma fille dort, & tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit presser ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A présent dans son lit Phlipotte & ses appas?

Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes,
Elle s'habille en hâte; & mon fils son cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Juste Ciel! quoi! ton fils n'est pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, sans doute.

M. DURU.

Le diable est donc dans ma famille.

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah! fripons! femme indigne du jour,
Vous payerez bien cher ce détestable tour!
Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis maître.
Approfondissons tout; je prétends tout connaître:
Fais descendre mon fils; va, compère, dis-lui
Qu'un ami de son père arrive d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire, & ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre;
Il faut un commissaire; il faut verbaliser;
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Hé, cours sans tant jaser.

M. GRIPON, *revenant.*

Cela pourra coûter quelqu'argent, mais n'importe.

M. DURU.

Hé, va donc.

M. GRIPON, *revenant.*

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCENE III.

M. DURU *seul.*

O voyage cruel!
O pouvoir marital, & pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'eſt toi qui corromps tout, perds tout, monſtre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi ſont infectés.
J'entrevois là-deſſous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs, & ſurtout de dépenſes,
Qui me glacent le ſang & redoublent mes tranſes.
Epouſe, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne ſais ſi je dois en mourir de douleur;
Et quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'apperçois, je crois, mon traître d'avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCENE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS *à M. Gripon.*

QUEL eſt cet homme? il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'eſt le meilleur ami qu'ait Monſieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Etes-vous avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!
Etes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre ſœur?

DAMIS.

Auſſi. Nous avons cette nuit
Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés !

M. DURU.

Scélérat !

M. GRIPON.

A qui donc ?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte ?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me sens percer l'ame.
Quelle est-elle ? En un mot, vîte, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux & poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux savoir de vous celle qui, par surprise,
Pour braver votre père ici s'impatronise.

DAMIS.

Quelle est ma femme ?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'est la sœur de celui
A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias !

DAMIS.

La chose est toute claire.
Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père

Enjoignait à ma mère, en terme très-précis,
D'établir au plutôt & sa fille & son fils.

M. DURU.

Hé bien, traître?

DAMIS.

A cet ordre elle s'est asservie,
Non pas absolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen; il s'est fait promptement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommé par sa clause;
Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.
Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Est un homme...

M. GRIPON.

Ah! c'est-là cet ami du logis.
On s'est moqué de nous; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites venir vîte le commissaire,
Vingt huissiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maison:
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon,
Toi me chasser d'ici! Toi, scélérat, faussaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père!
Qui n'es point avocat!

SCENE V.

SCENE V & dernière.

Mme DURU, *sortant d'un côté avec* MARTHE; LE MARQUIS, *sortant de l'autre avec* ERISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mme DURU *dans le fond.*

MON carrosse est-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

LE MARQUIS.

Ah ! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce vieux visage,
Qui semblait si surpris de notre mariage.

Mme DURU.

Qui donc ?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. DURU, *en colère se retournant.*

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

Mme DURU, *avançant.*

Ah ! que vois-je ! quels traits ! c'est lui-même, & mon ame....

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !
Oh ! comme elle est changée, elle n'a plus : ma foi,
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

Mme DURU.

Quoi! c'eſt vous, mon mari, mon cher époux?...

DAMIS, ERISE, LE MARQUIS, *enſemble.*

Mon père!

Mme DURU.

Daignez jeter, Monſieur, un regard moins ſévère
Sur moi, ſur mes enfans, qui ſont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon; j'ignorais que vous fuſſiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excuſez, j'en ſuis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apoſtat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon; c'eſt donc ainſi que ton père lui-même
S'eſt vu reçu de toi? C'eſt ainſi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'eſt la force du ſang.

DAMIS.

Je ne ſuis pas devin.

Mme DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux deſtin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien né, votre épouſe, une fille.

Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans
Voir d'un œil de travers sa femme & ses enfans ?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagère ;
Elle cousait, filait, sesait très-maigre chère ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel,
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel ;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis enforcelé ma fille ;
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans & de ma confiance.
Des soupers dans la nuit, à midi petit jour !
Auprès de votre lit un oisif de la cour !
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage !
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent ?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

DAMIS.

Quel père !

LE MARQUIS.

Quel beau-père !

ERISE.

Eh ! bon Dieu, quel langage !

Mme DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous de grâce, écoutez & jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune ;

D'élever vos enfans je pris sur moi les soins;
Je me refusai tout pour leur laisser, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien commis à ma fidélité,
J'en fus placer le fonds, il est en sureté.

M. DURU.

Oui.

Mme DURU.

Votre bien s'accrut; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, & je changeai d'avis: (*a*)
De mon premier état je soutins l'indigence;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien;
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen,
Il fait tort à l'Etat, il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble & le teint blême,
Manquer du nécessaire, auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance.
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Etre riche n'est rien: le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau sermon du luxe & de l'intempérance!
Gripon, je souffrirais que pendant mon absence
On dispose de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

Mme DURU.

Monsieur, je vous en écrivis.

Cette union eſt ſage, & doit vous le paraître.
Vos enfans ſont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non; je ſerais outré d'être heureux malgré moi.
C'eſt être heureux en ſot de ſouffrir que chez ſoi,
Femme, fils, gendre, fille ainſi ſe réjouiſſent.

Mme DURU.

Ah! qu'à cette union tous vos vœux applaudiſſent!

M. DURU.

Non, non, non, non; il faut être maître chez ſoi.

Mme DURU.

Vous le ſerez toujours.

ERISE.

Ah! diſpoſez de moi.

Mme DURU.

Nous ſommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire;
Serez-vous inflexible?

Mme DURU.

Ah, mon époux!

DAMIS, ERISE, *enſemble.*

Mon père!

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je?

M. GRIPON.

Ecoutez, entre nous,
Ça demande du temps.

MARTHE.

Vîte, attendriſſez-vous:

Tous ces gens-là, Monsieur, s'aiment à la folie;
Croyez-moi, mettez-vous aussi de la partie.
Personne n'attendait que vous vinssiez ici;
La maison va fort bien, vous voilà, restez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente! Hé bien, qu'en penses-tu, compère?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur; mais après tout, que faire?
La chose est sans remède, & ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un si tôt qu'elle voudra.

Mme DURU.

Hé bien, vous rendez-vous?

M. DURU.

Ça, mes enfans, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine ame.
Mes enfans sont pourvus; & puisque de son bien,
Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenser un peu pendant sa vie;
Mais ne mangez pas tout, Madame, je vous prie.

Mme DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez...

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés?

Mme DURU.

En contrats, en effets, de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(*il veut lui donner son porte-feuille, & le remet dans sa poche.*)

Mme DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux:
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut avec constance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troisième & dernier acte.

VARIANTES

DE LA FEMME QUI A RAISON.

(*a*) DANS les éditions précédentes on lisait ces vers, que l'Auteur se proposait de supprimer dans l'édition corrigée qu'il préparait.

Il fallait cultiver, non forcer la nature;
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture :
J'ai fait, à ses talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon officier.
Avantageusement j'ai marié ma fille;
La paix & les plaisirs règnent dans ma famille.
Nous avons des amis; des seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, & qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment & passent la soirée :
La chère est délicate & toujours modérée;
Le jeu n'est pas trop fort; & jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grâce au ciel, causé de repentirs.
Dans mon premier état, &c.

Fin du tome septième.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0446

22 g/h (7)
S

AB = 22 g/h (7)

X2384209

Dl 5472a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0449

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0451

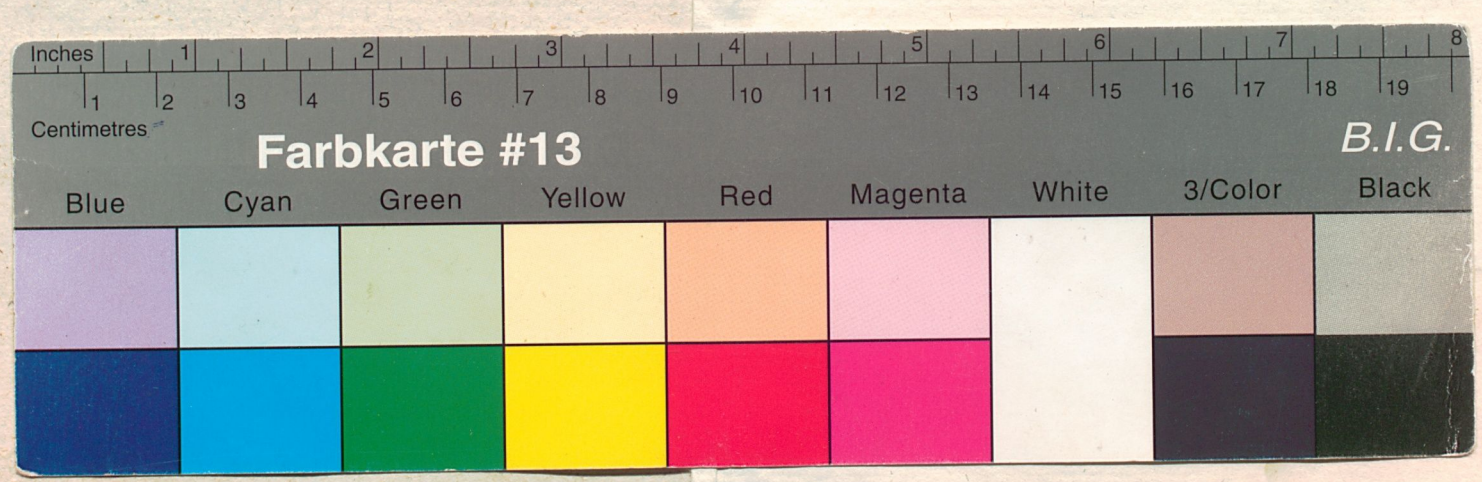
Nº 3487

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-21420/fragment/page=0453